LA REVUE DE PARIS

AVRIL

ROBERT D'HARCOURT ...	L'Heure du Choix
ROBERT MERLE	Les Desseins de Gulliver
MARCEL PELLENC	Le Redressement national
JEAN DUTOURD	Le Diable et l'Athée
JACQUELINE HARPMAN .	Brève Arcadie (1)
CHARLES DE RÉMUSAT ..	Souvenirs inédits
LOUIS KOELTZ	Tunisie 1942-1943
ARMAND LANOUX	Hôtel Bijou (fin)
BERNARD BARUCH	Philosophie des Placements
ALBERT DELAUNAY	Histoire d'une Découverte
THIERRY MAULNIER	L'Orphée de T. Williams
MARCEL THIÉBAUT	Le Bonheur sous les Cintres

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, MICHEL FARÉ, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, BÉATRIX BECK, ALAIN BOSQUET, C. ARAGONNÈS, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 300 FRS

1959 - 66e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Heure du Choix	3
ROBERT MERLE	Les Desseins de Gulliver	15
MARCEL PELLENC	Pour un Redressement national	24
JEAN DUTOURD	Le Diable et l'Athée	38
JACQUELINE HARPMAN	Brève Arcadie (I)	49
CHARLES DE REMUSAT	Souvenirs inédits	71
LOUIS KOELTZ	Campagne de Tunisie (1942-1943)	88
ARMAND LANOUX	Hôtel-Bijou (fin)	99
BERNARD BARUCH	Philosophie des Placements	116
ALBERT DELAUNAY	Histoire d'une Découverte	125
THIERRY MAULNIER	L'Orphée de T. Williams	136
MARCEL THIEBAUT	Le Bonheur sous les Cintres	140
Le Mois à Paris	156	
Chronique des livres		169

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LES ÉCRIVAINS JUGES D'EUX-MÊMES
par **André MAUROIS**
de l'Académie française

LETTRES INÉDITES DE MALLARMÉ
présentées par **Henri MONDOR**
de l'Académie française

LE MAS DES LOUPS
par **Henry de MONFREID**

NAPOLÉON III CONSPIRATEUR
par **Adrien DANSETTE**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 3.000
— : Six mois (6 numéros) 1.500

Étranger : Un an (12 numéros). .. Fr. 3.500
— : Six mois (6 numéros). 1.750

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ 7,10

Canada .. .. $ canadiens 6,90

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève. Fr.S. 30

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. 31

Espagne .. .. Pesetas 298

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles. Fr.B. 342

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. 354

Italie.. .. .. Lires 4.430

Angleterre .. .. £ 2/10/10

Égypte .. .. Piastres 247

Hollande.. .. .. Florins 27

Portugal .. .. Escudos 204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 30 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1959.

La Crème
ÉMOLLIENTE
RAZVITE
permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"
EN TUBE
OU
EN BOITE
RAZVITE permet de se raser en 1 instant
sans eau, sans savon, sans blaireau.
Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

LIT PNEUMATIQUE
HUTCHINSON
à l'Aigle
Avec matelas pneumatique (LICENCE CLIMATIC) à éléments latéraux, bicolore, rouge et bleu.
GONFLEURS
— en tissu gommé, poids 100 gr.
— en caoutchouc moulé teinte verte, flasque aluminium, poids 135 gr.
— A PIED, à gros débit, modèle renforcé, pour matelas et bateaux, poids 1 kg 100.
LIT RECTICEL
Avec matelas RECTICEL
Épaisseur 20 m/m., coloris bleu, suspension élastique.
BANQUETTES PNEUMATIQUES
35x45 cm en tissu bicolore, forme rectangulaire, à 4 séparations centrales.
OREILLERS PNEUMATIQUES
35x45 cm en tissu bicolore, 1 élément central, livrés sous sachet.

PECHINEY

Compagnie de Produits Chimiques et Electrométallurgiques

Siège social :
9, cours de Verdun — LYON
Administration Centrale :
23, rue Balzac — PARIS 8e

R. C. LYON 54 B 713

La Compagnie procède actuellement à l'augmentation de son capital de Fr 25 987 500 000 à Fr 38 981 250 000, par l'émission de 2 598 750 actions nouvelles de Fr 5000 (jouissance au 1er janvier 1959, sauf pour l'intérêt statuaire calculé « prorata temporis » du jour de la réalisation définitive de l'augmentation de capital), à raison d'une action nouvelle pour deux actions anciennes.

Prix d'émission : Fr 8 000 payable intégralement lors de la souscription à titre irréductible, et à raison de Fr 4 250 (1/4 du nominal plus la prime) lors de la souscription à titre réductible, le solde, soit Fr 3 750 étant appelé lors de la répartition.

Les souscriptions et les versements sont reçus jusqu'au 9 avril 1959 inclus dans les Etablissements désignés sur le prospectus d'émission.

(Notice publiée au BALO du 2 mars 1959.)

CRÉDIT LYONNAIS

votre **Caissier**
votre **Comptable**
votre **Conseiller**

1.600 AGENCES

en France,
en Afrique du Nord,
en Afrique Noire
et à l'étranger.

L'HEURE DU CHOIX

par Robert d'Harcourt

Comme les spoutniks et superspoutniks que les ingénieurs soviétiques réussissent — avec bonheur, reconnaissons-le — à placer sur leurs orbites, la politique du Kremlin tourne en rond. Son mouvement giratoire autour des mêmes thèmes est d'une exemplaire régularité dans la monotonie. Tout spécialement en ce qui touche à l'Allemagne. Ces thèmes, elle les reprend, les répète, les ressasse, avec une sorte d'impudeur dans l'invariabilité du vocabulaire.

Oserons-nous dire que, de notre point de vue, nous préférions presque le terrible silence de Staline à la terrible intempérance verbale de ses successeurs. Qu'ils s'appellent Boulganine ou Khrouchtchev. Staline s'enfermait entre les frontières de son pays comme un fauve dans sa cage pour y commettre ses crimes tout à son aise et sans crainte d'être dérangé par les autres dans sa sinistre besogne. Ses successeurs franchissent les mêmes frontières pour se mêler sans arrêt et avec avidité des affaires du monde. Staline faisait tomber les têtes derrière le rideau de fer. Khrouchtchev fait tourner la tête aux dirigeants des autres peuples. Le style est apparemment moins sanglant. Il est peut-être plus dangereux pour la paix du globe.

Notes et plans se succèdent à un rythme qui défie l'imagination. Le Kremlin a à peine reçu les notes occidentales du 31 décembre et du 5 janvier en réponse à son offensive sur la question de Berlin qu'il

riposte le 10 janvier par un vaste traité de paix allemand comprenant quarante-huit articles et communiqué à vingt-huit nations. Il y a un calcul, dans cette rapidité massive. L'U.R.S.S. compte lasser l'Occident, « l'avoir à l'usure ».

Réactions allemandes au projet de paix soviétique.

Nous avons dit que, sous un déluge d'encre, les thèmes soviétiques ne changeaient guère. Neutralisation et démilitarisation intégrale de l'Allemagne, la République Fédérale s'engageant à renoncer non seulement à l'arme atomique, mais à une aviation de bombardement et à des sous-marins. Retrait de toutes les troupes d'occupation et suppression des bases d'aviation occidentales. Confédération des « deux Etats allemands » (un des mots favoris du vocabulaire soviétique) et négocitions séparées avec les deux gouvernements de Bonn et de Pankow. *Statu quo* général, les limites de l'Allemagne restant pour toujours celles du 1er janvier 1959, l'Allemagne renonçant notamment à toute modification de son actuelle frontière de l'Est et reconnaissant comme définitive la ligne de l'Oder-Neisse.

Depuis combien d'années, en vérité, entendons-nous cette litanie des impératifs soviétiques ! Nous n'aurons pas à rappeler que la dernière exigence (reconnaissance par l'Allemagne de la ligne Oder-Neisse) est en contradiction avec les conventions internationales de la fin de la guerre, la fixation définitive de la frontière Est de l'Allemagne ayant été formellement reportée à la conclusion d'un traité de paix général.

De ce programme, solennellement offert à l'assentiment du monde, nous ne sommes pas très loin de penser ce qu'en ont tout de suite pensé les premiers intéressés, les gouvernants de Bonn. (Nous n'aurons pas à parler de l'accueil fait au projet soviétique par les gouvernants de l'autre Allemagne, de celle de Pankow, les réactions de MM. Grotewohl et Ulbricht étant régulièrement l'approbation mécanique et servile de toutes les volontés du Kremlin.) Le chancelier Adenauer n'a, dès le début, laissé planer aucun doute sur ses sentiments. Son premier mot a été que le projet soviétique requérait comme réponse un « non dur et sans équivoque ». Le ministre des Affaires étrangères de Bonn, Heinrich von Brentano, a donné du même texte une définition aussi lapidaire que juste à notre sens quand il l'a appelé « une parfaite synthèse de l'inacceptable ». Enfin, Gerhard Schröder, ministre de l'Intérieur de la République Fédérale, déclarait dans le même temps sans ambages que le projet soviétique ne visait rien de moins que « l'extension de la dictature communiste à l'ensemble de l'Allemagne », déclaration à laquelle Otto Grotewohl en personne apportait de son côté une confirmation

de la plus souhaitable netteté quand il affirmait à Pékin, à peu près vers la même date, que « le drapeau rouge ne tarderait pas à flotter sur l'ensemble du territoire allemand ».

Ce que serait la « Confédération des deux Allemagnes ».

Tâchons de voir ce que présentent de fondé ces dernières déclarations, crainte du côté de Bonn, espoir du côté de Moscou. Et pour fixer nos idées, examinons d'abord d'un peu près le contenu de ce mot auquel le Kremlin attache tant de prix : « Confédération des deux Allemagnes ». Walter Ulbricht, « le satrape rouge » d'Allemagne orientale, parfait serviteur de Moscou, va nous aider à voir un peu clair dans le trouble paysage que les Soviets excellent à créer. Dans son discours-programme du 17 janvier devant le Comité central du S.E.D. (parti socialiste-communiste d'Allemagne orientale), il nous a donné des précisions sur la façon dont il concevait la nature et les conditions de fonctionnement de la fameuse « confédération » englobant l'Allemagne occidentale et l'Allemagne orientale.

Elle recevrait toute son efficacité concrète d'un organisme suprême la coiffant et portant le nom de « Conseil de l'Allemagne totale » (*gesamtdeutscher Rat*). Ce Conseil, sorte de « super-parlement », compterait cent membres, recrutés sur le pied de la parité parmi les députés du Bundestag, d'une part, parmi ceux de la Chambre dite du Peuple (*Volkskammer*), d'autre part, c'est-à-dire, pour être plus net, que le Parlement librement élu de l'Allemagne libre de l'Ouest (cinquante millions d'habitants) aurait droit, au sein du Conseil, à la même représentation de cinquante membres que le « Parlement » (nous ne pouvons tracer ce mot qu'en l'encadrant des guillemets de l'ironie) de l'Allemagne soviétisée de l'Est (dix-sept millions de têtes). De qui vraiment se moque-t-on ici ?

A ce « Conseil » suprême, seul habilité pour parler au nom des « deux Etats allemands », seraient remis sur le plan de l'exécutif les plus vastes pouvoirs. C'est d'abord à lui seul que reviendrait le droit d'apposer sous le texte du Traité de paix définitif la signature de l'Allemagne. C'est à lui qu'appartiendrait ensuite le règlement de toutes les questions militaires, culturelles et sociales, ainsi que celui des rapports commerciaux avec l'étranger.

Comment, dans quel sens, fonctionnerait ce « Conseil de l'Allemagne totale » ? Il n'est que trop aisé de le prévoir. Il n'est pas seulement faussé matériellement, *arithmétiquement* à la base, un tiers de l'Allemagne se voyant octroyer la même représentation que les deux autres tiers. Il est *politiquement* et *moralement* faussé par le caractère d'inconciliabilité essentielle, sur tous les plans, des deux parties dont il se compose. Tout (constitution, structures sociales et économiques) tout

non seulement sépare les unes des autres, mais oppose violemment les unes aux autres non pas les *populations* des deux Allemagnes qui, laissées libres de parler, feraient entendre la même voix, mais leurs actuelles *représentations* politiques. En fait, une confédération entre deux Etats n'est pensable que sur un fond commun d'idées directrices. Cette vérité d'évidence n'a pas échappé à Walter Ulbricht. Et c'est la raison pour laquelle il a tout de suite songé à combler le fossé moral qui sépare les deux Allemagnes en substituant à une communauté naturelle de régime et de sentiments une assimilation de contrainte. Une phrase de son discours sur la « vaste démocratisation de la vie politique et sociale de l'Allemagne », premier but de la confédération, ne laisse place à aucun doute sur ses intentions :

« Démocratisation » (*Demokratisierung*) — nous savons comment, en climat soviétique, il faut entendre le mot ! Nous savons de quelles libertés jouit la « République *Démocratique* Allemande » et quel dérisoire caractère y prennent les « consultations populaires » dans lesquelles les candidats de la liste unique sont toujours assurés de 99 p. 100 des suffrages.

Nous avons parlé du discours de Walter Ulbricht du 17 janvier devant le Comité central du parti socialiste-communiste. Ulbricht a été plus clair encore quatre jours plus tard devant ses auditeurs de la « Chambre du Peuple ». A l'expression de son « enthousiasme » pour le projet soviétique et de la spéciale allégresse que lui inspire l'article prévoyant l'octroi d'une pleine liberté de parole et d'action pour le parti communiste, le secrétaire général du S.E.D. joint un éloquent tableau des « noires activités » du gouvernement Adenauer. Il dépeint le chancelier comme n'ayant qu'un but : la mise sur pied d'une vaste croisade antikomintern dirigée contre toutes les démocraties authentiques et visant de surcroît l'asservissement des populations africaines. Mais à ces « visées perverses » le plan soviétique porterait un coup mortel, en même temps qu'aux funestes plans d'un homme coupable d'avoir « vendu le droit de son peuple à disposer de lui-même » aux « impérialistes de l'Ouest ». Le plan soviétique rendrait enfin la possibilité de porter haut la tête aux hommes libres d'Allemagne. Il arracherait à la servitude tous les Allemands ayant gardé un cœur fier et refusant de se courber « sous le joug du cléricalisme politique ». Quel abîme entre ce plan de liberté et « le Diktat de Versailles qui imposait à l'Allemagne l'esclavage économique en même temps qu'il ressuscitait le militarisme ! »

Pourquoi les communistes repoussent les élections générales.

A peu près à la même date, dans les derniers jours de janvier, l'infatigable secrétaire général du parti socialiste-communiste d'Allemagne orientale tient à préciser devant un représentant de l'Agence *United*

Press International les raisons pour lesquelles sont impensables à ses yeux des élections générales et libres étendues à l'ensemble de l'Allemagne. Ces raisons, il les tire d'abord du régime « d'oppression politique » régnant en République Fédérale et faussant au départ toute consultation vraiment « démocratique ». Ensuite de la supériorité numérique des voix d'Allemagne occidentale, supériorité qui, habilement exploitée par Adenauer, ne pourrait manquer d'aboutir à une absorption pure et simple de l'Allemagne « démocratique » de l'Est dans l'Allemagne de la « dictature impérialiste et capitaliste ».

Mais laissons Walter Ulbricht exposer tout à son aise les idées qui lui sont chères avec la vigoureuse simplicité de vocabulaire qui lui est habituelle. « *L'Allemagne occidentale a cinquante millions d'habitants, la D.D.R.* (République démocratique de l'Est) *en a dix-sept. Ceci donné, voici comment Adenauer conçoit le scénario. Jouant de l'intimidation, disposant d'immenses moyens d'argent, ayant à ses ordres la presse et la radio, appuyé sur le N.A.T.O. et le cléricalisme politique, il pense pouvoir sans difficulté obtenir la majorité des voix de la République Fédérale en faveur d'une incorporation de notre D.D.R. dans l'Allemagne de l'Ouest. Le tour joué, il nous adresse gentiment une carte postale : « Capitulez, laissez-vous occuper et conquérir par nous, ainsi qu'en a décidé le « libre scrutin » de cinquante millions d'Allemands. » Il sait, bien entendu, que nous ne sommes tout de même pas assez naïfs pour donner dans le panneau, et c'est là la raison pour laquelle il se prépare à nous déclarer la guerre.* »

Ulbricht continue à exposer ses vues au journaliste étranger dont nous admirons la patience. Selon lui l'Occident a tout gâté en intervertissant grossièrement l'ordre des facteurs. L'ordre véritable est : « d'abord confédération, ensuite réunification pacifique, et enfin, tout à fait à la fin, élections générales d'où sortira une Assemblée nationale ».

Comment dans le concret se feraient d'abord la « confédération », ensuite la « réunification pacifique », c'est ce que l'on ne nous dit pas et ce que les sentiments fort peu « pacifiques » de W. Ulbricht à l'égard de l'Allemagne occidentale en général et de son chancelier en particulier permettent difficilement d'entrevoir.

Le mirage de la réunification jugé par un Allemand.

Nous sommes jusqu'au cou dans l'irréel et dans l'absurde. La vérité est que, des deux côtés, à l'Ouest comme à l'Est, on emploie des mots usés et auxquels, depuis longtemps, on ne croit plus. Dans le trouble paysage politique actuel certains points sont parfaitement clairs. A savoir que l'U.R.S.S. tient dans sa main l'Allemagne orientale et ne consentira jamais à des « élections libres » dont le résultat, dans les deux Allemagnes, serait son éclatante condamnation. Pas plus qu'elle ne consentira à une

réunification laissant l'Allemagne rassemblée « libre du choix de ses alliances ». Elle sait trop bien de quel côté irait ce « choix ». « Renonçons aux chimères, écrit un journal allemand, rejetons les mots-fétiches, les mots-tabous ».

Cette « réunification », autour de laquelle continue de couler intarissablement le bavardage du monde, il y a longtemps qu'elle est morte dans l'opinion des peuples. Que l'on nous permette de citer ici des paroles prononcées tout récemment à la Radio de Bavière :

« De temps en temps nous voyons l'Ouest repris, comme d'un accès de fièvre périodique, du vain espoir que, tout de même, on arrivera bien un jour à s'entendre avec les Soviets sur la base d'intérêts communs. On reprend, une fois de plus, les vieilles formules : « détente par la création d'une zone démilitarisée séparant les deux blocs militaires », « réunification par la neutralisation ». Qui croit à tout cela ? Peut-être une poignée de politiciens, d'hommes de la Presse et de l'Intelligentzia. En tout cas point les peuples. On adresse parfois aux Allemands de l'Ouest le reproche de ne pas s'intéresser vraiment à la réunification parce qu'ils sont enfoncés dans la vie grasse du « miracle économique » et ne voient pas au-delà de leur confortable. Ce reproche n'est pas mérité. Il y a, c'est vrai, chez nous, à l'Ouest, une certaine passivité, une certaine indifférence due à l'excès de graisse (Verfettung). *Mais il y a surtout la lucidité, la vue claire qu'aujourd'hui comme demain la réunification est chose impossible. A moins que nous ne consentions à vendre notre démocratie de l'Ouest. A une génération qui a traversé les années* 1933-1945 *et s'y est brûlée, on ne peut tout de même pas demander de s'engager à fond pour ce qu'elle considère comme une impossibilité.*

» Que l'on donne à cette attitude négative les noms que l'on voudra, qu'on l'appelle réalisme ou résignation, cela est de peu d'importance. Un fait en tout cas prouve qu'elle n'est pas la résultante du confortable du miracle économique. Une enquête a été menée tout récemment auprès de quinze cents réfugiés venant de la zone soviétique. Elle a prouvé que nos compatriotes d'au-delà du rideau de fer pensent exactement ce que nous pensons nous-mêmes en République Fédérale. La question posée était : « Croyez-vous possible l'unification de l'Allemagne » ? Elle a donné 74 *p.* 100 *de « non » et* 20 *p.* 100 *de réponses hésitantes. Les raisons de ce « non » massif, raisons fournies spontanément par ceux-là mêmes que l'on interrogeait, les journaux qui chez nous, en Allemagne occidentale, n'aiment pas le Dr Adenauer se sont bien gardés de les faire connaître à leurs lecteurs. Ce n'était pas le N.A.T.O. que nos compatriotes de l'Est rendaient responsable de l'impossibilité de la réunification. Pas davantage la politique étrangère de Bonn, mais bien, et uniquement, les Soviets. Ils savent que l'U.R.S.S. ne se laissera jamais arracher par des négociations un pouce des territoires sur lesquels elle a étendu sa domination. »*

Une manœuvre de propagande.

Ne nous attardons pas à commenter les plans soviétiques. Ils ne visent qu'un but : brouiller l'horizon et fatiguer l'opinion par leur incohérence. Ce but est en partie dès à présent atteint. Les rabâchages sur la « confédération des deux Allemagnes », sur la « réunification », ont eu un résultat : l'immense lassitude du monde occidental, avec le dangereux corollaire de la résignation aux solutions jugées hier inacceptables. Il

y a des mots que l'on a trop entendus, mais que leur répétition finit par faire entrer mécaniquement dans les oreilles : neutralisation, plans Rapacki et Super-Rapacki. Mikoyan ne proposait-il pas sans rire hier en Amérique « d'améliorer » encore le plan polonais en donnant à la zone blanche démilitarisée une largeur de huit cents kilomètres, ce qui aurait pour résultat de mettre les Russes aux confins de leur satellite de Pologne et les Américains dans l'eau de l'Atlantique !

La lassitude dont nous venons de parler se manifeste dans une large partie de la presse anglo-saxonne et même de la presse du pays directement intéressé : l'Allemagne. « Finissons-en. Sortons-en. Cet entêté d'Adenauer, avec son « non » éternel, est un gêneur qui bloque toutes les chances d'arrangement. Rien ne peut être espéré sans concessions du côté de l'Ouest ». « *Konzessionen ! Konzessionen !* » C'était hier la manchette impérative d'un des plus grands journaux d'Allemagne. Sur les dangers de ce mollissement général, vu du meilleur œil à Moscou, il est bien inutile d'insister.

Nous n'avons si longtemps laissé la parole à W. Ulbricht que pour rendre plus éclatant le caractère d'irréalisme fondamental, le caractère contre nature, « monstrueux » (au sens étymologique du mot) d'une confédération entre Bonn et Pankow, entre deux Etats dont les chefs, serviteurs d'évangiles violemment opposés, ne consentiront jamais au dialogue autour d'un tapis vert. Cependant le Kremlin et ses valets d'Allemagne orientale ne s'attardent pas trop aux considérations sur les chimériques structures futures d'une « confédération » à laquelle ils sont les premiers à ne pas croire. La « *résurrection du militarisme allemand* » évoquée par Ulbricht devant la « Chambre du Peuple », voilà l'argument-massue de la propagande rouge, un argument dont l'U.R.S.S. connaît l'efficacité. Le Kremlin agite devant les démocraties occidentales l'épouvantail d'une Allemagne qui n'a pas changé, de l'Allemagne « éternelle », toujours attachée à ses vieux rêves de sang et de fer, d'une Allemagne qui utilisera l'écran du pacifisme jusqu'à l'heure où, progressivement et sournoisement armée par les « revanchards de Bonn », elle se sentira assez forte pour jeter le masque et précipiter une fois de plus sur le monde ses hordes casquées et bottées.

Nous nous rappelons la réponse jetée par Mikoyan, au cours de son voyage de propagande outre-Atlantique, à des journalistes qui s'enquéraient de son sentiment sur le « danger allemand » et se montraient curieux de savoir « si c'était vraiment le réarmement de la République Fédérale qui rendait si nerveux le Kremlin ». « Et *vous,* rispostait assez brutalement l'Arménien, est-ce que par hasard, ce réarmement vous laisse tranquilles ? En quatre-vingts ans quatre guerres ont été déclenchées par l'Allemagne. Cela ne vous suffit pas ? Vous en voulez une cinquième ? »

Même note sur les lèvres de Gromyko au XXIe Congrès de Moscou.

Le ministre des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. pointe dans l'espace un doigt menaçant du côté de Bonn, du côté du « chancelier de l'Ouest » qui dans l'ombre prépare une guerre dont « les hommes d'Etat occidentaux devraient tout de même savoir qu'elle serait la destruction de leurs propres pays ». Au cours du même Congrès, mêmes accusations sur un registre vocal plus élevé, plus hautes en couleur, de la part de Walter Ulbricht contre la République Fédérale, contre « la coalition de l'agression nouée entre les monopolistes du capital, le clergé et les généraux hitlériens pour l'asservissement de l'Europe ». La guerre, continue l'orateur, une guerre d'anéantissement est fatale « si l'armement atomique est poursuivi en Allemagne occidentale et si celle-ci reste dans le N.A.T.O. ». Berlin, dans le dessein des « impérialistes de Bonn », n'est que le tremplin de départ, « la base de provocation (*Provokationsbasis*) destinée à jeter à l'heure H tous les Etats de l'Ouest dans l'aventure ».

Nous venons de voir avec quelle continuité le spectre du « danger allemand » est systématiquement exploité par la propagande de Moscou. Vous êtes des fous et des aveugles, disent les hommes du Kremlin tournés du côté des Occidentaux. Menés par les nazis impénitents de Bonn, par toute la clique militaire allemande, vous allez, les yeux bandés, à une guerre que cette fois vous aurez bien voulue puisque c'est vous qui en donnez les moyens aux revanchards de Bonn en leur fournissant des armes ! Comment ne voyez-vous pas que votre évident intérêt vous commande l'abandon du partenaire dangereux et la solidarité avec le peuple au côté duquel vous aviez hier combattu le même ennemi : l'Allemagne militariste et nationaliste ? »

Le « danger allemand » et la peur soviétique.

Que l'on nous permette ici de nous arrêter. Nous venons de dire l'insistance avec laquelle la propagande moscoutaire exploite auprès des démocraties occidentales l'argument, dont elle escompte qu'il fera son chemin dans les cœurs, du « danger allemand ». Nous voudrions prévenir une méprise. Pour les hommes du Kremlin la menace d'une Allemagne réarmée n'est pas seulement un épouvantail commode. Elle est une réalité. Ils n'essaient pas seulement de *faire* peur. Ils *ont* peur. Entre toutes les nations occidentales l'Allemagne est même la seule dont ils aient peur. Ils savent par expérience les coups qu'elle peut porter ! Le cas de l'Amérique est tout autre. D'abord elle n'est pas, comme l'Allemagne, de tempérament guerrier. Et puis elle n'a pas de revendications à faire valoir. Elle est à la fois une nation pacifique et une nation satisfaite.

Cela, les Russes le savent et le sentent. Ils savent aussi, et craignent,

la supériorité, déjà acquise, de l'armée de la République Fédérale sur l'armée de l'Allemagne orientale, la supériorité *qualitative* de la Bundeswehr sur « l'Armée du Peuple » (*Volksarmee*). Nous avons à dessein souligné l'adjectif « qualitatif ». L'Armée du Peuple a la supériorité du nombre. Elle avait déjà 110 000 hommes quand la Bundeswehr ne comptait pas un soldat. Depuis, les chiffres se sont enflés (120 000 hommes de la réserve, 100 000 de la police ; 250 000 hommes des groupes de combat du S.E.D., 300 000 hommes des sociétés de sport ayant reçu une pré-formation militaire).

Ces chiffres sont impressionnants sur le papier. Que signifient-ils dans la réalité ? Quelle est l'*efficacité* combative de « l'Armée du Peuple » ? Nous avons le droit de nous le demander. Le matériel dont elle dispose paraît vieilli. Beaucoup de ses 1 700 blindés sont du type T 34. Beaucoup de ses avions sont encore des appareils à hélices du type Jak 11 et Jak 18. Ecoutons une autorité à laquelle nous pouvons faire crédit, le directeur des Services de Presse du Ministère de la Défense Fédérale : « *L'Armée du Peuple, telle qu'elle se présente aujourd'hui, ne peut pas être considérée comme une armée de caractère moderne. Ses effectifs ne sont capables d'aucune action de guerre de grand style.* »

Comment, en face de l'Armée des « camarades combattants » (*Genossen Kämpfer*) se présente la petite armée fédérale avec ses neuf divisions dotées de l'armement technique le plus moderne ? Qu'en dit le bon connaisseur en matière militaire qu'est le journaliste Liddell Hart ? Qu'elle sera très prochainement la « plus grande force militaire continentale à côté de la force américaine » et que la qualité de son armement lui donne dès à présent la supériorité sur les effectifs anglais et français qui font à côté d'elle « figure de parents pauvres ».

Les temps sont passés où Walter Ulbricht, à l'occasion d'un congrès d'officiers de la « Police du Peuple encasernée » s'écriait, dans un superbe mouvement de défi à l'adresse des forces militaires occidentales : « Qu'ils viennent les bellicistes de l'Ouest, et ils verront quelle râclée nous saurons leur administrer ! » Cette fière assurance a faibli au cours des années. Les rodomontades ne sont plus de mise, ni les faciles dédains. Ce n'est plus maintenant l'écrasante supériorité de « l'Armée du Peuple » d'Allemagne orientale sur les impérialistes de l'Ouest qu'invoquent les orateurs de la zone rouge. C'est la puissance militaire *collective* des Etats signataires du pacte de Varsovie. Le langage tenu par le camarade-ministre de la Défense de la « République Démocratique Allemande » Willy Stoph (naguère maçon de son état) au cours du récent Ve Congrès du S.E.D. (parti socialiste-communiste d'Allemagne orientale) est caractéristique de ce changement de positions. « Si les stratèges du N.A.T.O. ont, un jour, la tentation de mettre à exécution leurs criminels plans d'agression (*ihre verbrecherischen Angriffspläne*), ils seront anéantis par les forces *réunies* de nos pays socialistes, comme l'a été le fascisme hitlérien par l'Union Soviétique ».

La rencontre de Marly.

L'option décisive.

Oui, un tel langage souligne la prise de conscience chez les communistes de la puissance combative grandissante de l'armée d'Allemagne occidentale. Cette puissance, dès à présent, existe. Nous pouvons faire confiance à M. Strauss, ministre de la Défense de la République Fédérale, ainsi qu'à l'esprit d'organisation germanique pour qu'en dépit de l'impopularité certaine du service militaire auprès de la jeunesse d'outre-Rhin, elle aille assez rapidement augmentant. Devrons-nous nous en féliciter ou nous en alarmer ? Devrons-nous suivre Anastase Mikoyan quand il menace les Etats-Unis d'une nouvelle et prochaine guerre déclenchée par l'Allemagne si l'Occident commet la folie suicidaire de laisser les mains libres aux « revanchards » de Bonn ? Ici nous devons regarder la situation froidement et bien en face. Bien voir de quel côté de l'horizon vient aujourd'hui la menace. Bien voir l'impossibilité pour la France d'être à la fois contre l'U.R.S.S. et contre l'Allemagne.

Il serait puéril de nier l'existence, dans les profondeurs affectives de notre peuple, d'un sentiment anti-allemand trop facilement explicable après deux guerres qui, en moins de trente ans, ont ravagé notre pays, après l'horreur des camps de concentration, en présence de certains aspects aujourd'hui encore troublants dans le paysage allemand. Nommons certaines manifestations de nazisme impénitent — tout récemment encore d'immenses croix gammées étaient nuitamment barbouillées sur tous les édifices publics d'une petite ville de Rhénanie — la présence, plus grave, d'un nombre troublant d'anciens adhérents au parti national-socialiste dans d'importants services de l'Etat comme ceux du Ministère des Affaires étrangères ; enfin la résurrection d'un antisémitisme spécialement odieux après les fours crématoires qui ont anéanti cinq millions d'Israélites. Ces manifestations (les premières et les dernières tout à fait sporadiques) rendent jusqu'à un certain point compréhensible le cri : « Vous voyez bien qu'ils n'ont pas changé, qu'ils ne changeront jamais ! »

⁂

Sur ce complexe émotionnel anti-allemand nourri par de trop claires raisons les rencontres entre de Gaulle et Adenauer, généralement bien accueillies par l'opinion publique française ont exercé une influence de détente. Quelle a été la réaction allemande à la dernière de ces rencontres, la troisième après celles de Colombey et de Bad Kreuznach ? Nous n'avions pas la candeur d'attendre la joie dans la zone socialiste ou socialisante. Il y a beau temps que la position dans ce secteur, aussi bien à l'égard du chancelier que du général, et avec une parfaite justice distributive, est celle de la mauvaise humeur, sinon de l'hostilité. Une caricature assez épaisse, parue au lendemain de l'entrevue de Marly (4 mars)

dans une des feuilles d'outre-Rhin ayant le plus fort tirage, présente Adenauer cherchant craintivement un refuge et appuyant sa tête dans un mouvement de confiance et d'abandon sur la robuste poitrine d'un général français avantageux, coiffé d'un monumental képi.

Les journaux socialistes voient dans la rencontre de Marly une accentuation de la politique dite « de force » qui a toujours été leur cauchemar et leur a fourni leur meilleur slogan d'estrade.

A l'autre bout de l'horizon, et dans un des plus importants hebdomadaires d'Allemagne occidentale nous trouvons le texte suivant :

« *Dans la crise de Berlin, pour la solution de la question allemande dans un sens libéral, pour notre propre avenir en général, Paris est aujourd'hui, à côté de l'Amérique notre plus important allié. Envisagée de certains points de vue, la position française a même pour nous plus d'importance que la position américaine. Sur le plan stratégique, comme sur le plan de la politique de puissance, la nation la plus forte du monde libre garde, également dans la question allemande, sa place qui est la première. Mais sur le plan diplomatique et sur le plan psychologico-politique, Paris ouvre des possibilités qui ne s'offrent pas ailleurs. Quand l'Amérique intervient dans la question de Berlin, pour le libre accès de l'ouest à la ville, pour le droit allemand à la réunification, beaucoup d'observateurs plus ou moins neutres voient dans ces revendications, moins leur contribution à la cause de la Paix, moins l'expression légitime du Droit, que la traduction des intérêts de sécurité et des désirs de puissance des U.S.A. Mais quand la France, une France qui, pendant des siècles a été fidèle à la politique de division de l'Allemagne, une France qui a subi trois invasions, qui a conquis sa liberté en se sacrifiant dans les batailles de la Résistance, qui s'est constamment et à juste titre sentie menacée par la politique prussienne faite à Berlin, quand cette France-là entre en lice pour Berlin et l'Allemagne, alors la preuve devient éclatante qu'il ne peut s'agir que de la cause commune de la Liberté, du Droit et l'Humanité, de l'instauration d'un ordre de paix nouveau en Europe, de la volonté de surmonter les conflits du Passé. L'attitude positive que prend la France sur les problèmes allemands ne laisse pas de prise à une propagande prête à tous les mensonges, mais qui, cette fois, ne parviendra pas à la travestir en impérialisme agressif et capitalisme. Et c'est la raison pour laquelle elle est, pour Moscou, si difficile à digérer.* »

Il faut maintenant revenir à la question cruciale : de quel côté de l'horizon vient aujourd'hui le danger ? Qui prend les initiatives de nature à mettre le feu au monde, comme l'offensive sur Berlin ? Il nous paraît nécessaire de bien voir l'illogisme essentiel qui tient dans le double sentiment d'une certaine partie de notre opinion : le désir d'avoir l'Allemagne comme alliée en face de la menace de l'Est et la crainte de la voir armée. Il tend à vouloir une *alliée faible*, position paradoxale.

A ce propos nous avons été très frappé par une émission toute récente de la Radio bavaroise qui atteint des millions d'auditeurs. Que disait le speaker ? Il dénonçait, lui aussi, un illogisme. L'illogisme de ses compatriotes socialistes opposés au service militaire, qui veulent la démocratie, mais ne veulent pas les moyens de la défendre contre les périls qui la menacent. Citons des paroles qui nous paraissent pleines de sagesse : « *Comment ces groupements, qui affichent si bruyamment leur indéfectible attachement à la démocratie ne se rendent-ils pas*

compte que leur attitude d'hostilité à l'égard de la défense militaire permet de mettre en doute la sincérité de leur foi dans la démocratie comme valeur digne d'être défendue. ». On ne saurait mieux dire.

L'option qui se présente aujourd'hui au monde occidental est entre l'esprit de concession, avec ses réactions en chaîne d'abandons sans fin, et la fermeté, avec ses risques que nous ne voulons pas davantage minimiser. Foster Dulles, l'inlassable lutteur que frappe tragiquement le destin à l'heure où jamais peut-être le monde n'a eu plus besoin de son courage, Foster Dulles a dit un jour (et ces paroles de lucidité lui ont été injustement reprochées !) qu'on « ne défendait la paix qu'en s'avançant jusqu'à l'extrême bord de la guerre ».

Ces paroles trouvent dans la conjoncture mondiale présente une illustration saisissante. S'il ne s'agit pas pour nous de nous associer à la moindre initiative belliqueuse, du moins devient-il nécessaire de manifester que nous ne nous laisserons pas intimider par les chantages de l'Est. Sur ce point l'heure du choix a sonné.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ESCALIER DE FER

par F. E. Rodriguez *(France Empire)*

Né d'un père espagnol et d'une mère anglaise, sujet britannique élevé en France, Ferdinand Rodriguez, après avoir combattu dans les rangs de la VIIIe armée en Libye, s'est porté comme volontaire pour être affecté par l'Intelligence Service au réseau Alliance, et monter en France occupée une chaîne de postes émetteurs de T.S.F. Arrêté, au mois de septembre 1943, condamné à mort par un tribunal militaire allemand le 24 juin 1944, il est miraculeusement échangé, le 19 janvier 1945, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge suisse, alors que depuis quelques jours ses gardiens lui avaient laissé comprendre que son exécution était imminente, et qu'il s'apprêtait à monter, comme tant de camarades avant lui, cet escalier de fer qui devait le conduire au supplice.

L'Escalier de Fer est un livre admirable, écrit avec une sincérité, une dignité, une absence de haine remarquables. C'est de très loin le plus beau livre que j'ai lu dans tout ce qu'une littérature — hélas trop riche depuis la dernière guerre — pouvait nous apporter sur les dernières heures d'un condamné.

Je m'en voudrais de déflorer ce livre en essayant de l'analyser davantage. Il faut le lire et féliciter l'éditeur de l'admirable témoignage qu'il nous apporte.

J. M.

(Suite de la chronique des livres page 23.)

EN RELISANT LE VOYAGE A BROBDINGNAG

LES DESSEINS DE GULLIVER

par ROBERT MERLE

NOTRE siècle, à coup sûr, aime autant le merveilleux que les siècles qui l'ont précédé. Mais c'est un merveilleux qui boude l'espace et s'envole dans le temps. Depuis Jules Verne, H. G. Wells, Huxley, nos romans imaginaires anticipent, et le fantastique, à base de science, se projette dans l'avenir. Au XVIIIe siècle, il se projetait dans les terres inconnues que l'époque découvrait dans les océans d'une planète qui passait encore pour immense...

Ces fantaisies, au XVIIIe siècle, étaient philosophiques, ironiques, désabusées. Tout paraissait préférable à cette Europe où l'on vivait. Cook avait ramené d'Océanie ces « bons sauvages » qui émerveillaient l'Angleterre. Nous paraissions, auprès d'eux, corrompus. Le remède à ce désenchantement ? Le voyage utopique auquel nous invite, de sa chambre, un homme de soixante et un ans, Jonathan Swift, pacifiste Tory, patriote irlandais, athée probable et doyen de la cathédrale de St. Patrick, à Dublin. Gulliver va devenir ce héros que nous suivons dans sa quête aux pays de nulle part, sans nous décourager plus que lui de ses naufrages et des vicissitudes de sa vie.

Ce Gulliver, bien entendu, c'est nous. Identification d'autant plus facile que Swift n'en a pas fait un Anglais typique, sauf dans les passages où l'écrivain irlandais entend railler les travers de ses « compatriotes » de la grande île. Gulliver pourrait être français, italien, allemand. Il est l'homme européen du XVIIIe siècle. Il appartient à la petite classe moyenne — la classe qui monte — honnête et raisonnable. Explorateur, il l'est contre son gré. Il n'est pas marin, en effet. Il n'appartient pas non plus au métier des armes. Swift nourrit peu d'estime pour le soldat « *who does nothing but medidate on blood* »[1]. Gulliver ne sera donc pas militaire. Il sera même, si l'on peut dire, tout le contraire : médecin (à bord d'un bateau, ce qui explique les voyages). Métier humanitaire. Métier de science, aussi, en un siècle où le laboratoire

— Ci-dessus portrait de Swift (British Council).

1. Shakespeare. *Henry V*.

s'introduit au château, où Voltaire fait l'amour avec Mme du Châtelet, mais entre deux expériences de chimie.

En outre, Gulliver est un homme... J'allais dire, cultivé. Non : informé. Il a des lumières sur tout. Il vit dans son temps, les yeux bien ouverts. Il s'intéresse aux constitutions des Etats. Il critique leurs institutions. Le droit ne lui est pas inconnu. La pédagogie le fascine. C'est un esprit précis, pratique. La tête bien vissée sur le col, les pieds bien plantés dans la terre. Il raffole des mesures, décrit tout en pouces et en yards, il est adroit de ses mains. Il a horreur de la scolastique, du raisonnement *a priori,* de la métaphysique, de l'absence de preuves.

Mais Dieu, dans ce cas ? Curieux, cette absence de Dieu dans un livre écrit par un ecclésiastique ! J'ai relu les *Voyages de Gulliver* d'un bout à l'autre pour y trouver au moins une fois, ne serait-ce que dans une locution proverbiale, le nom du Seigneur. Aucune trace. Gulliver court des dangers atroces : pas une fois il n'invoque son créateur. Pas de recours, ni de prières. Ni, le danger passé, d'action de grâces. Dieu n'est pas là.

Cette absence s'éclaire, quand on lit de Swift les brèves *Pensées sur la religion :* « Je ne suis pas responsable des doutes que ma raison conçoit sur la divinité, puisque c'est Dieu qui a placé en moi la raison. Mais je troublerais la paix publique en les faisant connaître... » Autrement dit : Si Dieu voulait que j'eusse la foi du charbonnier, il n'eût pas dû me donner plus de raison que lui. Voilà pour le scepticisme. Et pour la conduite pratique de la vie, voici : Descartes avait raison. Nous avons déjà bien assez d'ennuis avec nos livres. Ne nous faisons pas brûler en personne.

Cependant, Descartes, lui, n'était pas dans les ordres. Le prêtre athée, quel personnage de roman pour Hugo ! Si Gulliver n'emporte pas Dieu dans ses bagages, Dieu était-il du moins présent dans la cathédrale de St. Patrick à Dublin ? Il paraît que le doyen Swift était fort exact à remplir les devoirs de sa charge. Peut-être. Mais il faut croire qu'il fermait la porte de son oratoire avant d'ouvrir son écritoire. Le métier fini, les convictions commençaient. Le doyen de St. Patrick laissait la place à Gulliver qui, en ce siècle de lumières, s'éclairait aux seules clartés de la nature.

Or, ce Gulliver a la chance de découvrir une terre nouvelle à chaque voyage. Qui plus est, ses trouvailles sont contrastées. *Lilliput* est une nation où les hommes sont si petits que, pour les entendre, Gulliver doit les prendre dans ses mains et les porter à son oreille. A *Brobdingnag,* les hommes sont si grands que Gulliver, pour eux, a la taille d'un moineau. A Lilliput il était tout-puissant. Il s'emparait à lui seul de la flotte de Blefuscu et éteignait l'incendie du palais impérial rien qu'en soulageant sa vessie. A Brobdingnag, il est plus nu et désarmé qu'un ver. La reine de Brobdingnag est avec lui toute grâce, mais cette bonté n'empêche pas sa vie d'être, à la cour, en perpétuel péril. Tout lui est

danger : un chien, un singe, un rat, une linotte, une guêpe... Ceci pour le règne animal. Mais chez les hommes ! Le nain de la reine lui joue des farces pendables. Un bébé le terrorise : il le porte à sa bouche. Ne disons rien des hauteurs vertigineuses où ses maîtres le transportent et qui le mettent, à chaque minute, à deux doigts de se rompre le col.

Dans le récit imaginaire, Swift a aidé son imagination par des emprunts. Je n'ai pas, certes, la religion des sources : les critiques qui s'y adonnent finissent par croire que le fleuve est la somme des sources. Et puis, sauf au premier âge de l'homme, comment créer sans imiter ? C'est la technique du nid qui est intéressante, et non le bout de laine que l'oiseau a chipé. Si je signale ces emprunts, c'est parce qu'ils sont amusants, ou caractéristiques. La désinvolture de ce vieil écrivain me plaît qui, sûr de son génie, pipe de droite et de gauche pour construire son dernier chef-d'œuvre.

⁂

C'est par mer, bien entendu, qu'on accède aux terres inconnues. Et comme Swift n'est pas marin, que toute son expérience nautique se réduit à quelques traversées de son Irlande natale à Londres, il recourt à un expédient : il se procure un traité de navigation de l'époque, *The complete Mariner* de Sturmy. Ce traité se présentait, non comme un récit, mais comme des *conseils* pour manœuvrer la voile selon le vent, l'état de la mer et la proximité des côtes. Swift, remplaçant tout bonnement l'impératif par le passé simple, met ces conseils bout à bout et en fait un récit, sans se demander si les manœuvres indiquées ne sont pas contradictoires et ne correspondent pas à des situations différentes. Le résultat, pour un marin, est burlesque. Mais pour les « *éléphants* » que nous sommes (les marins appellent ainsi les non-initiés), ce catalogue de termes nautiques que Swift nous jette à la tête — sans les comprendre, d'ailleurs, mieux que nous — donne au récit une technicité convaincante. Et il est important que ce début crée le sentiment qu'on ne décolle pas du réel, si le lecteur doit être amené, par degrés insensibles, à cette « volontaire démission de l'incrédulité [1] » sans laquelle le conte fantastique aboutit à un échec.

En tout cas, même si la tempête est ratée pour les experts, nous voilà au but. Nous foulons le sol de Brobdingnag, perdu dans un champ d'orge haut comme une forêt. Un fermier géant nous trouve, nous attrape comme il ferait d'une souris, et l'avarice de ce paysan aidant, nous voici — avant que la reine nous rachète — exhibé comme phénomène à des rustres, et contraint de faire mille tours pour leur divertissement. Nous voilà mortifié ! Comment, l'homme se croit sur cette terre

1. Coleridge.

si haut et si puissant seigneur, et il n'est que cela ! Une sorte de singe. Une curiosité d'auberge. Grandeur à Londres n'est que petitesse à Brobdingnag, ou dans la lune... Car l'emprunt est ici flagrant au voyage que fit sur notre satellite Cyrano de Bergerac.

Pauvre Cyrano ! Ecrivain mineur voué à être pillé par des écrivains de génie, il n'a pas suffi que Molière lui prît ses « galères », Swift lui vole maintenant son arrivée chez les Sélénites. Ces lunaires, Bergerac les a vus immenses, en effet, nullement gênés dans leur croissance par le manque d'oxygène de leur planète. Et quand il débarque chez eux dans sa machine volante (« *J'inventai six moyens de violer l'azur vierge.* »), ces géants le trouvent si petit qu'ils le prennent pour un petit animal, et le montrent dans les foires. Là-dessus, les savants sélénites s'intéressent à lui, l'examinent — tout comme les savants brobdingnagiens, *après eux,* examineront Gulliver — et concluent, comme eux, que cet insecte est si raté et si vulnérable qu'il ne saurait provenir d'une espèce (car elle aurait disparu) et qu'il s'agit d'un « *accident de la nature* » : conclusion méchante pour l'homme, mais méchante aussi pour les prétentions de la science scholastique à raisonner *a priori* des choses.

Dans sa vie de périls à la cour de Brobdingnag, Gulliver a toutefois des compensations. Il est si mignon, et dans sa petitesse, si bien fait, qu'il plaît aux dames. Ce sont des géantes, il est vrai. Glumdalclitch, sa petite gouvernante, lui témoigne de la tendresse. La reine, en toute dignité, le cajole. Les demoiselles d'honneur le caressent. Et celles-ci, semble-t-il, dépassent quelque peu les bornes. Elles se permettent des privautés qui embarrassent le héros, et qui nous font penser que le doyen de St. Patrick a lu avec plaisir les *Mille nuits et une nuit* et se rappelle avec précision les aventures de *Hâssan-al-Bassri.*

Le bel *Hâssan,* on s'en souvient, cherchant *Splendeur,* son épouse perdue, atterrit, lui aussi, dans une terre peuplée par des géants. Là, un manant le capture, et le tenant par une patte, l'apporte au roi qui le met en cage — la boîte de Gulliver à Brobdingnag — et l'offre à sa fille, une adolescente belle comme la lune. Cette princesse, explique le conteur arabe (il va sans dire que je coupe beaucoup dans ce texte d'une crudité fort virile) « finit par éprouver pour lui une inclination extraordinaire... Un jour, elle tira Hâssan de la cage pour le nettoyer et le changer d'habits... Et lorsqu'elle l'eut déshabillé, elle se mit à manipuler Hâssan et à le tourner et retourner dans tous les sens en s'émerveillant de ce qu'elle découvrait en lui à chaque instant... Et elle le prit tout contre elle et se mit à le caresser... lui faisant mille propositions, non en paroles, car un oiseau n'aurait pu les entendre, mais en gestes et en actions, si bien qu'il se comporta avec elle tout à fait comme un moineau avec sa moinelle. Et de ce moment, Hâssan devint l'oiseau de la fille du roi. »

Le passage ne pêche évidemment pas par un excès de retenue. En le

transcrivant j'évoque les auditoires de la grande place de Marrakech assis sur leurs talons autour du conteur inspiré et se pâmant de rire, et claquant dans leurs mains, quand le jeune garçon qui l'accompagne imite la houri. Il est évidemment très curieux d'observer ce qu'un écrivain *britannique* va faire de ce texte oriental.

Voici donc Gulliver en proie lui aussi aux géantes[1]. « Les demoiselles d'honneur invitaient souvent Glumdalclitch dans leurs appartements et voulaient qu'elle m'amenât avec elle, afin d'avoir le plaisir de me voir et de me toucher. Elles me déshabillaient souvent entièrement et me cachaient dans leur sein, ce qui me dégoûtait fort, car, à vrai dire, une odeur fort désagréable se dégageait de leur peau... Elles en usaient avec moi sans se gêner davantage que si j'avais été leur bête favorite. Ainsi elles se déshabillaient en ma présence et ôtaient jusqu'à leur chemise, tandis que j'étais debout sur leur toilette, le nez sur des nudités qui, je vous assure, ne m'induisaient pas en tentation et n'excitaient en moi d'autres émotions que l'horreur et le dégoût. Elles ne se gênaient pas davantage, pour... » (Ici, je supprime une crudité qui n'est pas érotique, comme celle du conteur arabe, mais scatologique.) Et Gulliver continue : « La plus jolie des demoiselles d'honneur, charmante fille de seize ans au caractère gai et folâtre, me mettait à cheval sur le bout de son sein et me faisait faire mille autres tours sur lesquels le lecteur voudra bien m'excuser de ne pas insister. Mais cela me déplaisait si fort que je priai Glumdalclitch d'inventer quelque prétexte pour ne plus la voir. » Dégoût, horreur, vertueux retrait, hautaine et implicite condamnation morale, tout y est : on dirait une caricature du *cant*. Et peut-être en est-ce une, en effet. Il est toujours difficile avec Swift de savoir quand finit, ou commence, la parodie.

Ces emprunts sont épisodiques, accessoires. Ils ne touchent pas à l'essentiel. Le *Voyage à Brobdingnag*, malgré eux, reste d'une originalité puissante, parce que tout en lui s'organise autour d'un ferme dessein, d'une intention bien arrêtée : humilier l'homme. Or, l'homme est éminent dans le monde par sa puissance physique. Il domine, par ses machines, les animaux les plus forts. Il conquiert la terre. Il subjugue d'autres hommes. C'est donc physiquement qu'il faut d'abord le rabaisser.

Le mythe des géants sert ce but : faire de l'homme un chétif insecte qui se trouve dans les mains de Brobdingnagiens comme une mouche dans les doigts d'un enfant. Dès lors, la puissance et la gloire deviennent des objets de dérision : « Le roi de Brobdingnag, se tournant vers son premier ministre, lui fit observer combien la grandeur humaine était peu de chose puisqu'elle pouvait être singée par d'aussi minuscules créatures que moi. « Et cependant, dit-il, j'ose affirmer que ces petits êtres ont aussi leurs titres et leurs décorations... fabriquent de petits nids

1. Je signale en passant que les psychanalystes voient dans le mythe érotique des géantes (Baudelaire) un thème homosexuel.

et des terriers qu'ils appellent des maisons et des villes ; se pavanent en habits de cour et en beaux équipages ; tombent amoureux ; se battent, se querellent, trichent au jeu et trahissent. »

***

L'insignifiance de l'homme dans l'univers est un thème chrétien, et on s'étonnerait de le trouver sous la plume sceptique du doyen de St. Patrick s'il le faisait servir à des fins d'édification. Mais on s'en doute, il n'en est pas un seul instant question. Le *Voyage à Brobdingnag* n'amorce pas un sermon. L'entreprise de Swift est laïque. Il montre son néant à l'homme, mais ce n'est pas pour le jeter aux pieds des autels. Son dessein est tout autre. Eminence grise d'un gouvernement tory, il a approché de tout près la Reine, les Ministres, les Lords. Et s'il est une chose au monde qu'il a prise en horreur à leur contact, c'est l'orgueil des grands — « *Pride* », écrit-il avec un grand P où éclate son indignation. Humilier cet orgueil, c'est d'abord une fin en soi. Le thème scatologique, si fréquent dans son œuvre, n'a pas d'autre but. Il faut rappeler sans cesse à l'homme, séduit par sa propre image et les mythes qu'il sécrète sur lui-même, qu'il n'est qu'un animal soumis à des besoins, malsain, malodorant et laid. Est-il donc toujours laid ? Oui, répond Swift, non sans mauvaise foi : les femmes les plus belles ne paraissent telles que par l'infirmité de notre vision : vue à la loupe, leur peau nous ferait horreur. On pourrait, il est vrai, rétorquer ici à Swift : qu'est-il besoin d'une loupe ?

Humilié dans son corps, l'homme doit l'être dans l'esprit. Car l'orgueil aboutit à l'ambition de la grandeur ; la grandeur, à la volonté de domination ; celle-ci, à la cruauté : la satire, ici, n'est plus morale. Elle devient politique. C'est l'Angleterre de l'époque, sa corruption, ses « *monied men* »[1] et son gouvernement belliqueux que Swift attaque sous le voile de l'allégorie. Quand Gulliver, avec une fierté comique, a exposé au roi de Brobdingnag les institutions de son pays, raconté son histoire et répondu aux questions du monarque, celui-ci le prend dans sa main, et le caressant doucement, lui dit : « Mon cher petit ami Grildig, vous m'avez fait de votre patrie un panégyrique des plus admirables. Vous avez clairement démontré que l'ignorance, l'oisiveté et le vice sont les qualités qu'on demande chez vous au législateur ; que les lois sont le mieux expliquées, interprétées et appliquées par ceux que leurs capacités et leurs intérêts conduisent à les pervertir, à les embrouiller et à les éluder. Je remarque, à vrai dire, chez vous, quelques traces d'institutions qui, à l'origine, auraient pu être acceptables. Mais elles sont à demi effacées, et le reste de votre gouvernement complè-

1. Ses financiers, ses spéculateurs qui poussent à la guerre contre la France.

tement gâté et ruiné par la corruption. Il n'appert pas, de tout ce que vous avez dit, que quelque vertu soit exigée pour atteindre, parmi vous, à une haute position ; encore bien moins que les hommes soient ennoblis en raison de leurs qualités, que les prêtres soient élevés et nommés évêques pour leur piété ou leur savoir ; les soldats, pour leur conduite et leur valeur ; les juges, pour leur intégrité, les pairs pour leur amour de la patrie, ou les conseillers, pour leur sagesse. Quant à vous, poursuivit le roi, qui avez passé la plus grande partie de votre vie à voyager, je veux croire que vous avez échappé ainsi à bien des vices de votre pays. Mais d'après ce que j'ai compris de votre propre récit et des réponses que j'ai eu tant de peine à vous extorquer, j'en arrive à la conclusion que la masse de vos compatriotes forme la race la plus pernicieuse d'odieuse petite vermine à qui la nature ait jamais permis de ramper sur la surface de la terre. »

On croit entendre le « han ! » satisfait du bûcheron qui a bien abattu sa hache. Voilà l'homme aplati, écrasé, réduit en bouillie ! Après ce coup, la « *pride* » a bien quitté sans aucun doute le chétif insecte. Soulignons-le, Swift n'est pas un chauvin à rebours : au-delà de l'Anglais, celui qui est visé, c'est l'homme européen, jugé et jaugé par l'homme naturel ; le minuscule, gonflé de sa « *pride* », remis à sa place par le géant.

Dressons l'oreille : tout espoir n'est donc pas perdu. Le nihilisme ne va pas s'ouvrir sous nos pas. Il y a une autre espèce d'homme que cet insecte sot et cruel qui s'obstine à ramper sur terre. Cet homme existe, c'est le géant. Swift, ici, reprend une tradition rabelaisienne : Gargantua, Pantagruel. La largeur du cœur, symbolisée par la hauteur de la taille. La bonté suprême dans le maximum de force. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il s'agisse d'une source, mais d'une rencontre, d'une consanguinité, d'une même vision du monde. Les deux humanismes convergent dans la création du même homme exemplaire. Dans le *Voyage à Lilliput,* celui-ci, face aux pygmées vaniteux, mesquins et cruels, c'est Gulliver, l'homme-montagne. Raison, patience, humanité, il a tout. Et les pygmées, cette « odieuse petite vermine », après avoir tiré de lui les plus grands services, projettent, dans un conseil secret, de lui crever les yeux et de le faire mourir de faim. Gulliver le sait. Il n'en tire pas vengeance. Des badauds cruels ont failli l'éborgner de leurs flèches. On les lui livre. Il les libère. *Lilliput* est en guerre avec Blefuscu. Gulliver lui donnera la victoire, mais la victoire acquise, il travaillera à rétablir la paix.

Tournons la page. Voici Gulliver chez les géants. Et il se passe alors quelque chose d'extraordinaire. Gulliver, en devenant — relativement aux Brobdingnagiens — un minuscule, s'est infecté de petitesse, a perdu toute bonté, a changé d'âme. La cohérence psychologique y perd. Mais Swift n'écrit pas un roman. Peu lui importe l'individu Gulliver. C'est le symbole qui compte. Nous allons donc retrouver le couple pygmée-

géant, où l'homme exemplaire est toujours le géant. A Lilliput, Gulliver. A Brobdingnag, le roi. Gulliver, devenu chétif insecte, et par conséquent mesquin et belliqueux, propose au roi de lui montrer à fabriquer assez de poudre pour détruire sa propre capitale « si jamais elle prétendait se soustraire à son autorité souveraine ».

La réaction du bon géant ne se fait pas attendre : « Le roi fut saisi d'horreur devant la description que j'avais faite de ces terribles engins et de ce que je lui proposais. Il était confondu de voir qu'un insecte aussi vil et impuissant que moi — ce sont ses propres termes — pût nourrir avec tant de naturel des idées aussi inhumaines au point de ne sembler aucunement ému par les scènes de désolation que j'avais dépeintes comme les effets habituels de ces machines de destruction, dont quelque génie du mal, ennemi du genre humain, devait avoir été, selon lui, le premier inventeur. Quant à lui, tout en assurant que, bien que peu de choses, certes, le ravissaient autant que de nouvelles inventions dans le domaine de l'art et de la nature, il préférerait, cependant, perdre la moitié de son royaume que d'être détenteur d'un tel secret et il m'ordonna de ne plus jamais le mentionner si je tenais à la vie. »

***

Voici donc les deux humanités face à face. L'homme-insecte, orgueilleux et cruel. Le géant, raisonnable et bon.

Bien entendu, est géant qui veut. Ce n'est pas une conformation. C'est un choix. Quant à Swift, il a choisi depuis longtemps. Mais avant d'exprimer son option dans un conte, il l'a inscrite dans l'action. A Londres de 1708 à 1714, le géant Swift, de tout son talent de pamphlétaire, lutte pour créer dans l'opinion publique un courant favorable à la paix avec la France. A Dublin, après 1714, il lutte, presque à lui seul, au péril de sa vie, pour l'indépendance de l'Irlande.

Entre deux combats, quand les géants sont fatigués de déraciner les chênes qui leur servent de massues, ils aiment à s'ébaudir, on le sait. Ils ont le sourire large, et leur rire est sonore. Ainsi apparaît Swift, quand il écrit le *Voyage à Brobdingnag*. Le livre est sérieux ; le propos, ferme ; la satire, urgente. Mais la thèse occupe peu de place : dix pages en tout. Le reste est jeu.

Le plus ingénieux des jeux, le plus charmant, le plus pénétré d'humour. A la création de ce monde gigantesque, Swift s'amuse et se complaît. Son procédé, il l'a mis au point dans *Lilliput*. Il le reprend ici. Si les pygmées sont des hommes réduits dix fois, les géants sont par rapport à Gulliver des hommes grossis dix fois, et tout, dans leur univers, est à l'échelle. Le *Voyage de Brobdingnag* devient alors le roman de la proportion. On dira que le procédé est facile. Il est si

facile qu'on se demande pourquoi personne ne l'a exploité avant Swift. On dira aussi que le procédé est mécanique. Sûrement. Mais ce qui ne l'est pas, c'est l'inépuisable invention qui, de page en page, impose au lecteur la vision de ce monde gigantesque ; le ton grave et l'ironie sous-jacente ; la description ludique et la gravité cachée, l'effet si discrètement amené qu'il agit sur le lecteur sans être perçu de lui ; l'art invisible ; la « leçon » insinuée partout et nulle part explicite : tout convergeant vers ce résultat assurément unique dans l'histoire des lettres : un livre d'amère et profonde sagesse qu'on peut lire à dix ans, et relire quarante ans plus tard.

ROBERT MERLE

CHRONIQUE DES LIVRES

RUYSBROEK L'ADMIRABLE

par l'Abbé F. Hermans *(Fayard.)*

Evoqué par une préface de Daniel-Rops et par un premier chapitre bien enlevé, le sombre XIVe siècle, avec ses guerres, son schisme, ses pestes, la décadence de ses mœurs et de ses institutions, forme la toile de fond à l'histoire du célèbre mystique de la forêt de Soignes, telle que la raconte, dans une forme succincte et avec une information solide, l'abbé Francis Hermans. Ruysbroek n'est pas seulement le grand mystique flamand, comparable en profondeur et en influence à Maître Eckhardt et fondateur de l'école de Gronendael : lié à Gérard Groote et à Thomas a Kempis, il joue sa partie dans le renouveau mystique qui se produit au cœur d'une des époques les plus sombres de l'Occident et qui tend à créer cette *devotio moderna*, intériorisation d'un christianisme qu'une sclérose momentanée des spéculations scolastiques risquait de dessécher jusque dans la clôture des monastères.

Que Ruysbroek, homme d'un terroir rustique et vigoureux, ait éprouvé le désir d'écrire ses traités de la vie contemplative en langue vulgaire, en un flamand que l'on dit familier et savoureux, n'est-ce pas le signe précurseur d'une ère nouvelle pour une chrétienté qui veut se régénérer par une façon à la fois plus pratique, plus personnelle et plus générale de vivre la foi ?

L'abbé Hermans cite et commente de beaux textes de ce moine optimiste, qui aimait à méditer, immergé dans la nature sauvage et qui effrayait Gerson par une apparence de sympathie panthéiste. Le lecteur profane en retire l'impression d'aborder le christianisme par son côté le plus authentique, mais aussi le plus abrupt, le plus difficilement praticable à l'homme naturel. Et pourtant, comme il arrive avec tous les explorateurs de la surnature que sont les grands mystiques, leur extraordinaire expérience de la vie intérieure les amène à jeter sur les abîmes et les détours du cœur humain des lumières qui éclairent souvent plus loin et plus large que les analyses les plus subtiles des moralistes mondains et des psychologues de profession.

PIERRE-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres page 48.)

VOIES ET PERSPECTIVES
DU
REDRESSEMENT NATIONAL

par MARCEL PELLENC

AVEC la nouvelle Constitution et la mise en place des nouvelles institutions parlementaires ou gouvernementales se trouvent défini le cadre et forgé l'outil du redressement national.

Le premier gouvernement de la Ve République s'est constitué le 8 janvier dernier. Cependant, à ce moment-là, des mesures importantes, susceptibles d'avoir des retentissements profonds sur l'évolution de la situation économique et financière du pays au cours des prochains mois, avaient été déjà prises par le gouvernement du général de Gaulle, en raison des nécessités du calendrier budgétaire ou des obligations que nous imposait le respect des engagements internationaux.

Ces mesures définissent sinon explicitement une politique, du moins une orientation de l'action dans laquelle — selon ses propres déclarations — le Gouvernement actuel entend persévérer.

Il importe donc de dégager la ligne de force de cette action gouvernementale, d'examiner comment ont été abordés les problèmes multiples et complexes qui conditionnent le redressement national, quel est le chemin parcouru et ce qu'il reste encore à faire pour que ce que certains ont appelé parfois un *pari* — et même une *aventure* — puisse se transformer en certitude de succès.

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE ET FINANCIER.

Ce qui fait essentiellement la puissance, l'autorité, la considération dont jouit un pays dans la collectivité internationale, c'est la prospérité de son économie, la solidité de ses positions sur les marchés extérieurs, l'équilibre de ses échanges.

Ce qui commande par ailleurs, à l'intérieur de ses frontières, le niveau de vie et le développement du bien-être de ses populations, c'est l'accroissement régulier de l'activité nationale. A condition toutefois que la consommation immédiate des biens produits ne s'effectue pas au détriment de la part de production qui doit être normalement affectée aux

échanges internationaux et de celle qui doit être réservée à des investissements productifs.

Quand cette règle est respectée, la vigueur de l'économie et la santé des finances nationales vont de pair — constituant la meilleure garantie de la stabilité de la monnaie, c'est-à-dire de la stabilité des prix.

C'est pour avoir méconnu cette règle fondamentale, pour avoir sacrifié prématurément aux jouissances immédiates une trop grande part du produit de l'activité nationale, que pendant plus de dix ans le pays, consommant chaque année plus que ne le permettait raisonnablement l'accroissement de sa production, a connu une activité économique exceptionnellement prospère, mais factice, alors que ses finances se dégradaient et que sa monnaie se dégradait. Il ne se comportait pas autrement que certains aventuriers célèbres — Oustric, Stavisky ou Mme Hanau — qui dans la période d'avant-guerre donnèrent eux aussi l'illusion d'une grande prospérité, aussi longtemps qu'ils purent vivre à crédit et que les désordres de leurs comptes ne les acculèrent pas à des faillites retentissantes.

Il n'est pas pour un pays de prospérité véritable et durable, sans que son économie et ses finances soient simultanément maintenues en bonne condition de santé. Ces deux éléments agissent de pair pour régler le rythme des progrès et l'évolution des conditions d'existence des peuples et des nations.

Les deux thèses en présence.

Tout en ne perdant pas de vue ces considérations essentielles, il n'en résulte pas moins que la remise en ordre de ce « *complexe* » économique et financier peut, selon l'orientation d'esprit ou la formation de ceux qui s'en préoccupent, être abordée dans une optique plus particulièrement économique, ou s'inspirer au contraire plus spécialement de considérations de caractère financier.

C'est bien ce qui semble s'être produit dans le courant du mois de décembre dernier, au moment où les décisions financières du Gouvernement étaient en gestation. Deux courants d'opinion, dont la presse a parfois exagérément souligné les divergences, se manifestaient.

L'un s'attachait surtout à préserver de tout à coup brutal le rythme de l'expansion économique, en conservant au pays un niveau d'activité élevé — tout en procédant évidemment à l'assainissement de la situation financière, mais par étapes échelonnées.

L'autre considérait, au contraire, comme primordial le redressement immédiat des comptes budgétaires, considéré comme prélude au redressement de la situation financière, quelque brutaux et impopulaires que puissent en être les moyens — au risque même d'engendrer une récession économique sévère, mais qui dans l'esprit de ses promoteurs ne pourrait être que momentanée.

On a souvent présenté ces deux doctrines sous l'aspect d'un faux dilemme et classé un peu sommairement — et parfois sans aménité — leurs protagonistes en deux groupes hostiles : d'une part, ceux qui, quel que fût leur souci de sauvegarder notre activité économique, n'en étaient pas moins considérés comme faisant bon marché du franc ; d'autre part, ceux qui, présentés comme décidés à assurer avant tout la stabilisation monétaire sur un nouveau palier, étaient accusés de ce fait d'être les fourriers de la récession économique.

En réalité, ces derniers, sans nier, avons-nous vu, la possibilité d'une récession économique, entraînée par les mesures sévères qu'ils préconisaient, tablaient sur la confiance que pourraient dorénavant inspirer à la fois une saine gestion des finances publiques et le franc restauré, pour provoquer une déthésaurisation et un afflux de capitaux susceptibles de revigorer rapidement l'économie du pays. C'est le point de vue des experts, réunis sous la présidence de M. Jacques Rueff, à la fin de l'an dernier.

Quant aux autres, les prétendus « *inflationnistes impénitents* », au nombre desquels se rangeait un économiste averti, M. Chalandon — actuellement secrétaire général de l'U.N.R. — rejoint sur ce terrain par le rapporteur général du budget du Sénat, ils pensaient en réalité que l'entrée de la France dans le Marché commun commandait avant tout que l'on ne brisât pas le rythme de l'expansion afin de maintenir dans le pays un niveau élevé d'activité économique et qu'il convenait d'adapter dans ce sens une politique résolue — ce qui ne voulait pas dire qu'elle ne devait pas être raisonnée.

Dans leur esprit, cette politique devait se traduire à la fois par la reprise de l'effort d'investissement abandonné en 1958 et dont l'Etat devait donner l'exemple, par le desserrement du crédit et par un arrêt — et même, dans certains secteurs particulièrement vulnérables, un allégement — de la pression fiscale.

Certes, cela aurait abouti, à première vue, à une augmentation sensible des dépenses budgétaires — quelques centaines de milliards — et, dans la contexture du budget actuel, à une aggravation du déficit, donc — et c'est en cela que réside l'argumentation des adversaires de cette thèse — à un *retour à l'inflation*.

Mais ceux qui tiennent ce raisonnement oublient qu'ils partent de ce postulat qu'il n'y a rien à changer dans le comportement de l'Etat, tel qu'il nous a été légué par la IVe République, et rien à supprimer dans les dépenses abusives qui en sont la conséquence — et dont le budget de 1959 n'a pas encore été complètement épuré.

Ils oublient que ces dépenses, pour l'ensemble des activités administratives, industrielles et sociales dont les pouvoirs publics assument la charge, atteignent un total supérieur à 11 500 milliards, et qu'en passant au crible ces dernières, c'est sans grande difficulté qu'on arriverait à dégager les quelques centaines de milliards indispensables pour assurer,

sans augmenter le moins du monde la pression inflationniste, le développement normal de notre activité économique, le plein emploi, la sécurité de l'avenir pour les salariés et, par conséquent, la paix sociale.

Les mesures gouvernementales.

A la fin de 1958, le Gouvernement se trouva cependant dans l'obligation d'exercer son choix. Il s'agissait de prendre sans délai les mesures destinées à permettre à la France d'entrer dans le Marché commun, en s'accommodant au mieux des sujétions que cela entraînait pour elle dans l'immédiat et de doter par ailleurs le pays d'un budget avant le début de l'exercice suivant.

Les décisions prises à ce moment-là, quoique fortement influencées par les conclusions des experts gouvernementaux, correspondent à une sorte de compromis entre les deux thèses en présence, mais avec cependant, en ce qui concerne tout au moins le budget, une prédominance nettement marquée des préoccupations d'ordre financier sur les préoccupations de caractère économique.

On a encore présentes à l'esprit les décisions gouvernementales essentielles : création du *franc lourd,* dévaluation de 17,50 p. 100, suppression à concurrence de 90 p. 100 des licences d'importation pour les produits étrangers, abaissement des droits de douane de 10 p. 100, libre convertibilité du franc en devises étrangères — limitée d'ailleurs aux personnes physiques ou morales résidant à l'étranger — et, en ce qui concerne le budget, et malgré certaines charges nouvelles, limitation du montant du déficit à un chiffre légèrement inférieur à celui de l'an dernier, grâce à une diminution de certaines subventions économiques et à un effort fiscal supplémentaire, orienté surtout vers les dépenses de consommation.

Ces mesures, allant sur de nombreux points au-delà de ce que nous imposaient les engagements internationaux, ne pouvaient, dans l'esprit de leurs promoteurs, en dehors de leur influence « mécanique », que jouer un rôle psychologique éminemment favorable au-dedans comme à l'extérieur de nos frontières, en marquant d'une part notre résolution d'assurer dorénavant, fût-ce au prix de lourds sacrifices, la stabilité de notre monnaie et en témoignant, d'autre part, de la conviction des pouvoirs publics d'y réussir désormais, puisqu'ils se montraient plus libéraux encore qu'ils n'y étaient obligés. Cela ne pouvait donc que faciliter le rétablissement d'un climat de confiance permettant la reconstitution de l'épargne et l'afflux de capitaux étrangers, qui viendraient à leur tour revigorer notre activité économique et fortifier la bonne tenue de notre monnaie.

C'est en cela que l'action gouvernementale portait essentiellement l'empreinte de la thèse des experts financiers : et ce sont ces supputations

sur l'avenir, que certains, même dans les milieux officiels, ont présenté parfois comme un *pari* sur la confiance dans les destinées du pays.

Si l'on analyse de plus près les divers éléments de la politique gouvernementale ainsi définie, on constate tout d'abord que la création du *franc lourd*, équivalant à 100 francs actuels, est une mesure d'ordre purement psychologique, sans influence sur les prix ou les échanges extérieurs, visant seulement à dépouiller notre franc de son « *complexe d'infériorité* » dans ses rapports avec les monnaies étrangères, en le débarrassant de ses deux zéros, témoins de ses déchéances successives, depuis l'époque où Poincaré lui avait rendu la santé.

Par contre, en ce qui concerne la dévaluation, la chose en va tout autrement. Alors que des enquêtes officielles récentes effectuées à l'étranger ont montré que les prix français étaient, fin 1958, plus élevés en moyenne de 10 à 12 p. 100, la fixation du taux de dévaluation à 17,50 p. 100 correspond à la double préoccupation de faire disparaître le handicap qui pénalisait notre pays, au moment où était donné le signal du départ de la compétition internationale au sein de l'Europe des Six, et de laisser par ailleurs disponible une « marge de sécurité » de 6 à 7 p. 100 environ, afin que les hausses inévitables consécutives à ces mesures et à l'effort de sincérité accompli par ailleurs dans les comptes budgétaire de l'Etat, n'aboutissent pas à rétablir une disparité de prix qui puisse jouer rapidement contre nous.

Le problème est alors de savoir si l'augmentation du prix de la production nationale pourra être maintenu dans ces limites étroites, afin que le nouveau taux du franc soit définitivement assuré.

Le Gouvernement le pense, et voit d'ailleurs un auxiliaire puissant dans la « *butée* » que constitue en quelque sorte la libération de 90 p. 100 des échanges, si les prix avaient une tendance exagérée à monter.

Mais il est évident que dans une telle hypothèse certains secteurs de l'économie seraient appelés à faire les frais de l'opération.

Le budget de 1959.

Le budget, avons-nous dit, marque le souci d'une plus grande sincérité dans la présentation des comptes, traduit la préoccupation de reprendre, dans une certaine mesure, l'effort d'investissement qui avait été à peu près totalement sacrifié en 1958 — sans pour cela augmenter, par rapport au même exercice, l'importance du déficit.

De cela, il faut donner acte au Gouvernement — quoi qu'on relève encore, tant sur le plan technique que sur le plan psychologique, bien des faiblesses, que, il faut également le reconnaître, le Gouvernement de M. Michel Debré s'efforce peu à peu de pallier.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler les caractéristiques essentielles de ce budget, puisqu'en raison des conditions dans lesquelles il

a été établi, il n'existe aucun document officiel d'où l'on puisse facilement les dégager.

Arrêté au chiffre de 6 184 milliards, ce budget est en augmentation de 894 milliards sur le budget tel qu'il était fixé par la loi de finances de l'an dernier, malgré des allégements s'élevant dans les comptes à 330 milliards — mais qui à vrai dire ne correspondent à aucune économie véritable pour le pays, car la couverture de cette somme, au lieu d'être assurée comme c'était le cas jusqu'ici par le contribuable, l'est dorénavant par le consommateur ou l'usager.

Tel est le cas, par exemple, de la suppression partielle de la subvention accordée aux chemins de fer, dont la contrepartie se retrouve dans l'augmentation des tarifs, ou de la suppression de la subvention sur les charbons et les denrées alimentaires, qui se répercute sur les prix de ces derniers.

Cette augmentation de 894 milliards correspond à concurrence de 287 milliards aux dépenses de fonctionnement des services administratifs — qui passent à 3 104 milliards — et de 250 milliards, aux dépenses militaires, qui s'établissent au chiffre de 1 576 milliards. C'est le contrecoup inévitable de la hausse des prix résultant des deux dévaluations de janvier et décembre 1958.

Les 357 milliards restants correspondent à une augmentation de l'effort d'équipement économique et social de l'Etat, pour la « *relance* » de l'activité économique du pays, qui était déjà en stagnation à la fin de l'an dernier. C'est dans cette mesure que le budget reflète la transaction entre les deux doctrines qui s'étaient affrontées lors de sa préparation.

Cependant, si l'on considère que, sur cette somme, 156 milliards représentent des régularisations d'opérations comptables ou la consolidation de dettes antérieures, contractées pour les entreprises nationales et la construction, il ne reste en tout et pour tout dans le budget, pour entreprendre un effort d'équipement supplémentaire par rapport à 1958 et revigorer l'économie du pays, que 200 milliards, dont l'efficacité se trouve sérieusement réduite, du fait des dernières amputations de la monnaie.

Il est juste de dire qu'à ces 200 milliards doivent s'ajouter les investissements privés, qui peuvent être encouragés, comme le pensaient les experts, par la perspective d'une stabilisation désormais assurée. Le Gouvernement signale d'ailleurs que des capitaux importants sont rentrés de l'étranger depuis le 1er janvier dernier.

Afin de pouvoir effectuer cet effort d'investissement supplémentaire, tout en maintenant au voisinage de 600 milliards le chiffre du découvert du budget, le Gouvernement a eu recours à un nouveau prélèvement fiscal, à peu près équivalent, puisqu'il s'établit à 217 milliards. Bien des erreurs, dont les moins importantes ne sont pas d'ordre psychologique, ont été commises à cette occasion ; mais la plupart ont été réparées ou sont en voie de réparation.

La situation actuelle.

Quels sont, trois mois après l'instauration de cette politique, les résultats obtenus, et comment se présente à l'heure actuelle la situation ?

D'après les déclarations faites, il y a quelques semaines, par le Gouvernement devant les Commissions financières des deux Assemblées — déclarations auxquelles la presse a donné un large écho — et d'après les déclarations officielles ultérieures, les résultats seraient encourageants.

Il est évident que si l'on s'en tient au plan financier, les experts ont vu juste : la trésorerie de l'Etat, d'habitude gênée au cours du premier trimestre de l'année, se trouve pour la première fois exceptionnellement à l'aise et les caisses publiques pourront sans doute facilement faire face à tous leurs engagements, sans contracter d'emprunt avant le dernier trimestre de l'année présente.

De même, les prévisions des experts concernant l'afflux de capitaux extérieurs se sont en tous points réalisées, puisque les rentrées atteignaient, d'après les déclarations gouvernementales, quelque 300 millions de dollars un mois après la mise en vigueur des nouvelles mesures financières, près de 500 millions de dollars dans le courant du mois de février, et que ce mouvement, quoique à un rythme plus calme, n'a pas cessé de se manifester.

La balance des comptes, jusque-là déficitaire, se trouve de ce fait largement équilibrée.

Quant aux prix, les indices officiels font apparaître qu'ayant subi une hausse de l'ordre de 3 p. 100 seulement pendant les premières semaines de l'année, ils pourront sans doute être maintenus sans trop de difficultés dans les limites de 6 à 7 p. 100 que le Gouvernement s'était assignées.

Mais sur le plan économique le tableau ne se présente pas sous un jour aussi favorable. Le rythme de l'expansion est rompu. La récession est maintenant certaine, confirmée à la fois par les chiffres officiels (diminution de l'indice de production de 9 points — soit 5,3 p. 100 ; diminution de 4 p. 100 du nombre de wagons de chemins de fer chargés ; élévation sur le carreau des mines à 2 millions de tonnes de la production de charbon marchand non utilisé), et par les constatations des Chambres de commerce, des organisations patronales ou des chefs d'entreprises, dont les carnets de commandes ne sont plus approvisionnés.

Par ailleurs, le chômage se développe : 144 000 chômeurs partiels en janvier 1959 contre 58 000 en octobre 1958 ; 30 000 chômeurs totaux en février 1959 contre 16 000 au mois d'octobre précédent.

Evidemment, comme on le fait parfois remarquer, ces chiffres sont très inférieurs à ceux des pays qui nous entourent — parfois plus de dix fois plus petits. Mais outre que les difficultés des uns n'adoucissent

pas les misères des autres, ce à quoi il faut s'arrêter surtout en ce qui nous concerne c'est à la dégradation d'une situation, jusque-là exceptionnellement favorable et ses conséquences possibles d'ordre psychologique, social et par conséquent politique. Et l'on peut se demander de surcroît dans quelle mesure, dans la conjoncture actuelle, les quelque 400 000 hommes qui se battent en Algérie pour la défense de l'intégrité nationale, ne viendraient pas grossir le nombre des sans emplois, s'ils étaient immédiatement libérés.

Si c'est là le point le plus bas de la courbe, dont les experts avaient prévu la dépression sur le plan économique, il n'y a pas encore un péril irrémédiable. La réalisation de l'effort d'équipement, que peuvent permettre en particulier les capitaux entrés en France, est susceptible de rendre dans l'avenir au pays un peu de son activité économique ancienne, bien que les difficultés soient toujours plus longues à surmonter lorsqu'on est aux prises avec un courant qu'il s'agit de renverser. Mais encore faut-il que ce flux d'or et de devises entrant dans notre pays ne soit pas essentiellement spéculatif. Le ministère des Finances doit avoir les moyens de s'en assurer en établissant notamment une distinction entre les capitaux français déthésaurisés, les capitaux français rapatriés et les capitaux étrangers qui ont donné à la Bourse de Paris, à certains moments, au cours des derniers mois, une activité exceptionnelle.

Il ne faudrait pas, en effet, qu'un afflux exagéré de ces derniers ait pour contrepartie une acquisition à bon compte, à la suite de la dévaluation, des titres de nos affaires les plus rentables, sans quoi nous risquerions de nous trouver un jour dépossédés de notre outil de production au profit d'intérêts étrangers. Le « *matelas* » des devises pourrait certes s'accroître sensiblement et nous donner le sentiment que la solidité du franc se trouvera de ce fait mieux assurée, mais nous n'en serions pas moins en passe d'être colonisés !...

Le phénomène mérite donc d'être soigneusement analysé, afin de savoir si nous pouvons nous réjouir sans restriction des constatations faites, et les conclusions de cette analyse ne seront pas non plus sans influer sur le degré de satisfaction qu'il nous sera raisonnablement permis d'éprouver, en présence de l'amélioration de notre balance des comptes dont le solde, avons-nous dit, est en effet nettement positif depuis la dévaluation.

Un point noir, cependant, n'en subsistera pas moins : c'est que notre balance commerciale, qui est l'élément essentiel de la balance des comptes, ne semble avoir participé jusqu'ici que relativement peu à l'amélioration de cette dernière.

Le déficit, qui était de 2 milliards de francs en décembre, est passé malgré la dévaluation à 26 milliards en janvier ; les importations ont augmenté de 133 à 145 milliards — ce qui était à prévoir en raison de la libération des échanges ; mais ce qui paraît plus anormal c'est que

les exportations aient elles-mêmes baissé, malgré l'amputation du franc, de 131 à 119 milliards, soit de 25 p. 100 si on les évalue en dollars — ou en francs constants.

Il est possible que cette situation ne présente qu'un caractère passager ; mais il y a là un mouvement qu'il faut suivre avec la plus grande attention, car s'il persistait la situation de notre pays rappellerait celle d'un commerçant qui, ayant un compte d'exploitation désastreux, rétablirait sa situation financière en liquidant progressivement une partie de son actif.

Un plan d'action raisonné.

Ces diverses considérations doivent nous préserver aussi bien d'un optimisme exagéré que d'un pessimisme qui détournerait de l'effort à accomplir. Nous devons, pendant cette période difficile, nous efforcer d'avoir à tout instant une vue lucide et complète des choses et agir en conséquence, afin d'apporter au travail peut-être un peu dogmatique, effectué dans l'abstrait par les experts financiers, les ajustements et les correctifs qu'implique sa transposition dans le domaine des réalités concrètes, du point de vue économique et du point de vue psychologique et humain.

Ce dernier aspect de la question est apparu d'ailleurs rapidement aux pouvoirs publics, qui ont déjà pris un certain nombre de mesures destinées à réparer certaines erreurs qu'il eût mieux valu, en tout état de cause, éviter, afin de ne pas altérer le climat de confiance et d'enthousiasme sans lequel aucun effort prolongé n'est facilement accepté.

Quoi qu'il en soit, il faut surtout éviter maintenant que l'évolution de la situation économique fasse naître dans les esprits des craintes sur l'issue des opérations engagées en vue de notre redressement.

La pierre de touche du succès sera à la fois une stabilisation rapide des prix — qui s'identifie pour l'opinion avec la stabilisation de la monnaie — et la reprise de l'activité économique, qui se traduit de façon tangible pour elle par la résorption du chômage et du sous-emploi.

Problème des prix, lutte contre la récession économique et le chômage, tels sont les deux problèmes essentiels sur lesquels doit se concentrer l'action gouvernementale et dont la solution seule nous autorisera à dire que la partie est gagnée.

Le problème des prix.

En ce qui concerne les prix — ou, ce qui revient au même, la stabilisation de la monnaie — le Gouvernement s'est ménagé, avons-nous vu, lors de sa dévaluation, une marge de sécurité de 6 à 7 p. 100, dans laquelle il pense pouvoir contenir leur ascension.

Celle-ci n'était encore que de 2,9 p. 100 en janvier et de 3,9 p. 100 en février.

Le ministre des Finances et de l'Economie nationale en tire un bon présage et se déclare convaincu, comme nous l'avons dit, que cette dernière ne dépassera pas l'étiage envisagé. Nous en acceptons volontiers l'augure, mais nous pensons qu'il est néanmoins préférable d'établir une opinion sur une analyse raisonnée et, autant que faire se peut, sur des données chiffrées. Cela présente de surcroît l'avantage de faire apparaître le sens et l'importance de l'action à entreprendre, si la nécessité apparaît.

Une telle analyse montre que les prix, tant en ce qui concerne le marché intérieur que les échanges internationaux, sont conditionnés par un ensemble d'éléments qui sont essentiellement : les matières premières ou produits semi-ouvrés, la main-d'œuvre, les charges sociales, l'énergie, les transports, les assurances, le crédit, les amortissements, les impôts. Or, l'augmentation du prix d'un certain nombre de ces éléments dépasse déjà largement ou menace de dépasser bientôt le plafond des 6 à 7 p. 100 dont nous avons parlé.

En effet, les matières premières ou produits semi-ouvrés ont augmenté ou sont susceptibles d'augmenter, selon leur origine, dans des proportions variables, mais qui peuvent aller de 7 à 8 p. 100 pour les aciers jusqu'à 17,50 p. 100 pour les matières premières importées — d'autant que les cours internationaux marquent une reprise en hausse, en raison de la fin de la récession à l'étranger.

Les salaires, par contre, peuvent sans doute se stabiliser à 4 ou 5 p. 100, si toutefois des revendications trop vives ne conduisent pas à franchir cette limite ; mais les charges sociales vont s'établir à un niveau sensiblement supérieur.

Les transports et l'énergie ont déjà subi une augmentation de l'ordre de 10 p. 100. Quant aux impôts, taxes ou redevances, leur majoration est variable selon les secteurs et les entreprises, mais rien que pour les frais postaux elle atteint 25 p. 100.

Certes, en sens inverse, le Gouvernement a allégé quelque peu le taux du crédit ; certes, il se préoccupe également — ce qu'aucun autre gouvernement n'a fait avant lui — de réaliser des économies dans les diverses activités dont l'Etat assume directement ou indirectement la charge — et cela prouve qu'il a pris conscience du problème à résoudre.

On désirerait cependant être assuré que son action sera conduite de façon méthodique, à la lueur des chiffres que pourra lui fournir une analyse analogue à celle dont nous n'avons fait qu'esquisser le principe, mais que les pouvoirs publics ont les moyens de pousser plus avant.

On voudrait également avoir l'assurance que l'un des objectifs poursuivis sera la diminution de la charge que le paiement des services ou fournitures, afférents aux activités de l'Etat, fait peser sur la production des industries de transformation qui y recourent, afin que l'effet

global des diverses composantes des prix, dont nous avons effectué l'énumération, n'aboutisse pas à « *crever le plafond* » prévu des 6 à 7 p. 100 d'augmentation.

S'il en était autrement, le bon sens montre que notre production se laisserait de nouveau distancer par celle de nos concurrents étrangers, que nos exportations régresseraient, qu'un afflux de marchandises étrangères viendraient sur nos marchés, cependant que reprendrait l'hémorragie des devises, que se manifesteraient des perturbations profondes dans le fonctionnement et même la vie de la plupart de nos entreprises et que poindrait à l'horizon la perspective, à plus ou moins longue échéance, d'une nouvelle et inévitable dévaluation.

La reprise de l'activité économique.

La reprise de l'activité économique est peut-être dans l'immédiat le problème crucial, et c'est fort justement que le Gouvernement, ainsi que nous l'apprennent nombre de communications officielles, en fait le point central de ses préoccupations.

A quoi servirait en effet d'avoir une monnaie stabilisée, si nous avions une économie en régression ? Il existe nombre de pays dont la monnaie est parfaitement stable, mais dont la situation économique et, partant, les conditions de vie des populations, sont misérables. Or, à l'intérieur du Marché commun et en raison des sujétions qu'il implique, il suffirait que le processus de récession actuel s'accentue quelque peu, pour que très rapidement la situation se dégrade à une vitesse accélérée, que le climat psychologique s'assombrisse et que la paix sociale soit menacée.

Sans doute, aurait-il mieux valu agir avec moins de brutalité et plus de prudence dans les mesures financières qui ont été prises. Le « *remède de cheval* » que constituaient ces dernières ne s'applique pas sans danger à un organisme économique dont la santé — demeurée fragile malgré son apparence florissante, fruit d'un dopage intensif — avait déjà donné au cours des mois précédents des signes certains d'anémie, conséquences de l'arrêt dans l'effort d'équipement, de l'alourdissement incessant de la surcharge fiscale et de la raréfaction du crédit, ce lubrifiant de la production.

Le budget actuel reprend bien l'effort d'équipement — dans une mesure d'ailleurs modeste, nous l'avons vu : 200 milliards de plus que l'an dernier — mais le chiffre total n'en demeure pas moins très sensiblement en retrait sur celui des années précédentes. Le Gouvernement, par ailleurs, a pris certaines décisions concernant l'abaissement du taux de l'escompte et l'assouplissement du crédit — notamment du crédit à la consommation.

Cela peut certes donner quelque aisance aux rouages engourdis de la machine économique, et même leur imprimer une légère impulsion. Mais la surcharge fiscale demeure — et bien que touchant essentiellement

la consommation et le pouvoir d'achat du consommateur, elle a inévitablement sa répercussion immédiate sur l'ensemble de l'économie.

Quoi qu'il en soit, ce que prévoit le budget n'est pas suffisant, et au point où nous en sommes, il faut que l'Etat développe sans tarder, et largement — dût-il y consacrer plusieurs centaines de milliards — sa politique d'investissements, en la faisant porter essentiellement sur des domaines qui ont été trop longtemps sacrifiés ou insuffisamment pourvus : l'agriculture, le bâtiment, les travaux publics, les industries de transformation notamment, ainsi que sur l'équipement des activités qui nous permettront, par l'utilisation maxima de nos ressources nationales, d'alléger le chiffre de nos importations.

Allons-nous pour réaliser cela, objectera-t-on, nous résoudre à ébranler la confiance, que nous avons fait renaître, dans notre volonté d'assurer définitivement la santé de notre monnaie nationale, en gonflant après coup, comme on le faisait sous la IVe République, le montant des dépenses budgétaires primitivement arrêté, et en augmentant le chiffre du déficit ou de l'impasse — ce qui psychologiquement est tout un pour l'opinion ?

Nullement ; quoiqu'en certaines circonstances critiques il ne faille pas exagérer les conséquences néfastes du mythe de l'impasse — mais ce n'est pas le moment d'en discuter.

Pour faire face à ces investissements massifs (et nous disons bien massifs, car il ne faut plus de demi-mesures inopérantes, maintenant que nous devons renverser et remonter le courant), c'est sur les dépenses stériles et les frais généraux de l'Etat qu'il faut dégager les quelques centaines de milliards nécessaires.

Ce problème de la remise en ordre des activités de l'Etat rejoint alors très exactement celui que nous avons précédemment évoqué, à propos de la stabilisation des prix et de la monnaie.

Or, qui oserait prétendre que sur les quelque 11 500 milliards — représentant à peu près la moitié du produit annuel de l'activité nationale — dont l'Etat assure directement ou indirectement la gestion, dans ses secteurs administratif, industriel et social, on ne puisse dégager ces quelques centaines de milliards nécessaires, qui ne représentent qu'une fraction minime de cette somme ?

De tels investissements d'Etat, correspondant à des travaux susceptibles de démarrer immédiatement — car une masse considérable de projets dont les études étaient complètement achevées ont été freinés ou même arrêtés au cours des deux dernières années — apporteraient un remède rapide à cette récession, qui pourrait bien, sans cela, se transformer en véritable crise économique. Ils entraîneraient sans doute à leur suite les investissements privés que la conjoncture actuelle n'est pas faite pour encourager.

Mais alors, dira-t-on, et c'est la deuxième objection que l'on peut faire, la masse de pouvoir d'achat distribuée pour la réalisation de ces

investissements massifs, dont la rentabilité ne sera pas toujours immédiate, ne va-t-elle pas nécessairement entraîner une nouvelle augmentation de la demande sur le marché intérieur, ce qui ne peut que contrarier, faute de contrepartie, l'effet heureux escompté des mesures financières déjà prises, en exerçant une pression accrue sur les prix ?

Un pareil raisonnement est en apparence exact. Mais il ne faut pas perdre de vue que les investissements fourniront — non pas immédiatement, mais à terme et, s'ils sont bien choisis, à court terme — un contingent supplémentaire de produits commercialisables qui équilibrera — et au-delà — le pouvoir d'achat. En attendant, le redressement de la balance des paiements, par son afflux de capitaux, permet de « faire la soudure » en demandant un appoint momentané aux importations de produits étrangers.

Un parallélisme assez suggestif peut d'ailleurs s'établir — et pas seulement en image — entre la vie d'un organisme économique dans la collectivité internationale et la vie d'un individu, dans le milieu qui l'entoure.

L'un et l'autre peuvent, comme cela a été le cas dans le passé, tirer beaucoup d'agrément et de satisfaction d'une vie menée à grandes guides et offrir l'apparence de la prospérité, en se livrant sans compter à des dépenses disproportionnées avec leurs possibilités normales. Cela ne peut malheureusement durer qu'un temps et n'est pas raisonnable.

Mais il serait pour le moins aussi déraisonnable, pour l'un comme pour l'autre, de s'astreindre à un excès de privations, génératrices d'une anémie qui peut devenir rapidement pernicieuse, dans le souci exagéré de gonfler, comme l'avare, son portefeuille, au détriment de sa santé. Il faut savoir se tenir à égale distance de l'avarice et de la prodigalité.

Souhaitons que le Gouvernement ait pris pleinement conscience de cette situation au moment où il se préoccupe, cédant à la nécessité, d'intensifier l'effort d'équipement initialement prévu, puisqu'on parle entre autres de la création d'un complexe sidérurgique dans le Nord, de l'accélération de l'aménagement hydroélectrique de la Durance, de l'industrialisation de la région de Lacq, de la réalisation d'un pipe-line de Berre à Strasbourg.

Souhaitons également que ces décisions ne soient pas seulement dictées par le souci de donner rapidement du travail à une main-d'œuvre inemployée, mais correspondent à la mise en œuvre d'un programme plus vaste et plus homogène portant sur les divers secteurs de l'activité nationale, et qui intéresse toute la chaîne de la production, depuis les produits de base jusqu'au stade terminal des produits d'échange ou de consommation.

Souhaitons enfin que les commissions d'économie, que le Gouvernement a récemment mises en place, dégagent rapidement les crédits importants qu'il faudra consacrer à cette tâche sans surcharger le budget.

Alors, sans doute, pourrons-nous contenir la montée des prix et maîtriser ce mouvement récessif inquiétant, avant qu'il ne devienne critique et peut-être même irréversible, nous plongeant alors dans des difficultés qui déborderaient largement le cadre économique et financier.

***

Comment conclure ?

On a beaucoup discouru sur les vertus et les dangers des deux thèses en présence, à la fin de l'an dernier.

On voit maintenant que les événements se chargent bien de ramener, peu à peu, les pouvoirs publics à des voies plus réalistes — après un détour quelque peu hasardeux imputable au respect peut-être exagéré des règles d'un classicisme scolastique, qui ne sont plus adaptées au dynamisme des économies modernes.

On a beaucoup discuté aussi sur plusieurs des mesures prises, sur certaines erreurs d'ordre psychologique et technique, commises par les pouvoirs publics, en suivant trop fidèlement les recommandations des experts. De nombreuses retouches sont intervenues, d'autres suivront, nous en avons du moins la promesse.

Au reste, aujourd'hui, les discussions sont stériles. Qu'on le veuille ou non, la partie est engagée, elle se joue et le jeu se développe et s'affirme chaque jour davantage. Dès lors, le devoir de tous ceux qui ont une responsabilité quelconque dans la conduite des affaires publiques est de s'employer à ce que cette partie, dont l'enjeu est tout à la fois la stabilité de notre monnaie, de notre économie et de la paix sociale, soit finalement gagnée.

MARCEL PELLENC
Rapporteur général du budget au Sénat.

LE DIABLE ET L'ATHÉE

par JEAN DUTOURD

— Je choisis la puce ! cria Emile Tronche en s'éveillant soudain. Encore la puce. Toujours la puce. La tête sur le billot, je choisirais la puce.

— C'est vraiment affreux, dit le diable. Quel orgueil ! Savez-vous que c'est fort mal de parler ainsi ? Vous me faites beaucoup de peine.

— Allons, allons, dit Tronche. N'exagérez pas. Et comment vous ferais-je de la peine, puisque vous n'existez pas ?

— J'existe parfaitement, répliqua le diable. La preuve : ne suis-je pas assis sur votre lit ? Je cause avec vous dans votre sommeil depuis une heure trente. Vous venez de vous réveiller parce que la discussion devient un peu forte. Vous avez dû sentir qu'il vous faut maintenant toutes les lumières de la raison pour me clouer le bec.

Emile Tronche, comme dans les romans, pensa : « Est-ce que je dors ? » Il se pinça la cuisse droite. Cela ne le réveilla pas. « Je rêve sans doute que je me pince, pensa-t-il. Tout cela ne prouve rien. Il est curieux, pourtant, que le décor de mon rêve ne bouge pas et me soit si familier. Je suis bien dans mon lit ; voilà mes deux oreillers, la petite sculpture très laide de mon bois de lit, mes rideaux de damas rouge, mon papier légèrement passé ; à droite la porte du cabinet de toilette, en face le paysage de Harpignies. Mais je ne comprends rien à ce personnage burlesque qui feint de me parler. *Ergo*, je dors. Je préférerais un rêve érotique. »

— Ajoutez, dit le diable, qu'hier nous étions le onze mars 1906 et que nous sommes, ce matin, le douze.

« C'est vrai, pensa Tronche. Ce diable lit dans mes pensées. Preuve supplémentaire que je dors. C'est seulement dans les rêves que les gens répondent tout haut à des objections muettes. »

LE DIABLE. — Les gens font cela aussi quand ils sont le diable.

TRONCHE. — Mon cher monsieur, vous vous moquez de moi. Je ne suis pas le premier venu. J'ai suivi les cours de M. Renan ; mon auteur favori est Anatole France et l'année dernière j'ai accueilli la loi sur les Cultes avec des transports d'enthousiasme. Je suis combiste de cœur et d'esprit.

Mais puisque nous rêvons, je veux bien discuter. Je connais la logique particulière et aberrante des rêves. Amusons-nous.

Le Diable. — Monsieur Tronche, je vous trouve léger. Vous dites : amusons-nous. Ce n'est pas le mot qui convient. Je ne suis pas là pour m'amuser, et je ne suis pas amusant. Il m'arrive, bien entendu, de rire, de faire des plaisanteries, de jouer au joyeux compagnon, mais n'y voyez jamais la moindre insouciance. Cela cache toujours quelque chose. Si gai que je paraisse, les gens ne sont pas heureux quand je suis là. Je pèse sur leur âme d'un poids terrible. Certaines âmes en restent écrasées. Je traîne avec moi une odeur de soufre et d'ordure très particulière, très incommodante. Grâce à moi votre chambre pue le champ d'épandage, le volcan et la lampe à acétylène.

Tronche. — Je dois avoir le nez bouché. Je ne sens rien du tout.

Le Diable. — Votre nez se débouchera peut-être dans un moment. On n'a pas idée d'être insensible à ce point. Vous êtes un morceau de bois ; vous êtes une pierre. Ouvrez les narines, monsieur Tronche, ouvrez les yeux. Vous êtes entouré de manifestations surnaturelles. Ces spectacles-là valent la peine d'être observés, je vous jure.

Tronche. — Cela ne m'intéresse pas.

Le Diable. — Quelle déception ! Moi qui croyais avoir affaire à un esprit curieux, à un homme sans peur.

Tronche. — On discute ? Bon. Discutons. Esprit curieux, je le suis. Homme sans peur, je me flatte de l'être. Je suis allé jusqu'au bout de la religion ; je suis passé à travers Dieu comme à travers un cerceau de papier. Je ne crains jamais de pousser un raisonnement jusqu'à ses dernières limites. Voilà pour le courage. Quant à la curiosité, je suis loin d'avoir fait le tour de la nature et des hommes. Dame, il me faut du solide. Vous me dites : ouvrez les yeux ; vous ne savez pas ce que vous voulez. Mes yeux sont grands ouverts, justement, et je ne crois que ce que je vois.

Le Diable. — Monsieur, j'ai déjà entendu cette phrase-là. Elle m'a fait tressaillir de joie, jadis. J'ai bien cru un moment que je tenais un des douze apôtres. Cher Didyme ! Comme vous, il ne se fiait qu'à ses yeux. Sincèrement, là, entre nous : « Je ne crois que ce que je vois », c'est une parole d'imbécile, non ? Je dirais même d'orgueilleux imbécile, qui se prend pour l'arbitre de l'univers.

Tronche. — Je parie que vous préférez le *credo quia absurdum* de l'hurluberlu Tertullien.

Le Diable. — Ma foi oui. Cela est modeste au moins. Et assez profond, quand on y réfléchit.

Tronche. — Mais non, monsieur. Ce n'est qu'un mot, ce n'est qu'une pirouette, un paradoxe de fanatique.

Le Diable. — Je ne vois pas pourquoi on accorderait plus de confiance à ses yeux qu'à son cœur. Voir, voir, voir ! Vous n'avez que ce mot-là à

la bouche. La vue est le plus grossier des sens. Le sens des enfants et des illettrés. Il s'agit de saisir, de comprendre, de deviner, cher monsieur. Vos yeux sont ouverts, oui, mais votre âme est fermée. Vous contemplez une multitude d'images incohérentes et incompréhensibles. Quand j'ai entendu Didyme déclarer : « Je ne crois que ce que je vois », j'ai crié : « En prison pour aveuglement, en enfer pour bêtise ! » Un apôtre, cela manquait dans mes chaudières. Hélas ! On m'a coupé l'herbe sous le pied. Avouez que de dire : « Portez ici votre doigt, voyez mes mains et mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle », c'était un trait de génie. Ou de modestie. Ou encore d'indulgence. Je ne sais pas au juste. On a rattrapé cet apôtre-là au vol. Je l'avais quasiment au creux de la main. On m'a arraché ce damné de la bouche. C'est en général par la bêtise que j'entre dans l'âme des gens. La bêtise m'appelle ; si ténu soit son murmure, je l'entends au fin fond de ma caverne. Rien ne vaut la bêtise ; c'est la mère de tous les vices. Les péchés sont comme un chapelet de saucisses : vous tirez, il en vient une douzaine en un clin d'œil. La bêtise de Didyme qui ne croit que ce qu'il voit suppose de l'orgueil, de la vanité, de l'égoïsme et ainsi de suite.

Tronche. — Savez-vous ce qui me dégoûte le plus, dans la religion ? C'est son vocabulaire. Le péché, la chair triste, les offenses, le pardon, le remords, les mortifications, la concupiscence, pouah ! Cela sent le caleçon. Votre catholicisme me soulève le cœur. Il est obscène. Je remarque que vous maniez l'obscénité aussi savamment que le curé de l'église Saint-Ferdinand qui m'enseigna le catéchisme autrefois et qui contribua beaucoup à m'éloigner de Dieu. Allez, monsieur, tout diable que vous êtes, vous appartenez à la grande famille des calotins. Ah ! vous vouliez de la sensibilité ! Eh bien ! en voilà. Vos paroles révoltent ma sensibilité. Mon cœur vous rejette autant que ma raison. Vous êtes un cafard, un tartuffe. M. France, qui a un faible pour le diable, serait bien triste, s'il vous entendait.

Le Diable. — Ma présence vous est-elle désagréable ?

Tronche. — Naturellement. Vous entrez chez moi comme dans un moulin, vous vous asseyez sur mon lit, vous me racontez des histoires à dormir debout. Tout cela à quatre heures du matin. Et si je n'avais pas été seul ? Si j'avais été avec une dame ?

Le Diable. — Je ne vous aurais pas dérangé au milieu du péché de luxure. Au contraire. Tenez ; si ma présence vous pèse, je vais vous indiquer un bon moyen, un moyen éprouvé de me chasser.

Tronche. — Oui ?

Le Diable. — Faites le signe de croix.

Tronche. — Nous retombons dans les enfantillages.

Le Diable. — Vous ne voulez pas faire le signe de croix ?

Tronche. — Bien sûr que non. Trêve de niaiseries.

Le Diable. — Alors il faut me supporter, cher monsieur.

Tronche. — Nous sommes au XXe siècle. Je vous déclare au nom de

Voltaire et de Renan, au nom de la Science et de la Pensée contemporaine, au nom de M. France, au nom du ministère Combes, au nom de Paul Bert, au nom de mon automobile De Dion-Bouton, au nom de la loge « Le Charançon égalitaire », à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, au nom de mes convictions personnelles, que vous n'existez pas. Disparaissez.

Le Diable. — Je suis toujours là.

Tronche. — Je le vois bien.

Le Diable. — Faites le signe de croix.

Tronche. — Au nom de Voltaire, de Diderot et du baron d'Holbach, ainsi soit-il.

Le Diable. — C'est bien trouvé, mais je ne m'évapore que devant la Sainte Trinité. Causons.

Tronche. — Quel costume ridicule ! Vous avez dévalisé l'opéra. La plume de coq, la cape rouge, la toque, vous êtes complet. Mais vous faites fausse route : je ne suis pas Faust. On ne me damne pas, moi, monsieur. Et pour une bonne raison : c'est que je ne crois ni à Dieu ni à vous. Poussez-vous un peu, s'il vous plaît, vous êtes assis sur ma jambe.

Le Diable. — Excusez-moi. (*Il se pousse.*) Je vais vous faire une confidence : vous m'effrayez, monsieur Tronche. Comment osez-vous dire de pareilles horreurs ? J'ai toujours eu peur des athées. Vous allez être surpris : je n'ai jamais osé en aborder un seul. Vous êtes le premier.

Tronche. — Trop aimable.

Le Diable. — Je me suis dit, après des siècles de tergiversations : c'est trop bête, après tout, pourquoi ne pas s'occuper des athées ? Ce sont de bonnes recrues pour l'enfer. Et me voilà. J'ai soigneusement étudié votre dossier. Je sais que vous êtes bon, secourable, obligeant, plein de morale et de civisme, etc. Je ne vous ferai pas l'injure de m'étonner que ces vertus coïncident avec l'athéisme militant. Je veux seulement vous demander ceci : pourquoi êtes-vous athée, alors qu'il est si doux, si consolant, si réconfortant, si simple de croire en Dieu ?

Tronche. — Evidemment, le cœur du problème est là. Je ne veux pas être consolé ; je ne veux pas être réconforté.

Le Diable. — Pourquoi ?

Tronche. — Mettons que ce soit une forme du courage.

Le Diable. — Mais c'est idiot. Cela ne mène qu'au désespoir. Je croyais que le courage servait à gagner les batailles, et non à les perdre.

Tronche. — Je m'exprime mal. Mettons que ce soit une forme de la dignité.

Le Diable. — Non monsieur ; c'est une forme de l'orgueil.

Tronche. — Erreur. Erreur complète. Je rejette Dieu par modestie. Et je le prouve. Avez-vous entendu parler de la raison ?

Le Diable. — Je l'invoque à l'occasion moi-même. Avec les bons chrétiens, s'entend. Pour miner leur foi.

Tronche. — Parfait. La raison est l'instrument de ma connaissance.

Petit instrument, j'en conviens ; faible, limité, à mon humble mesure. Mais parfaitement approprié à mes facultés. Je ne trouve rien en moi qui m'autorise à transcender (pour parler comme vos théologiens) la raison. Je m'en tiens donc, modestement, à elle. Dieu ne va pas avec la raison.

Le Diable. — Il va si bien avec le cœur !

Tronche. — Foutez-moi la paix avec le cœur. Qu'est-ce que c'est, le cœur ? Connais pas. Si j'écoutais mon cœur, je violerais trois pucelles par jour...

Le Diable. — Bravo.

Tronche. — ... Je dévaliserais la Banque de France, j'assassinerais ma tante à héritage, je donnerais cent louis à l'aveugle du pont des Arts, je m'enrôlerais dans la bande à Bonnot, est-ce que je sais !

Le Diable. — Vous vous laisseriez aller à croire en Dieu.

Tronche. — Tout est possible.

Le Diable. — Vous seriez un vaurien, un chenapan, un bandit, un satyre, mais vous seriez traversé de lumières ineffables ; vous éprouveriez des minutes de bonheur prodigieux. Mort, vous vous retrouveriez au paradis en moins de deux.

Tronche. — Jolie morale !

Le Diable. — Ainsi, entre Dieu qui est passionnant, foisonnant, plein d'embûches, imprévu, bouleversant, drôle, enivrant et la raison qui est grise et ennuyeuse comme un problème d'arithmétique élémentaire, vous choisissez la raison ?

Tronche. — C'est un peu plus compliqué.

Le Diable. — Nous sauterons, si vous le voulez bien, toutes les histoires d'atomes, de matière, de vie-et-mort-de-l'esprit, d'évolution des espèces que les philosophes matérialistes rabâchent depuis des siècles. C'est ennuyeux et cela manque de preuve.

Tronche. — Mon athéisme, monsieur, se fonde sur l'éthique. Je suis un homme, je vis dans un monde en perpétuel devenir. Je m'aperçois que c'est l'homme qui fait le monde, et non pas votre Bon Dieu dans son ciel, vêtu d'une robe rose et orné d'une belle barbe blanche. Puisque vous ne voulez pas de philosophie, laissez-moi au moins vous dire qu'à tant faire que de croire, je crois en l'homme et non pas en Dieu. J'ai choisi l'homme.

Le Diable. — Vous avez choisi le shah de Perse, le kaiser, M. Loubet, S.M. Edouard VII, M. Arthur Meyer, M. Paul Bourget...

Tronche. — Mais non, mais non ! Vous déformez tout. Je vous parle de l'Homme. Je ne vous parle pas de M. Meyer.

Le Diable. — M. Meyer représente l'homme tout aussi bien que n'importe qui. M. Meyer a droit à tout votre respect, à tout votre culte. Lorsque M. Meyer, dans son duel avec M. Drumont, perd la tête au point d'attraper à pleine main l'épée de son adversaire, il accomplit un acte aussi représentatif, aussi admirable que Dieu créant le monde en six jours.

TRONCHE. — Eh bien, puisque vous le prenez ainsi, vive Arthur Meyer ! Arthur Meyer est une créature de chair et d'os, qui a souffert ou qui souffrira, qui modèle le monde, qui assume sa solitude devant les espaces infinis de l'univers, qui est pleine d'abjection et de grandeur, de désespoir et de noblesse.

LE DIABLE. — Il me semble que nous voilà revenus à la puce.

TRONCHE. — Vive la puce, monsieur. Entre Dieu et la puce, je choisis la puce.

LE DIABLE. — Il me semble que vous parlez comme une puce en ce moment.

TRONCHE. — Et ne suis-je pas une puce, monsieur ? Une petite puce parmi les millions de puces qui peuplent la planète Terre ? Je revendique l'orgueil de n'être que puce, d'adorer la pucité, de ne considérer que la puce, de tout aligner à hauteur de puce. Le bonheur de la puce, la survie de l'espèce pucine, voilà toute ma croyance.

LE DIABLE. — Quelle dérision ! Une puce en face de Dieu. Une puce avec six pattes, un corps composé de douze segments cornés, une tête penchée et petite, des cils raides, des yeux ronds !

TRONCHE. — Parfaitement, monsieur. Une puce qui ne sait si elle vivra demain, qui est à la merci de la faim, de l'amour et de la police. Une puce qui exige la réhabilitation du capitaine Dreyfus. Une puce qui est grande en raison de sa petitesse, une puce qui est mon frère, une puce qui est moi.

LE DIABLE. — Monsieur, je vous rends les armes. Je vous ai accusé d'orgueil. Pardon. Vous poussez l'humilité beaucoup plus loin qu'on ne le demande. Mais dites-moi : n'est-il pas difficile de choisir la puce ?

TRONCHE. — Très difficile. Quelquefois la puce me désespère. Passer sa vie à sautiller d'un bras sur une cuisse, sous un ciel qui est comme un couvercle, quand on y songe, c'est accablant.

LE DIABLE. — Mais qui vous empêche de vous dire que le ciel n'est pas un couvercle ? Que le dernier bond de la puce est immense et la fait passer à travers le ciel ?

TRONCHE. — Monsieur, monsieur ! Voilà encore que vous déraisonnez. Le dernier bond de la puce est un tout petit bond, je dirais plutôt un tout petit sursaut, celui qui précède l'immobilité définitive, l'inconscience et le néant.

LE DIABLE. — Brr ! Vous me donnez le frisson. Heureusement que Dieu n'a pas vos idées. Heureusement qu'on ne vous laisse pas faire, vous et vos pareils. La monde serait d'un triste !

TRONCHE. — Mais il l'est, monsieur. Il l'est. Triste à mourir. Fermé comme une porte de prison. Dame, la vérité est amère. Je crois que vous commencez à entrevoir qu'il n'est pas si facile que ça d'être athée. Il faut de la force de caractère ! Penser que ce monde est absurde, incompréhensible et qu'on mourra, c'est-à-dire que l'on sera renvoyé au néant sans en avoir eu la clé, c'est une idée qui, deux ou trois fois par an, me

plonge dans le désespoir. Pourquoi suis-je sur la terre, monsieur ? Pourquoi suis-je malheureux, pourquoi ai-je des passions, pourquoi mon corps devient-il vieux, pourquoi mon cœur (ce cœur dont vous parlez tout le temps) se fatigue-t-il quand je monte l'escalier un peu trop vite, pourquoi vois-je disparaître autour de moi sans crier gare (et sans espoir de les revoir jamais) les personnes que j'aime ? Un athée vit dans les ténèbres de la raison, cher monsieur, et ces ténèbres sont complètes. Croyez-moi, il faut avoir de l'estomac pour marcher pendant soixante ou quatre-vingts ans dans le noir. La raison est la prison de l'homme. Vouloir l'éclairer avec le lumignon des curés, s'évader de cette prison où gémissent mes semblables est une lâcheté que je ne commettrai jamais.

Le Diable. — Monsieur, monsieur, calmez-vous ! Tous les athées sont-ils comme cela ? Je croyais qu'il y avait des athées très gais ?

Tronche. — Je suis très gai la plupart du temps. J'ai été d'une gaieté inaltérable jusque vers quarante-cinq ans. Mais depuis deux ou trois ans, j'ai, de temps à autre, des moments de tristesse. Je me dis que cette vie ne signifie rien, que ce court espace de conscience entre deux néants est bien le comble de l'absurdité. Je ne sais d'où je viens ni où je vais. Je me demande pourquoi je suis là et pourquoi, un de ces jours, je n'y serai plus, et ainsi de suite. A quoi cela peut-il bien rimer d'émerger ainsi du néant, puis d'y retomber après avoir fait trois petits tours ? Pour une pensée matérialiste, il n'y a pas d'autre issue que la dérision, la ridiculisation totale de l'homme. C'est petit la terre, cher monsieur, diablement petit. Et l'on ne peut pas sortir de là. La raison explique tout, éclaire tout. Mais une fois tout expliqué et tout éclairé, on est Gros-Jean comme devant. Quelquefois, savez-vous, je me compare au vieux Tantale. Je sens le monde fuir sous mes doigts ; je crois l'avoir saisi avec la raison, mais il recule, il recule indéfiniment ; je ne l'attrape jamais. Bah ! c'est la condition humaine. Il faut bien s'en accommoder.

Le Diable. — Je vais vous faire une confidence : je suis vexé. Ce que vous me racontez en ce moment ressemble trait pour trait à une sous-catégorie de l'enfer que j'ai imaginée autrefois. Vous vous passez de moi avec une facilité qui m'alarme. Si les gens se mettent à se créer leur enfer personnel, je n'ai plus qu'à retourner chez Dieu !

Tronche. — Mais mon pauvre monsieur, vous n'avez jamais rien inventé. C'est l'homme qui a tout créé. Tout, l'enfer, le ciel, le diable, Dieu, les anges, etc. Nous ne nous entendrons jamais. Vous venez vous percher sur mon lit comme un bon curé que vous êtes, et vous me débitez exactement ce que j'entendais au prêche quand j'étais petit : Dieu a créé l'homme, crois en lui et tu seras heureux. Mais moi je vous réponds : au commencement, il y avait la matière, et la matière, en quelques millions d'années, est devenue l'homme, sans le moindre miracle. Et l'homme a eu besoin de joujous métaphysiques, pour meubler sa solitude. Alors il a inventé Jupiter, Jéhovah, Gilgamesch, Bouddha, Pluton, vous-même. Vous n'espérez pas, quand même, que je croie une seconde que je parle réellement au diable ?

Le Diable. — Cher, cher monsieur Tronche ! Comme vous devez être malheureux pour parler de la sorte.

Tronche. — Celle-là, je l'attendais ! Pourquoi les ratichons veulent-ils à toute force que l'on soit malheureux quand on est athée ? C'est leur dada, c'est leur marotte. Je serais malheureux, cela oui, malheureux comme les pierres, s'il me fallait passer ma vie avec des bigots, observer les mômeries de la religion, tenir des conversations édifiantes avec les dames patronnesses de mon quartier, faire l'hypocrite et le jésuite, me contraindre sur tous les sujets, aller à confesse et le reste. Non, monsieur, ôtez-vous cette idée de la tête. Je mène une existence très douce, et comme je l'ai voulue. L'épine métaphysique ne m'égratigne que deux ou trois fois par an, ce qui est fort peu de chose. Cela me laisse trois cent soixante-deux jours fort agréables, sans souci, sans tristesse, et le dimanche, au lieu d'aller m'ennuyer à la messe, je fais la grasse matinée en lisant le *Gaulois*.

Le Diable. — Cela fait des années charmantes, j'en conviens. Mais il y a eu ces trois jours un peu difficiles. Ces trois jours-là remettent tout en question.

Tronche. — Quoi ! La perfection n'est pas de ce monde. Trois cent soixante-deux jours de bonheur sur trois cent soixante-cinq, ce n'est pas un si mauvais arrangement.

Le Diable. — Permettez-moi, cher monsieur, de faire à mon tour ma profession de foi. Je suis déiste.

Tronche. — Le diable déiste ! Je vous dis que je rêve.

Le Diable. — Eh oui, monsieur, déiste. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Je n'y ai aucun mérite. J'entends chaque jour la voix de Dieu qui me jette l'anathème ; j'ai contemplé jadis son visage. Il m'en est resté une blessure éternelle. Voyez-vous, l'important n'est pas d'aimer ou de détester Dieu, il y a longtemps que j'ai compris cela (et d'ailleurs il est assez sage pour s'en moquer). L'important, c'est de croire en lui, c'est d'être persuadé qu'il existe, qu'il intervient sans cesse, qu'il est l'âme invisible de la nature, des astres, de l'univers et même du vide.

Tronche. — Dessinez-moi donc un peu l'âme du vide.

Le Diable. — Monsieur, cette objection n'est pas digne de vous. Elle me rappelle la vieille blague de l'homme qui lâche un pet et qui me dit : « Attrape-le et peins-le en vert ! » Apprenez donc qu'en me donnant un peu de mal je pourrais vous la dessiner, cette âme du vide, et même vous la peindre en vert. Je pourrais vous en fournir une représentation, une allégorie qui vous ferait claquer des dents. Le vide, je connais ça. C'est mon domaine. J'avais cru que j'y serais tout seul, mais Il est là. Il est partout. L'âme du vide est pareille à l'âme de toute chose : elle a le visage de Dieu. Se refuser à voir Dieu partout, c'est se refuser à voir les choses dans leur vérité.

Tronche. — La vérité des choses, c'est leur apparence. Le monde est une façade. Il n'y a rien derrière.

Le Diable. — Vous êtes vraiment buté. Que faire pour vous faire

bouger un petit peu ? Tenez, je vais tâcher de vous donner une petite idée, une idée modeste, élémentaire, compréhensible à des créatures imparfaites comme nous, de l'âme de Dieu.

TRONCHE. — Enfin du solide ! J'écoute.

LE DIABLE. — Il reste bien, dans le monde, des choses obscures, pour vous ? Des mystères, pour ne pas les nommer ? Des choses que vous ne comprenez pas ? Répondez.

TRONCHE. — Oui, mais la science expliquera cela un jour.

LE DIABLE. — La science ira très loin. Elle avancera indéfiniment, mais la nature ne se lassera jamais de reculer. La science se fatiguera avant elle. Eh bien ! monsieur, l'âme de Dieu, c'est tout ce que vous ne comprenez pas. Elle n'est pas dessinée en relief, mais en creux. Vous pouvez la suivre du doigt : elle a exactement la forme de la frontière de vos explications. L'âme de Dieu est au bout de toute connaissance, au point où la connaissance s'arrête, au point où commence le mystère, le miracle, le surnaturel. L'âme de Dieu est aux confins de votre conscience (ou de votre cœur, comme vous voudrez). Pour la rencontrer, évidemment, il ne faut pas avoir peur de s'aventurer jusqu'à ces confins-là. Au bout du compte, je crois que les athées sont des flemmards. Ils n'ont pas envie de se fatiguer. On leur a donné un domaine trop grand pour eux. Voulez-vous que je fasse un miracle, pour vous convaincre ? Vous savez, je peux faire des miracles comme n'importe qui. Mais si j'en fais un, vous me répondrez encore que vous rêvez, et que cela ne prouve rien.

TRONCHE. — Bon. Je vais être *fair play*. Je crois, en effet, très sincèrement que, dans ce moment-ci, je dors. Gravez donc quelque chose sur mon bois de lit ; gravez SATAN, par exemple. Si, tout à l'heure, en me réveillant, je lis SATAN sur mon bois de lit, je vous jure que je cours à confesse, que j'abjure l'athéisme, que je me fais chartreux ou trappiste, que je meurs en odeur de sainteté.

LE DIABLE. — Eh là, eh là ! Comme vous y allez ! Vous oubliez que je suis le Diable. Je ne veux pas vous envoyer au paradis, mon cher. Je veux vous recruter pour mon enfer. Il y a là, quand même, une nuance qui ne vous échappera pas. Je ne graverai rien.

TRONCHE. — Vous voyez !

LE DIABLE. — Je ne graverai rien. Je m'en irai sans laisser de traces. Vous ne saurez jamais si vous avez rêvé ou non. C'est dans l'incertitude qu'on a du mérite à croire en Dieu. Je vais vous laisser dans l'incertitude, tout comme avant. Mais votre désespoir sera un peu plus lourd. Vous ne pourrez pas vous empêcher de penser à moi, de temps à autre, de vous dire : « Et si je n'avais pas rêvé ? » Vous ne pourrez pas vous empêcher de penser à Dieu, de vous dire : « Peut-être que je me trompe complètement. » Hier, vous étiez très ferme dans l'athéisme, vous étiez perdu pour l'enfer tout autant que pour le paradis, vous aviez choisi le néant. Demain vous serez un athée un peu moins ferme.

TRONCHE. — Je vous demande pardon : ne trouvez-vous pas, cher monsieur, que Dieu est un sujet bien vaste pour le traiter si vite, et dans un rêve encore ?

LE DIABLE. — Ma foi, monsieur, les grand sujets, j'entends les sujets terribles, insolubles, les sujets qui nous dépassent infiniment, tiennent aussi bien en deux mots qu'en dix mille pages. En ce qui concerne Dieu, on en revient toujours à « Oui ou non ».

TRONCHE. — Eh bien ! j'ai dit non. Voilà. Bonjour.

LE DIABLE. — Est-ce que je me trompe ? Il me semble que vous avez légèrement buté sur le *non*. Vous aurais-je entamé, malgré tout ? Ah monsieur ! quelle joie vous me feriez ! Il faut exploiter cela. Tenez, avant de partir, je vais faire un miracle pour vous impressionner, pour vous montrer que le surnaturel jaillit à chaque instant, que ce monde n'est pas logique, mais au contraire merveilleux.

A ce moment, la chambre de Tronche devint grande comme la place de la Concorde. C'était d'un effet assez curieux. Son lit était placé contre le pont et le mur d'en face recula aussi loin que le ministère de la Marine.

TRONCHE. — Maintenant, je suis tout à fait sûr que je dors.

LE DIABLE. — Ce n'était qu'un miracle de rien du tout. Juste pour me dégourdir les doigts. Juste pour vous amuser. Vous devez vous ennuyer joliment dans votre petit monde d'athée à trois dimensions.

TRONCHE. — Oui, monsieur, je m'ennuie quelquefois.

LE DIABLE. — Cela se comprend. Trois dimensions, ce n'est pas assez pour l'homme. Trois dimensions, cela engendre nécessairement le désespoir. Pourquoi aimez-vous tant votre désespoir, monsieur Tronche ?

TRONCHE. — Ce désespoir, monsieur, c'est mon honneur. Croire en Dieu, ce serait trop facile !

LE DIABLE. — Ce n'est pas si facile. Vous verrez, dans quelques jours. Je crois que je vais bien m'amuser avec vous. En fin de compte, peut-être que j'arriverai à vous damner. Vous êtes un fameux enjeu, vous savez, Tronche. Je vous aurai donné à Dieu, et j'aurai la gloire de vous reprendre à lui. Vous serez le triomphe de ma carrière.

TRONCHE. — *Vade retro Satanas.* J'ai trop mangé hier soir. C'est mon estomac qui me donne des rêves pareils.

On rêve parfois dans son sommeil que l'on s'éveille et que l'on se rendort. C'est du moins ce que pensa Emile Tronche lorsqu'il se rendormit. A huit heures et demie, la femme de ménage lui apporta, comme chaque jour, son petit déjeuner.

— Doux Jésus, s'écria-t-elle, ça sent-y mauvais, ici ! Monsieur ne devrait pas dormir la fenêtre fermée.

— C'est drôle, pensa Tronche, je ne sens rien. Le diable pénétrerait-il par le nez ? Surtout n'éternuons pas !

La chambre avait ses proportions ordinaires. Le café au lait dégageait une bonne odeur terrestre que Tronche saisit fort bien et qui déclencha la salivation.

— Madame Chevassu, dit-il, mon petit pain n'est pas aussi frais que d'habitude, ce matin.

— Tiens, dit la femme de ménage, ça, alors ! Je l'ai pourtant pris y a pas dix minutes chez le boulanger. Ce que monsieur peut être difficile ! Monsieur a passé une bonne nuit ?

— Couci-couça, répondit Tronche.

— Dame, on ne dort plus comme à vingt ans, dit la femme de ménage.

JEAN DUTOURD

CHRONIQUE DES LIVRES

LES MAL MARIÉS CÉLÈBRES

par Gilbert Dupé *(Jeheber)*

Nous nous souvenons, déclare Gilbert Dupé, de cette hantise du sexe qui interdisait d'y faire allusion ». A coup sûr depuis la « Belle Epoque » l'auteur du *Droit du Seigneur*, de la *Foire aux Femmes*, du *Lit à deux places*, n'a pas cessé de combattre cette hantise — ou de l'entretenir — ; il ressasse ici, après tant d'autres, les infortunes, bonnes fortunes, aventures et mésaventures de vingt-cinq « mal mariés célèbres », de Montaigne à Pirandello, en passant par Wagner et Michelet sans citer toutefois Caillaux et quelques autres.

« Notre but est de distraire le lecteur ». L'intention est louable, au siècle du cauchemar préfabriqué. Mais le lecteur n'est pas distrait. Pour varier cette monotone complainte du mal-marié Gilbert Dupé fait parler tantôt une institutrice de pensionnat sur La Fontaine, tantôt un procureur sur Paul-Louis Courier ou une respectueuse : « Ce M. Verlaine c'était pas un méchant homme dans le fond, seulement il aimait trop la bouteille ». Ces efforts ingénieux lassent vite. S'il ignorait la flamme de Bismarck pour Johanna Von Puttmaker et pour Marie Von Thaddentrieglaff, le lecteur connaissait déjà la plupart de ces histoires et même d'autres, bien plus amusantes. La Fontaine, voyageant à travers le Limousin, mandait diligemment le récit de ses frasques à sa femme, Mme Diderot dite Nanette, ancienne lingère, âme de harengère, ameutait la rue par ses querelles et ses cris tandis que son mari, en bon philosophe, fuyait au grenier au-dessus des partis. Gilbert Dupé aurait dû mieux s'informer avant de lancer un pavé dans la vie privée des grand hommes.

SÉBASTIEN LOSTE

(Suite de la chronique des livres page 135.)

BRÈVE ARCADIE

par JACQUELINE HARPMAN

SI Gaston Auberger s'ennuya toujours, je crois que ce fut par excès d'imagination. La première femme qu'il eut lui apprit ce qu'il faut savoir sur les femmes et l'amour. Et il ne lui fallut qu'une année pour être éclairé sur le peu de variété des joies que l'ambition donne. Il ne portait d'intérêt qu'à ce qu'il pensait ne pas connaître.

Il naquit en 1904, parmi les restes de ce qui avait été une fortune et n'était plus qu'une aisance. Sa mère était une demoiselle de Verteuil, dernier fruit d'une famille bourgeoise anoblie sous l'Empire, et qui, par le mariage avec un Auberger, retournait à la bourgeoisie. La jeune épousée apportait à son mari des terres incultes et une maison délabrée. A Verteuil, cette maison faisait figure de château ; pendant vingt ans, Louis Auberger tira des joies de l'idée qu'il était châtelain, il se sentait féodal dès qu'il avait dans son salon le maire et le curé de Verteuil.

En 1912, huit ans après la naissance de Gaston, Mme Auberger,éprouva, de l'adultère les premières et délicates tentations. L'objet de ses tourments était lieutenant de cavalerie, ainsi que le voulait le style de l'époque, Mme Auberger résista victorieusement, ce dont elle se sut longtemps gré. Dès les premiers mois de la guerre, le lieutenant mourait en héros. Mme Auberger avait eu un roman. A l'armistice, elle vivait dans le souvenir d'une passion désespérée, et, comme elle avait un mari très agréable et un fils charmant, elle était fort heureuse.

Le roman de Louis Auberger fut d'ordre financier. Trop âgé, il n'avait pas fait la guerre, mais il fit la paix. La folie des années 20 l'emporta. Il voyait autour de lui que tout ce qu'on touchait tournait en or, il se sentit ridicule, avec une fortune immobilière qui lui donnait tout juste l'aisance. Il spécula. Ses spéculations réussirent et la réussite lui monta à la tête. Le schéma est classique et ses effets sont faciles à prévoir. Il quitta Verteuil pour Bruxelles où il avait des intérêts, vendit peu à peu ses maisons pour disposer de plus grands capitaux, et la crise de 1929 le laissa du jour au lendemain sans un sou vaillant.

On peut se demander en quoi ces parents-là annonçaient Gaston. Ils vivaient en bon accord avec leur temps et n'inventaient pas leur manière de sentir. Ils se contentaient de peu : les prestiges de la cavalerie, les faciles émois de l'argent dans un moment où l'argent ne refusait pas ses faveurs. Gaston eut vingt ans à une de ces époques où l'on met tout en question : la révolte, chez lui, devint scepticisme et les goûts modeste indifférence.

Quand son père lui avoua sa ruine, il venait d'achever son droit. Il l'avait fait, sans plaisir mais docilement. Devant Louis Auberger tremblant et qui pleurait, il comprit qu'il devenait chef de famille. Il se montra pratique. Il vit très bien que le diplôme de droit ne le conduirait pas loin. Il ne se sentait pas destiné à faire un avocat, c'est une profession où l'on peut mettre des années à gagner sa vie ; il fallait se hâter, la ruine était presque totale, le pain quotidien risquait de manquer. Il passa une semaine à courir les hommes d'affaires, son père restait prostré dans un fauteuil, surveillé par une épouse affolée. Au bout de huit jours, son plan était fait. Mon fils a du génie, se dit M. Auberger quand Gaston le lui exposa. Apparemment, il tenait à ce qu'il y eût du génie financier dans la famille.

C'est qu'il restait Verteuil. Dans sa folie de haute finance, Louis avait négligé plusieurs offres d'achat. Et vend-on un domaine de famille ? Il savait depuis longtemps que ces terres regorgeaient de pierre de taille, et de la plus belle, s'il fallait juger d'après celle qu'on retirait d'une carrière voisine. Gaston avait décidé de les exploiter.

Gaston alla à Verteuil avec un expert qui lui indiqua ce qu'il y avait à faire. Il était très jeune, il eut un mouvement d'enthousiasme.

Jusqu'ici, Gaston Auberger n'avait pas encore bien compris son caractère, si singulier, et qui allait si vite lui gâcher la vie : il croyait encore à ses élans. Il avait une liaison qui datait d'un an ; il n'était pas très amoureux, mais on l'aimait. L'habitude, la crainte de faire souffrir le retenaient auprès d'une femme dont il devinait fort bien qu'elle était plus éprise de sa jeunesse que de lui-même. Il voulut se consacrer tout entier à ses nouveaux enthousiasmes et rompit. Le spectacle du grand désespoir l'ennuya à mourir.

D'ailleurs, l'orgueil et l'ambition l'appelaient : « Suis-je capable de mener à bien l'entreprise, de redonner l'aisance à mes parents ? » Un autre eût été tout à la fierté de rendre à des parents malheureux les bienfaits reçus pendant vingt ans. Quitte à faire ce que le conformisme le plus banal exigeait de lui, il préférait que ce fût par amusement plutôt que par devoir.

On l'a vu déjà assez peu aveuglé par les passions : il se désaveugla vite sur l'argent. Les « grandes affaires » qui font rêver les jeunes Rastignac perdirent rapidement leur prestige poétique ; l'ambition de Gaston était modeste : mais il vit agir les autres et la banalité de leur compor-

tement le stupéfia. A cet homme, certains actes n'étaient sensibles que sous leur aspect caricatural.

Il loua, rue Bosquet, un appartement vieillot mais assez vaste, fit venir des meubles de Verteuil et ses parents quittèrent les somptuosités modern-style de l'avenue Longchamp. La crise était générale, ceux qui étaient touchés vendaient tout ce qu'ils pouvaient et les autres achetaient au plus bas prix. Quand il se fut débarrassé de la dernière maison, des bijoux et de quelques tableaux, il se trouva à la tête de cent mille francs, il lui en fallait trois fois autant pour faire démarrer Verteuil.

A force de courir, il parvint à réunir l'argent qu'il lui fallait. Au début de 1930, la société des Carrières de Verteuil était fondée. Gaston n'avait plus qu'à apprendre un métier dont il ignorait tout.

Il reçut de bons conseils, conduisit bien sa nouvelle affaire. Au bout de trois ans Verteuil était lancé et ne demandait qu'une surveillance distante. « Ne vas-tu pas commencer autre chose, demandait timidement son père quand il le voyait s'installer dans le repos, — pourquoi ? répondait Gaston, nous vivons à l'aise. »

Avec la ruine, la vie lui avait offert sa première expérience : mais aussi sa première lassitude. D'autres l'attendaient. Un jour, il s'aperçut qu'il n'avait plus songé à être amoureux depuis trois ans. Il promena autour de lui un regard attentif, chercha une femme qui pût le tenter et n'en vit pas. Mais il tentait certaines femmes. Il eut de brèves aventures en attendant d'aimer. Il lui semblait que chaque liaison répétait la précédente, il avait beau changer de maîtresse, c'était toujours la même. Il fit alors sa grande découverte, c'est que pour chacune, il n'était pas si différent de l'amant qui avait précédé ou de celui qui suivrait. Il prévoyait leurs gestes : elles prévoyaient les siens et n'étaient pas plus surprises par lui qu'il ne l'était par elles. Mais cela ne les lassait pas.

A six mois d'intervalle, il perdit ses parents. Il en eut le chagrin et qu'il accueillit presque avec soulagement : c'était une sensation.

Quoiqu'il fît pour l'entretenir, sa douleur ne dépassa pas l'année. Il fut définitivement la proie de l'ennui. Tout ce qu'il touchait lui semblait déjà épuisé : il se résigna. Comme il était d'avis que la sagesse est de s'accepter, il s'organisa une vie où tout se faisait par habitude. Il se levait, sortait, rentrait aux mêmes heures et trouvait dans la répétition des mêmes actes une consolation. De l'ennui, il se fit un système, c'était le seul moyen de le supporter.

Son plus vif plaisir était dans l'habitude qu'il prit de se promener seul la nuit. Il aimait le silence des rues où le pas résonne.

Il avait assez bon air, et plaisait, quadragénaire, comme plaisent les hommes de cinquante ans qui semblent encore très jeunes. Il disait par-

fois : « Je me survis. » Puis : « Je n'ai rien été, à quoi survivrais-je ? » Grand et maigre, très droit, le visage raviné mais l'œil clair, le cheveu déjà rare, quand en 1948, il décida de se marier : « J'épouse une momie ! » dit Julie Bourdet à sa mère qui s'effara.

***

C'était une fille de dix-huit ans et, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle était moins crédule qu'il n'est d'usage à un tel âge. La naïveté alternait avec de singulières perspicacités. Elle se doutait bien que Gaston Auberger ne nourrissait pas à son égard une passion dévastatrice, mais elle avait des raisons d'accepter ce mariage qui enchantait ses parents.

M. Bourdet était un homme léger qui galopait derrière la vie. Mme Bourdet essaya pendant deux ans de le suivre. Après quoi, hors d'haleine, elle n'aspira plus qu'au repos. Julie avait parfois des idées folles, des imaginations imprévues qui l'épouvantaient, c'était tout le caractère de son père.

Bourdet, qui se voyait traînant en remorque une femme éternellement effrayée, ne supportait rien qui la lui rappelât. Julie avait les cheveux noirs et les yeux clairs de sa mère et, comme il lui tenait toujours un langage au-dessus de son âge, elle était prise de timidité devant lui. Il la voyait tremblante, silencieuse et s'exaspérait : c'était sa mère.

Julie mit tous ses soins à ne ressembler ni à l'un ni à l'autre. Entre un père qui déraisonnait laborieusement et une mère qui ne se fiait qu'aux idées courtes, elle s'appliqua à douter le plus possible. La seule conviction qu'elle accueillît sans méfiance fut qu'il fallait trouver un mari au plus tôt.

Elle rencontra alors M. Auberger, qui venait de remarquer que l'unique moyen de se désennuyer qu'il n'eût pas encore essayé était le mariage. Jusqu'ici, il s'y était toujours dérobé, selon le mouvement naturel des hommes : quand il y eut bien réfléchi, il ne vit pas de raison de s'y dérober plus longtemps. La beauté de Julie n'en était encore qu'à éclore, mais il sut distinguer du charme et de l'esprit derrière les robes de pensionnaire et la tenue correcte d'une jeune fille bien élevée. Si je me marie, qu'au moins ma femme n'augmente pas l'ennui qu'elle sera censée dissiper : et il fixa son choix sur Julie.

Un mariage où chacun trouvait si bien son avantage devait être facile à conclure. Les quarante-quatre ans d'Auberger effrayaient un peu Mme Bourdet. « Bah ! dit Julie, il sera fidèle. » La pauvre femme fut choquée de voir que sa fille savait que les hommes sont parfois infidèles. Elle l'eût été encore bien plus si elle avait su ce que les deux fiancés se disaient dans leurs tête-à-tête.

— J'ai passé l'âge des passions, expliquait Auberger à Julie, et vous

ne l'avez pas encore atteint. C'est pourquoi notre mariage peut réussir brillamment. Votre extrême jeunesse n'attend que d'être modelée par les influences qu'elle subira, je ne suis plus homme à m'adapter à une femme trop différente de moi. A votre âge, tout est possible, on devient quelque chose au contact des hommes que le hasard vous fait côtoyer. Je dis le hasard et non pas l'amour. Que voulez-vous, on tombe amoureux de qui est là quand on est en état d'aimer ; il n'y a pas de choix mais des circonstances. Avez-vous lu *Tristan et Yseult ?*

— Oui, disait Julie, qui écoutait ce langage avec une application ravie.

— Vous aurez peut-être remarqué qu'un si grand amour, et qui pendant dix siècles a guidé la sensibilité des amants, est le fruit d'une erreur, partant du hasard. Une suivante distraite se trompe de flacon et voilà un couple soudé par-delà la mort. Mais si, au lieu que ce fût au beau Tristan, Yseult eût offert à boire à quelque marin qui passait par là ? Une reine eût aimé un matelot : c'était de la farce ou du roman social, ce qui laisse indifférents les amants.

Julie regardait tristement s'écrouler le beau mythe qui avait enchanté son adolescence.

— Vous savez ce qui me guide vers vous. Puis-je connaître vos raisons de m'épouser ? Ou les ignorez-vous ?

— J'ai besoin de me marier, dit Julie avec la sincérité de l'innocence, et vous ne m'ennuyez pas. Jusqu'ici, quelques jeunes gens m'avaient fait la cour, mais ils me disaient tous les mêmes choses.

— Je suis charmé, dit Auberger en riant. Sans le vouloir, je vous formerai à mon gré, vous irez en me plaisant de plus en plus, et comme se développera surtout en vous ce qui me ressemble, vous vous sentirez de plus en plus proche de moi. Telles sont mes idées sur notre avenir.

— Elles m'agréent, disait Julie avec un sourire mystérieux qui enchantait Auberger.

Il l'intriguait. Quand il disait : « Je vous parlerai peut-être plus tard de cela », Julie se sentait frémir de curiosité devant ces ombres qu'il désignait mais ne dissipait pas. Elle pensait beaucoup à lui. Comme la mode n'est plus aux mariages de raison, Mlle Bourdet, qui n'était pas encore tout à fait dégagée des préjugés du siècle, eût trouvé ridicule d'épouser sans amour. Elle employait sa curiosité à se faire croire qu'elle aimait.

Un soir qu'ils dînaient au restaurant, un maître d'hôtel indiscret laissa voir qu'il tenait Julie pour la fille d'Auberger. Secrètement amusée : « Quel bizarre mariage je fais ! » mais craignant qu'il ne fût blessé de voir ainsi souligné le peu d'harmonie de leur couple, elle l'observa discrètement. Il se contentait de sourire : « Voilà nos positions bien définies. J'ai, de l'âge, l'avantage moral et les désavantages physiques. Cela ne vous donne-t-il pas d'hésitation ? Ne craignez-vous pas de gaspiller votre jeunesse en me l'offrant ? »

— Et vous, dit-elle, votre maturité ?

— Vous êtes bonne et modeste, vous me plaisez beaucoup.

Sa mère l'avait préparée à ce que les femmes doivent *subir*, et qu'elle-même n'avait plus subi depuis assez longtemps pour oublier qu'elle n'y avait pas trouvé que du désagrément. A l'autel, dans sa robe blanche, la jeune fille oubliait les délicatesses de Gaston Auberger, pendant six mois de fiançailles et, dans ce monsieur debout à côté d'elle, et qui se laissait marier avec un sourire amusé, ne voyait plus que l'homme. « Ne fais-je pas une folie, se dit-elle ? »

Sa mère versa quelques larmes, son père parla de corde au cou.

La bonne grâce et l'habileté de Gaston Auberger eurent raison de toutes les inquiétudes de Julie. Son plus grand étonnement fut de ne se trouver pas insensible. Ce mari-momie éveillait des orages dont elle comprit très vite qu'il était abrité : il l'observait, avec peut-être un peu d'envie. Julie découvrait la profonde solitude du plaisir. Elle était assez jeune pour ne s'en point inquiéter.

***

— Etes-vous content de moi ? demandait parfois Julie à son mari. Il souriait, de façon qu'elle en fût sûre. Et se demandait parfois s'il ne l'était pas trop. Le spectacle charmant d'une fille très jeune qui admire et s'étonne sans cesse troublait souvent son indifférence. Chaque jour, Julie redécouvrait le plaisir de vivre auprès d'un homme intelligent, et faisait de grands accès de modestie : « Une fille de dix-huit ans est nécessairement si sotte ? Comment ne vous ennuyé-je pas ? » Il riait. S'il eût été un autre homme, il y avait beaucoup à répondre, mais il pensait sans cesse à son âge, à quoi Julie ne pensait jamais, et craignait par-dessus tout de tourner au barbon qui veut se faire aimer.

Il entendait se tenir un peu à distance de Julie : toute sa finesse ne lui fit pas voir que c'était, aussi, empêcher la jeune femme de l'approcher. Elle était pourtant disposée à s'attacher tout à fait ; il y eut, dans les premiers mois de son mariage, des moments d'élans très vifs, mais qui rencontraient toujours la réserve discrète d'un homme obsédé par l'idée qu'on peut bien épouser une fille qui a vingt-cinq ans de moins que soi, si on évite de *profiter* de sa jeunesse. Que pouvait faire Julie, sinon se sentir un peu sotte ? « J'ai des mouvements de midinette, cela doit venir de ma mère. » Et elle admirait la sagesse de son mari.

Comme on ne se vouvoie plus guère dans le mariage, ils essayèrent de s'habituer au tutoiement. La distance qui restait infranchie entre eux les en empêcha toujours, après deux ans, ils étaient résignés à se dire

vous. Beaucoup de gens prirent pour une affectation d'élégance ce vouvoiement contre lequel on avait lutté si longtemps.

Elle avait mis beaucoup de gaîté à s'installer dans le vieil appartement de la rue Bosquet. Auberger proposa bien d'en changer, mais elle était déjà séduite par les grandes pièces trop nombreuses, et elle sentait qu'il ne l'eût pas quitté sans regret. « Hé bien, arrangez tout à votre gré », lui dit-il. Elle ne changea rien : les beaux meubles anciens pris à Verteuil, les tapis sombres, tout était parfait, elle n'avait rien à faire. Tout juste si elle s'empara d'un débarras pour le vider et y placer son bureau de jeune fille, ses livres, ses souvenirs. Après quoi, elle se sentit tout à fait ravie et n'y mit plus les pieds.

Moins on a de personnalité, plus on éprouve le besoin de poser son empreinte sur le décor où l'on vit. Gaston Auberger sentit ce qu'une acceptation si facile d'un cadre tout fait — et point fait à son intention — signifiait, il fut très content. Mais aussi, cet appartement, c'était vingt ans de sa vie, les heures difficiles qui avaient suivi la ruine, le combat contre l'argent, le sédiment des habitudes, ses courtes années de fièvre, ses longues années d'ennui : c'était lui-même et s'il n'y tenait guère, il était sensible au plaisir de voir Julie l'agréer. D'ailleurs, il aimait beaucoup ce quartier. La rue Bosquet est à la limite de la ville et de la province, qui s'entre-pénètrent partout dans Bruxelles. D'un côté, l'agitation élégante de la Porte Louise, ses cafés qui rassemblent l'intelligence ou ce qui la figure, mais de l'autre, ce sont brusquement les rues calmes à boutiques étroites, les rideaux de dentelle, et, du vendredi au samedi, les ménagères qui récurent le trottoir. Un Auberger, si indécis sur soi-même, et sûr seulement de n'être pas un produit de son époque, s'y trouve à l'aise entre deux siècles.

Julie venait au mariage sans passé, mais son mari avait à perdre certaines des habitudes sur quoi il avait équilibré son ennui. D'entrée, il renonça aux promenades nocturnes, puis, s'astreignit à renouer avec la vie sociale à demi abandonnée. Il s'attendait à voir sa femme lier des amitiés, et se demandait, avec curiosité, où iraient les choix de Julie. Elle n'en fit pas. Elle rendait les politesses et distribuait avec une parfaite égalité son amabilité naturelle, mais on ne la vit pas se créer de liens intimes. En fait, elle n'éprouvait pas le besoin de se confier. Elle n'avait pas de secrets. L'intimité intellectuelle avec Auberger lui suffisait.

Julie prenait du ton. Lente à éclore, sa beauté s'éploya après les vingt ans. L'homme averti découvrait maintes raisons de s'émouvoir : taille longue, hanche agréable, mollet nerveux ; il importe peu lesquelles, car il était déjà séduit.

Absorbée par Auberger autant qu'une femme éprise peut l'être par un amant, elle ne prenait la peine de susciter ni de repousser l'intérêt. Une gracieuse indifférence, de l'esprit, déjà, mais retenu par discrétion, le mystère d'un ménage disparate — Auberger eut la coquetterie d'an-

noncer la cinquantaine avec plusieurs années d'avance — désaccordé par l'âge, mais qu'on sentait curieusement uni : Mme Auberger commença d'intriguer, donc de plaire. Les premiers hommages masculins la choquèrent, elle ne voulait pas qu'on fît la cour à la femme de Gaston Auberger. Mais elle n'avait pas les mêmes raisons de repousser les avances des jeunes femmes. Elle comprit vite qu'une certaine curiosité de mauvais aloi cherchait surtout à deviner les secrets de son entente avec Auberger et se déroba. Une seule sut forcer sa réserve : Louise Lepage se moquait des mystères conjugaux et ne songeait qu'à Julie.

C'était une de ces femmes qui paraissent tout entières dans chacun de leurs gestes. On n'avait pas le temps de se demander si Untel était son amant, que son attitude le proclamait déjà. Ses amies l'interrogeaient-elles, avec des sourires fins : « Comment va M... », elle disait calmement : « Il me plaît encore », ou : « Il ne me plaira bientôt plus. » Avec cela, un goût assez fin, qui la jeta vers Julie sitôt qu'elle la vit. Elle lui dit, à peu près : « Vous êtes belle, vous avez de l'esprit, et vous vous entendez trop bien avec ce terrible Auberger pour n'avoir pas de cœur. Si vous le voulez bien, je ne vous quitte plus. » Mme Auberger fut assez surprise, mais cette violente franchise lui convenait.

En trois semaines, Louise avait instauré le tutoiement et la distante Julie se voyait nantie d'une amie qu'elle n'eût peut-être pas choisie : « Mais j'aurais eu grand tort. »

— Je t'envie ton Gaston, disait Louise, avec un homme pareil, quelle femme ne serait spirituelle !

Ainsi tomba-t-elle amoureuse du ménage Auberger.

Louise était pourvue d'un époux, dont la fonction sociale la plus apparente était d'être le mari de Mme Lepage.

L'estime qu'elle avait pour son mari conduisait Julie à s'estimer elle-même : n'était-elle pas la femme qu'il avait choisie ?

Elle n'eut pas d'enfant. Dans les premiers temps, Auberger se fit un devoir de ne pas imposer la maternité à une fille si jeune. Quand il n'y pensa plus, elle y pensa pour lui. Elle ne se sentait pas portée vers les enfants. Louise avait une fille, et disait parfois : « Moi qui suis mère » sur un ton propre à brouiller définitivement Julie avec les joies de la maternité.

Les années coulèrent. D'abord étonnés de s'être si bien accordés, les Auberger s'habituèrent à leur entente. Moins occupé par l'autre, chacun retourna à soi-même.

Ce fut sans préméditation que Gaston reprit les promenades nocturnes. Une nuit qu'il ne pouvait pas dormir, il se leva, s'habilla et sortit. Au matin, Julie, très étonnée de se trouver seule au lit, chercha son mari dans toute la maison. « On l'aura appelé à Verteuil », se dit-elle. Elle commençait de déjeuner, quand elle le vit entrer d'un pas alerte. Jamais elle ne lui avait vu l'air si heureux : « D'où venez-vous ? » s'écria-t-elle. Il lui dépeignit les grâces de l'aurore se levant sur la ville endormie,

l'odeur de terre et de feuillage humide qui traînait sous les marronniers des grands boulevards, avec une gaîté passionnée qui l'étonna profondément. Dans ce moment, il était éloquent. « Il ne se rend pas compte, se dit Julie, que c'est de sa propre solitude qu'il fait une si enthousiaste apologie. »

Elle commençait à comprendre son mari : c'était subir moins fortement son influence.

L'habitude se prit. Il passait deux ou trois nuits par semaine à rôder dans la ville. Julie ne comprenait pas : « Où allez-vous, que faites-vous ? » Il ne savait trop que répondre. La vie des autres fascinait cet homme qui s'était si peu intéressé à la sienne.

— Je me relève la nuit, ou bien je ne me couche pas, c'est pour rentrer à des heures impossibles, et tout cela vous réveille. Ne pensez-vous pas que je devrais me faire dresser un lit dans la chambre du fond, qui est vide ?

Auberger se rendormait dans l'indifférence. Parfois, il portait sur Julie un regard étonné : qu'elle était loin de la fille timide qu'il avait rencontrée naguère ! Elle était vive, charmante, spirituelle, quand il songeait à elle, il était ravi de son choix. Et Julie, habituée à ce mari si distant et si aimable, quand elle songeait à lui, c'était pour applaudir à la jeune fille qui avait eu assez de finesse, dans son ignorance, pour se choisir un mari si agréable. Ils étaient fort contents l'un de l'autre, c'était un ménage heureux.

⁂

Le 6 février 1947, M. et Mme Auberger dînaient chez leurs amis Lepage.

— J'ai une petite cousine de province qui est de passage en ville, avait dit Louise. Comme elle se marie en avril, elle court les magasins toute la journée. Ainsi, elle se couche tôt et nous serons vite entre nous. Les cousines de province agaçaient Louise à l'égal des enfants. Elle n'avait plus rencontré celle-ci depuis des années. Depuis deux jours, elle la voyait toujours discrète, silencieuse et réservée, elle la croyait ennuyeuse.

Julie, qui avait le jugement moins prompt, allait se contenter de la trouver plus insignifiante qu'il n'est naturel. Il semblait que Mlle Orval se fît neutre par volonté.

Vers la fin de l'après-midi, elle était rentrée de la ville avec un ami d'enfance. « Excuse-moi de l'avoir amené sans te prévenir, expliqua-t-elle à Louise, mais je lui ai par hasard dit que j'avais des photos de Morfonds, et il a demandé à les voir. » Le souci de ne pas déranger mettait constamment la jeune fille devant de grands problèmes de délicatesse. Mme Lepage sourit : « Mais qu'est-ce que Morfonds ?

— La maison où, pendant la guerre, nous passions ensemble les vacances. »

Mme Lepage installa sa cousine et François Hartog au salon, et les laissa tête à tête avec leurs photos et leurs souvenirs pour aller surveiller son dîner. A huit heures, leurs rires et leurs bavardages retentissaient toujours derrière la porte, quand Louise l'ouvrit aux Auberger.

— Oh ! dit Hartog, atterré d'être encore là.

— Vous dînez ici, déclara Mme Lepage, votre couvert est mis.

Elle fit les présentations. Mlle Orval était troublée, mais l'amabilité de Julie avait, naturellement, quelque chose de tendre qui la rassura un peu. Cependant, le tumulte de l'arrivée tomba très vite, et Louise sentit qu'un silence pénible allait s'installer. Hartog était furieux contre lui-même. Julie déclara qu'il faisait beau, voulut savoir où Mlle Orval vivait, apprit avec plaisir que c'était à Ansieux, puis se laissa dominer par le malaise qui s'étendait. « Ma soirée sera gâchée à cause de ce malheureux Morfonds », se dit Louise. Elle fit passer tout son monde à table le plus vite possible ; avec un peu de chance, le dîner serait bon et dénouerait les langues. Elle put bientôt se féliciter : dès le potage, on découvrait que Morfonds n'est pas loin de Verteuil.

— J'ai pu vous rencontrer cent fois, disait Auberger.

Une certaine sympathie naissait. A travers les propos insignifiants courait l'agréable pressentiment qu'on allait se plaire.

On parla du temps qui passe, des amitiés qui s'épuisent. Mlle Orval se taisait, un sourire aux lèvres : elle était heureuse, son ami plaisait.

— Comme on oublie.. disait rêveusement Mme Lepage.

— Oui, c'est cruel, répondit Hartog, mais songez à ce que serait une vie toujours figée dans les mêmes sentiments.

Auberger sourit un peu. Julie surprit un petit éclair douloureux dans les yeux de Mlle Orval. Elle la regarda mieux. La jeune femme avait cette blondeur naturelle et sans éclat qui gâte les plus jolies chevelures si quelque artifice ne vient la relever. Avec un peu d'attention, on découvrait de grands yeux, des traits réguliers, et qu'il ne lui manquait, pour être belle, que d'y songer.

« Cela ne va pas, se dit Julie, qui un peu malgré elle ne pouvait détacher son attention de Mlle Orval. Ce genre de fille est mariée bien avant la trentaine, et celle-ci, qui a plus de trente ans, ne le sera que dans deux mois. »

Mme Auberger se demandait, très vaguement, pourquoi elle portait tant d'intérêt à une fille qu'elle n'avait jamais vue, et que, sans doute, elle ne reverrait pas. Comme s'ils eussent une réponse à lui fournir, ses yeux se portèrent sur François Hartog.

Depuis un moment, Hartog sentait que sa présence ne dérangeait plus. Lepage interrogeait Auberger sur Verteuil. Louise, toujours persuadée de l'insignifiance de sa cousine, l'entretenait de chiffons. François trouvait qu'il avait beaucoup parlé, il s'autorisa un peu de silence. Il

avait été fort agacé par sa maladresse, qui avait obligé une femme courtoise à l'inviter sans en avoir envie.

Certains de nos mouvements nous paraîtront toujours inexplicables, parce que nous cherchons leur sens en nous-même, quand nous n'avons fait qu'obéir inconsciemment au désir d'un autre. Alberte Orval eût souffert de ce qu'il affichât de l'indifférence pour ce qui avait été la grande époque de sa vie : Hartog ne se doutait pas qu'il l'avait suivie par compassion.

Au même moment, Julie s'étonnait d'être si occupée par Mlle Orval. Son regard rencontra celui de François, mais ils ne savaient pas qu'ils pensaient à la même personne, et se contentèrent d'échanger un sourire poli.

On était passé au salon. François sentit qu'il se taisait depuis trop longtemps et se rapprocha de Gaston Auberger.

Cet homme l'attirait confusément. Il avait remarqué qu'il parlait peu : mais point comme qui n'a rien à dire.

On échangea quelques molles considérations sur la pluie et le beau temps. En disant que, oui, oui, il faisait fort doux pour février, Auberger pensait que ce jeune homme avait un visage intéressant.

— Je fais des ponts, répondit Hartog à une question d'Auberger, et dans un pays curieux, où j'ai travaillé récemment, on s'est aperçu, une fois le pont construit, qu'on avait oublié la route.

— Faites-vous aussi les routes ?

— Oui, mais pas celle-là.

Auberger parla des routes qui n'aboutissent nulle part et des ponts qu'on coupe inutilement. C'était un thème bien fait pour lui, il se laissa prendre par l'inspiration. Julie écoutait de loin, ravie qu'il parût s'amuser.

Hartog avait parlé des vies qui se figent dans les mêmes sentiments : c'était condamner Alberte ; elle n'avait jamais su que l'aimer et s'en désoler. A Morfonds, il avait d'abord été le garçon de douze ans devant qui une fille de quatorze fait fortement sonner son âge et joue un peu à la maman. Il s'écorchait les genoux, elle pansait les blessures, elle était une femme. Mais chaque année, on grandissait un peu. Vinrent à François les premières curiosités. Il y eut, dans l'ombre des soirées chaudes, des caresses furtives, données comme par erreur, prolongées avec une feinte distraction, et qui bouleversèrent la jeune fille. L'année suivante, il ne vint pas. Quand elle le revit, il avait changé au point qu'elle le reconnut à peine, et l'amour s'installa. Les deux mois de vacances lui firent connaître qu'elle ne serait pas aimée. C'était une fille faite pour une seule inclination, et heureuse, mais qui s'était trompée d'objet. Elle lutta peu, s'installa dans une ardeur sans espoir et cacha

au monde une passion qui lui paraissait coupable parce qu'elle n'était pas réciproque. Elle parut une fille accomplie, sans mystère, et on commença de demander sa main. Trois refus étonnèrent ses parents, et eussent captivé toute leur attention, déclenché un siège en règle pour la marier, si son père ne fût tombé brusquement malade : une leucémie allait l'emporter en six mois. Mme Orval, qui s'était épuisée à le soigner, n'eut pas la force d'affronter sa douleur, elle ne tarda pas à le suivre. A vingt ans, Alberte se trouvait seule, avec le souvenir de quelques baisers maladroits. Elle décida qu'elle serait raisonnable et se marierait comme tout le monde, mais quand elle pourrait le faire sans répulsion. Il lui fallut attendre dix ans. Elle n'avait pas cessé d'aimer cet homme qu'elle voyait une fois tous les deux ans, mais c'était, aujourd'hui, en se moquant un peu de soi-même. Elle avait su prendre des distances envers sa passion ; le mari qu'elle choisissait ne les lui ferait pas perdre : c'était un homme estimable, qui remplissait avec dévouement le rôle ingrat de médecin de campagne.

⁂

Julie s'aperçut brusquement que Mme Lepage lui parlait depuis un quart d'heure, et avec animation. Elle n'avait rien entendu, se contentant de mettre machinalement des oui et des non où son amie les attendait. « Où suis-je donc, ce soir ? » se dit-elle. Louise donnait des nouvelles d'amis communs. Il y avait une certaine impolitesse à parler ainsi devant Mlle Orval de gens qu'elle ne connaissait pas : Julie se sentit mal à l'aise, sourit à la jeune femme. Une longue habitude de surveillance envers soi-même avait appris à Alberte à deviner les autres, elle sentit la gêne de Julie et, très vite, dit à Mme Lepage :

— Je suis trop lasse pour soutenir une conversation et je serais ravie de pouvoir vous écouter sans que mon silence vous ennuie.

— Reposez-vous, reposez-vous, dit Louise.

Julie se demandait pourquoi elle comprenait si bien les mouvements de Mlle Orval. La cousine se moquait bien de l'impolitesse de Louise et n'avait parlé que pour rassurer Julie : elle jouissait doucement du plaisir d'être dans la même pièce qu'Hartog.

Il y avait longtemps qu'elle était résignée aux injustices de l'amour malheureux ; cette soirée, dont elle se nourrirait longtemps, n'avait de sens pour elle que dans la présence de François ; elle voyait sans tourment que tout le plaisir de François venait de l'intérêt qu'il prenait pour Gaston Auberger.

« Nous ne comprenons jamais que ceux qui nous ressemblent par quelque côté. Par où ressemblé-je à cet homme si ennuyé de vivre ? » se demandait Hartog. Auberger s'étonnait aussi : depuis vingt-cinq ans, il n'avait plus parlé, pourquoi recommencer devant ce jeune homme ?

Hartog l'écoutait avec passion, il lui semblait être devant lui-même.

Chaque parole d'Auberger était comme l'achevé de ce qui chez lui n'avait jamais dépassé l'esquisse. « D'où vient que, si prompt à me reconnaître dans ce qu'il dit, je me sois arrêté en chemin et n'aie pas tout à fait perdu le goût de vivre ? » Il souriait, mais il était séduit. Ce désespoir paisible, cette inappétence à vivre répondaient trop à sa plus secrète tentation pour ne pas l'émouvoir.

Julie s'approcha d'eux : « Je passe une soirée charmante, chère amie, lui dit Auberger, j'aime beaucoup M. Hartog. » Elle eut un sourire tendre : « Louise admirait tout à l'heure que vous ne dormiez pas. »

« Qu'est Auberger pour cette femme que le monde doit trouver trop jeune et trop belle pour lui ? » se demanda Hartog.

Il n'était pas habitué aux coups de foudre : ce soir, il en avait un pour Auberger. Il admirait que, dans son scepticisme, ce curieux homme eût gardé de la bonté. On pouvait facilement voir l'affection attendrie qu'il portait à Julie, et que ce n'était que pour elle qu'il s'efforçait de faire semblant de vivre. Sentait-elle le prix d'un tel effort, venant d'un tel homme ? Il la regarda mieux, et, comme il avait l'habitude des femmes, il sentit fort bien sa profonde réserve. Son élégance n'était pas concertée, il y avait une grâce naturelle ; elle ne songeait pas à briller, mais on sentait l'esprit prêt à fuser, et qu'elle se retenait d'étonner.

Hartog se disait : « Il faudrait avoir l'âme bien basse pour songer à être amoureux de la femme d'Auberger et à lui faire la cour. »

Cette pensée le mettait mal à l'aise

Vers dix heures, François demanda la permission de se retirer. Après son départ, la soirée tomba. Auberger rêvait, répondant très vaguement aux essais de conversation de Lepage. Mlle Orval se taisait, elle avait peut-être vu François pour la dernière fois, et Julie crut qu'elle ne s'assombrissait que par sympathie avec l'humeur de la jeune fille. Mme Lepage, qui avait tant craint qu'Hartog ne gâtât sa soirée, fut très étonnée de voir que c'était lui qui l'avait fait réussir.

Cet homme si diversement regretté rentrait chez lui assez agité. Sa mère, avec qui il vivait, n'était pas encore couchée. Non qu'elle l'eût attendu : elle s'interdisait soigneusement tous les excès de la sollicitude maternelle ; François habitait chez elle, elle en était ravie, elle n'eût pas aimé vivre seule : en échange, elle pratiquait la discrétion.

— Alberte t'a donc fasciné, ce soir, dit-elle en riant quand elle le vit entrer. Il y avait longtemps qu'elle avait deviné la jeune fille. Elle n'avait guère aimé, et ne savait, de la passion, que ce qu'on en apprend dans les livres, mais elle admirait ceux qui savent aimer.

— J'ai passé une curieuse soirée, dit François. Et il parla longuement d'Auberger. Mme Hartog écoutait avec beaucoup d'attention, elle eut un mot curieux : « Ainsi, c'est du mari que tu es amoureux ? »

François n'était pas sot et connaissait le langage de sa mère. Il ne comprit pourtant pas, il avait un salutaire accès d'inintelligence.

Très vite il ne sut plus que dire à cette femme avec qui il pouvait, d'habitude, bavarder des heures, et qu'il ne quittait jamais avec l'impression d'avoir tout dit. Les pensées qu'il refusait d'accueillir barraient la route aux autres. Dans ce moment, il avait besoin de lieux communs : l'ironie légère de Mme Hartog l'agaça, il se dit que les femmes ne comprennent rien à l'amitié.

Le père de François s'était tué en voiture deux mois après son mariage. C'était par imprudence, et Mme Hartog en fut si furieuse que le chagrin lui passa avant la colère. Elle attendait François et se trouvait seule pour l'élever. D'abord, il l'absorba trop pour qu'elle songeât à se remarier, plus tard, elle en avait perdu l'envie. Sa seule inquiétude fut toujours de devenir une mère abusive : elle fut une mère gaie, avec juste ce qu'il faut de tendresse. Elle eut des amants : elle craignait, si elle n'en avait pas, de s'aigrir, ou de reporter sur son fils les excès d'une sensibilité insatisfaite.

A quatorze ans, François tomba amoureux d'un camarade de rhétorique qui avait l'adolescence mystique et se destinait au séminaire. On échangeait des propos d'une haute portée morale et des images pieuses. Le 16 mai 1942, le jeune Hartog sentit qu'il recevait la grâce et sa mère commença de s'inquiéter. Les vacances approchaient que, jusqu'au début de la guerre, Mme Hartog passait avec une amie dans une maison de Morfonds. Des difficultés d'argent allaient empêcher son amie cette année : Mme Hartog loua la maison seule et invita les deux filles de Mme Orval à l'y rejoindre. A la rentrée, François avait appris beaucoup de choses sur les mystères féminins et sur sa propre condition. Il expliqua à son ami qu'il n'était pas digne de lui, et ils se séparèrent gravement.

Ainsi, cette précaution prise par une mère soucieuse de l'équilibre de son fils changeait un destin. Alberte ignora toujours que l'essentiel de son expérience de cet été-là, c'est avec sa jeune sœur que François l'avait acquise. L'aînée fut bouleversée par des caresses presque chastes, la cadette, qui avait cédé tout ce que peut livrer une fille soucieuse de passer une nuit de noces paisible, oublia François en quinze jours.

Entre seize et vingt ans, il passa d'innombrables nuits à discuter les bases de notre civilisation dans des caves enfumées, parmi le délire poétique des saxophones. A l'aube, il faisait distraitement l'amour avec quelque fille ensommeillée, qui eût certes préféré dormir, mais le devoir parlait. Un beau jour, il découvrit tout soudain que, malgré tant de discussions et de conclusions définitives, le monde ne changeait pas : il devint très sérieux, se coucha tôt, travailla, ce qui désolait sa mère : « Tu n'as pourtant pas l'âge de te ranger ! — Je me construis », disait-il.

L'adolescence désordonnée de l'après-guerre le laissa désordonné, avec une passion malheureuse pour l'ordre. Il essayait toujours de ranger sa vie. Il tenta de se donner des habitudes : le lever à heure fixe, le

dîner en ville du jeudi soir avec Mme Hartog, sa maîtresse tel et tel jour. Mais sa nature l'emportait vite, son travail l'amusait et il oubliait de se coucher, sa maîtresse l'ennuyait, il fallait en changer, et, le jeudi soir, sa mère parée pour sortir était prise de fou-rire en le voyant arriver à minuit et rougir de honte à l'idée qu'il avait oublié le jour. « Et qu'as-tu fait ? disait-il désespéré. — J'ai mangé un sandwich et lu un livre, je me suis très bien amusée... »

Il se cherchait à travers les expériences qu'il suscitait. On voit parfois lutter contre un caractère qui s'impose durement, l'étrangeté de François était qu'il sentît avec si peu de force ce qu'il était. Il en vint à cette idée, qui expliquait tout : « Je suis un indécis... » Cela lui déplaisait, il aimait les personnalités vigoureuses.

Sa mère, témoin de ses efforts perpétuels, le plaignait un peu de s'accepter si mal : elle-même vivait en bon accord avec son caractère. Elle savait qu'il n'habitait chez elle que pour satisfaire son goût de l'ordre et s'en amusait.

Cet homme difficile avait une curieuse façon d'être beau. Il ressemblait à Bonaparte, mais un Bonaparte fort mal embouché avec soi-même. Traits rectilignes, joues creuses, œil prompt : tout était fait pour exprimer la force et s'arrêtait à l'élan. Volontaire et méfiant, il avait le cheveu lisse qu'on voit aux enfants neurasthéniques et leur sourire fugace : enfin, quelque chose de suspect qui le signalait à l'attention des femmes. Hélas, ce garçon contrariant ne les aimait que distantes, s'il eût rêvé, c'eût été de quelque Clèves bien difficile à émouvoir, et il était fait à ne rencontrer que des consentements. Détestant d'être aimé car il n'aimait jamais, mais affligé d'une constitution fort normale, il se rabattait sur les plaisirs qu'on paie.

Le 7 février, il fit porter des roses chez Mme Lepage ; le 8, il prenait l'avion pour Barcelone où l'appelait son travail.

⁂

Il faut l'avouer, Mme Auberger avait parfois trompé son mari.

« Mais cela le trompe si peu », se disait-elle quand elle y pensait. Et ce n'était pas pour s'excuser. Auberger, quand il avait quitté sa chambre, n'avait pas l'intention de condamner au célibat une fille si jeune, et, s'il trouvait bon de se retirer du jeu, il n'entendait pas que Julie le suivît. D'ailleurs, il n'y pensa pas plus qu'il n'en parla.

Le premier amant de Julie lui vint par surprise et lui dura deux heures, qui lui parurent fort plaisantes. Après quoi, elle se sentit assez confuse, mais guère coupable, ce qui ne l'intrigua pas longtemps. Si le monsieur éconduit fut étonné de ne se voir octroyer qu'un règne si court, il n'en fit rien paraître. Au deuxième amant, elle avait vingt-cinq

ans et commençait à s'attacher au plaisir : au bout d'un mois, l'élu songeait déjà moins à goûter son bonheur qu'à le publier. Il prit des allures de propriétaire, Julie s'épouvanta : l'idée que son mari pourrait faire figure de cocu l'horrifiait. Une rupture brutale fit verser dans la passion un homme bien étonné, et Julie, encore naïve, connut des troubles de conscience.

Dès lors, elle fut souvent sage. Elle voyait que, dès qu'elle s'accordait à un homme, il croyait avoir remporté une victoire. Les premiers signes de gloire la faisaient fuir. Il n'était pas d'homme qui ne lui parût inférieur à Gaston, et elle eût trouvé insultant de s'attacher des gens qui ne le valaient pas. Elle ne s'autorisait, de l'amour, que le plaisir : c'était assez pour qu'on exigeât l'amour.

Le 7 février, Julie se réveilla assez étonnée : elle avait rêvé plusieurs fois de François Hartog. Elle essayait de le convaincre d'aimer Alberte et se heurtait à des refus répétés qui la comblaient de joie.

Julie vivait en bon accord avec soi-même, elle n'avait encore rien eu à se cacher : en quoi, sans doute, elle n'était pas tout à fait adulte. La veille au soir, Hartog subissait un fort commode accès d'obnubilation qui le dispensait de se sentir coupable : cette ressource manquait à la Julie du 7 février, qui avait de dérangeantes habitudes de lucidité. Une autre femme se dit : « Quel rêve absurde ! » et n'y pense plus, mais, formée par le clairvoyant Auberger, celle-ci ne pouvait pas, si vite, passer son chemin.

Elle était un peu fâchée contre elle-même, ce qui l'occupa tout un temps ; après quoi : « Mais pourquoi le supplier d'aimer Alberte ? S'il m'a plu, il était plus naturel de rêver que je lui plaisais. »

Elle se leva. L'absence d'intimité avec son mari était si complète qu'elle ne se présentait jamais à lui que coiffée et vêtue de quelque peignoir bien discret. Depuis des années, Auberger ignorait les teints barbouillés, les cheveux embroussaillés sans grâce, les paupières gonflées. Il ne la voyait que telle qu'elle eût pu se présenter à un étranger.

Tout en peignant ses cheveux, qu'elle ne tordrait en chignon qu'après le petit déjeuner : « Donc Hartog me plaît, mais je veux qu'il aime Alberte », se répétait Julie.

Auberger finissait de déjeuner quand Julie entra dans la salle à manger. Dix ans de vie conjugale font les matins moroses à quoi échappe ce ménage-ci.

— J'ai fait un rêve curieux, dit Julie, et d'où il ressort que Mlle Orval serait amoureuse de ce Hartog avec qui elle passait les vacances à Morfonds.

Auberger la regarda avec intérêt : « Je ne dirai pas que j'y ai pensé, mais que j'ai failli le penser. En tout cas, ce garçon m'a plu. »

Alberte l'avait vaguement intrigué.

— Ce sera une de ces filles qui ne guérissent jamais de leur adolescence. Il parla de l'injustice de l'amour : pourquoi Hartog ne l'avait-il

pas aimée ? Une évidence curieuse frappa Julie : « Je n'ai jamais aimé ! En tout cas, pas comme on l'entend d'habitude, car j'aime infiniment Gaston, mais, à cet amour-là, il faut toujours un adverbe. »

— A quoi pensez-vous ? dit Auberger, qui la voyait songeuse.

— A ce qui remplit ma vie, et qui me semble tout à coup bien peu de chose.

— Méfiez-vous. Ce genre de réflexion est peu salutaire, c'est un homme qui n'a jamais pensé qu'à cela qui vous le dit. Il faut se trouver des passions.

Des passions ? Julie emportait un grand point d'interrogation pour meubler sa journée. « De quoi vit Louise ? Elle n'aime pas son mari, mais elle s'amuse, elle regarde les autres et elle ne réfléchit pas. Moi non plus, d'ailleurs, pourquoi commencerais-je aujourd'hui ? »

Elle s'agita confusément. Tout d'un coup, elle cherchait, dans chacun de ses gestes, une signification qu'il était fort agaçant de ne pas trouver.

« J'ai besoin de conversation », se dit-elle. Elle décida qu'elle irait voir Louise. En chemin : « Pourquoi cette hypocrisie ? je sens bien que c'est Mlle Orval que je vais voir. »

Elle trouva son amie seule ; mais Alberte allait rentrer, après avoir déjeuné en ville avec une amie : « D'enfance, bien entendu... » dit Louise en souriant. C'était introduire le nom d'Hartog. Mme Lepage répéta à Julie les renseignements qu'elle avait tirés d'Alberte : « Il vit avec sa mère, veuve, et qui ne s'est pas remariée, etc. » Julie fut frappée par l'idée que François Hartog était un bon fils. Elle avait beaucoup de peine à voir Hartog dans l'attitude du bon fils : ce visage impérieux et défiant n'était certes pas celui de l'honnête homme qui n'oublie jamais la fête des Mères...

Mme Auberger croyait avoir à peine regardé Hartog : pendant que Louise parlait de lui, elle voyait son visage, et avec une précision déroutante.

Mlle Orval rentrait assez lasse, elle eut un mouvement de joie en voyant Mme Auberger. Deux ans de silence sur la seule chose qui comptât pour elle avaient fait tache d'huile, elle était prise de malaise dès qu'il fallait parler. Elle venait d'écouter pendant deux heures une amie raconter sa vie, aux : « Et toi, qu'as-tu fait ? » elle n'avait jamais trouvé à répondre que : « Rien... » en attendant le moment où elle pourrait partir.

Louise, maintenant, ouvrait de grands yeux devant une Alberte révélée, rose d'animation et dont la chevelure sage, peu habituée à tant de vivacité, se défaisait doucement.

Au moment de partir : « Les belles roses, dit Julie en effleurant d'un doigt léger les fleurs épanouies. — Ce sont celles de M. Hartog, notre convive d'hier soir », dit Mme Lepage.

Le lendemain après-midi, Mme Auberger courait les magasins avec Mlle Orval, pendant que François Hartog volait vers l'Espagne.

⁂

C'est à Barcelone qu'il s'éprit lentement d'une femme qu'il avait vue pendant deux heures, à deux mille kilomètres de là.

Il était là pour étudier le tracé d'une route et ne voyait que les Espagnoles : chacune lui parlait de Julie. Cette carnation mate sous le poids des chevelures sombres, mais elles avaient les yeux noirs. Ce fut dans les rues de Barcelone qu'il découvrit les yeux bleus de Julie.

Mais chaque fois qu'il pensait « Julie » il se hâtait de répondre « Auberger ». Il méditait longuement sur les ravages de l'imagination qui épuise trop vite le goût des choses, sur l'habitude de vivre et la monotonie des jours tout en calculant des points d'appui et des masses de béton, et jamais route ne conduisit si droit un homme vers son destin. Plus il comprenait Auberger, plus il le respectait, moins il parvenait à ne pas penser à sa femme.

Le soir, il fallait répondre aux multiples invitations qui s'abattaient sur lui. On attendait de lui qu'il brillât dans la conversation — il parlait fort bien l'espagnol — charmât les jeunes femmes et distrayât les autres : qu'il fût bien français, enfin. Ce dont il essayait de s'acquitter, à contre-cœur, car il pensait à autre chose.

En deux semaines, il arriva au point de n'oser même plus penser à Auberger. Chaque fois qu'il commençait : « Cet homme-là rend vulgaire le goût de vivre », il voyait le beau visage de Julie.

Il fit l'amour avec une blonde Suédoise qui passait par là, dans l'espoir qu'elle le désintoxiquerait des chevelures sombres. Il ne réussit qu'à s'ennuyer.

A Bruxelles :

— Je suis un peu déçu de n'avoir pas revu ce jeune Hartog, disait un soir Auberger à Julie.

— Quel Hartog ?... Elle avait fait de grands progrès dans l'art de se donner le change, au premier moment le nom d'Hartog n'évoquait rien. Après quoi : « Ah ! oui, l'ami d'Alberte...

— C'est curieux, remarqua Auberger, il est donc devenu « l'ami d'Alberte » pour vous ? »

Couchée devant l'âtre, Julie jetait en pâture au feu le journal de la veille. La tresse à demi dénouée de ses cheveux traînait, noire, sur le tapis beige. Elle se sentait à la fois morose et nerveuse, une humeur qui, depuis quelque temps, ne la quittait guère. Elle dressa un peu l'oreille au nom d'Hartog, mais déjà Gaston déviait : « Il est vrai que le nom des gens est une convention et qui ne prend de sens qu'à mesure que nous les connaissons. Hartog, Dupont ou Duval, c'est tout un, on s'y retrouve mieux en disant : « L'ami d'Alberte ».

Julie n'écoutait plus. Pendant dix ans, un de ses plaisirs les plus vifs avait été d'écouter Auberger rêver à haute voix. Aujourd'hui, ses yeux

erraient vers la fenêtre sombre où s'écrasaient des flocons de neige molle, elle n'entendait rien et la neige l'hypnotisait. Elle se redressa brusquement, resserra la ceinture de sa robe de chambre.

— Vous vous levez ? Soyez assez bonne pour demander que l'on m'apporte du café.

— Je vais vous le préparer. Julie ne se reconnaissait plus. Un malaise lui pesait sans cesse, qui n'était pas tout à fait l'angoisse, et elle respirait mal, comme au bord de sanglots qui n'éclateront pas. Dans cette cuisine glacée, où elle frissonnait sans songer à refermer la fenêtre : « Mais qu'ai-je donc ? » se dit-elle pour la centième fois en une semaine.

— As-tu fait bon voyage ? demanda Mme Hartog, quand François entra chez elle.

— Exécrable, dit-il d'un ton morne.

Elle avait oublié les Auberger, elle ouvrit de grands yeux.

Il lui avait rapporté une mantille bleue, qu'elle admira beaucoup. Mais, quand elle la posa sur ses épaules, elle comprit soudain que cette mantille avait été choisie pour Mme Auberger.

Elle jeta un regard sur son fils, le vit embarrassé, inquiet. Il espérait qu'elle ne le devinerait pas ; mais c'était trop attendre d'une femme fine et qui le connaissait depuis toujours. Elle baissa les yeux sur un éclair de malice, quand elle se souvint de l'admiration pour Auberger.

Mme Hartog n'avait pas l'habitude de se cacher de son fils, il vit très bien jaillir l'éclair. « J'aime », se dit-il. Le découragement lui fit ployer les épaules.

Il passa des journées misérables : « Ainsi, la première fois que je rencontre un homme qui force tout à fait mon estime, il faut que j'aille convoiter sa femme ? »

Par malheur, il avait beaucoup de temps à lui, son travail du moment étant simple. Dès qu'il quittait ses bureaux, il allait promener au bois sa colère contre lui-même. Il marchait des heures en ressassant les mêmes idées : « Ce n'est pas l'amour. On n'aime pas une femme qu'on a vue trois heures, et avec qui on n'a même pas eu de conversation particulière. »

Un soleil léger égayait les frondaisons nues. Il vit passer un couple d'amoureux tendrement enlacés. « C'est bien le moment », se dit-il avec un haussement d'épaules agacé.

Ainsi, que ce fût de l'ami d'Alberte, ou de la femme d'Auberger, Julie et François n'étaient occupés que l'un de l'autre. Ils ne s'étaient vus qu'une fois et brièvement ? Il en faut parfois moins pour qu'on se reconnaisse.

Mais il était un moyen de se remettre la conscience en paix : c'était de ne pas revoir les Auberger. Et, en vérité, d'où venait qu'il eût toujours été si convaincu qu'il les reverrait ? On ne lui avait pas fait d'invitation précise, il n'avait aucune raison de se présenter chez Mme Lepage par qui il les avait connus. Comment diable n'y avait-il pas songé plus

tôt ? « Voilà trois semaines que je joue les amours défendues, quand tout simplement, je n'aurai pas l'occasion de revoir celle qui m'agite ! Je me suis battu contre des moulins, etc. »

Il fut, ce jour-là, d'une gaîté charmante avec sa mère ; il devait l'emmener dîner en ville, elle fut ravie de voir qu'il ne l'avait pas oubliée, elle se sentait d'humeur à s'ennuyer si elle passait la soirée seule. François conta son séjour à Barcelone, sur lequel il n'avait pas encore ouvert la bouche depuis son retour, se livra à une étude comparée des mœurs espagnoles et suédoises qui réjouit beaucoup Mme Hartog, enfin, fit tout ce qu'il fallait pour s'étourdir et n'entendre pas la petite voix qui répétait : « Je ne la reverrai pas, je ne la reverrai pas... » Dès qu'il se taisait, la petite voix l'assourdissait.

Personne ne sera étonné d'apprendre que le lendemain après-midi il était de nouveau au bois et se désolait à l'idée qu'il ne l'aurait de toute manière pas revue.

Tandis que François se promenait au bois, que, rue Bosquet, Mme Auberger nourrissait d'ennui son inquiétude, Alberte Orval préparait son mariage.

Les deux jeunes femmes s'écrivaient. A son retour chez elle, Mlle Orval avait envoyé des remerciements à Julie pour le soin qu'elle avait pris d'elle. Mme Auberger remercia des remerciements, une correspondance était engagée. On y parlait aménagements de maison, couleurs de murs, choix de toilettes et jamais Hartog.

Ce n'était certes pas faute d'y penser. Il était, entre ces deux femmes si différentes, le lien secret, l'inavouable attrait ; entre Alberte qui aimait toujours et avait, un instant, prévu Julie sensible au même émoi, et Julie, attirée par cet amour comme on ne l'est que par ce qui nous menace, tremblait un silence aussi prudent que pudique.

Alberte écrivit qu'il lui fallait revenir à Bruxelles. « C'est une grande affaire que de décider ce que je ferai des murs. La maison est trop vieillotte pour supporter beaucoup d'audace, je ne puis pourtant choisir un des papiers à fleurs qui font l'orgueil du tapissier du village. Il y a bien Dinant, qui est tout près, mais j'aurais moins de choix qu'à Bruxelles », elle expliquait pendant trois pages les raisons de son voyage. Julie, qui trouvait tout simple de venir choisir un papier en ville, s'étonna vaguement d'une si longue justification. Elle ne savait pas que c'était surtout envers elle-même que Mlle Orval cherchait à se justifier : elle avait reçu une lettre de François.

Et la plus banale. Il prenait des nouvelles de sa santé, disait le plaisir qu'il avait eu à la revoir et à évoquer Morfonds, et se rappelait à sa bonne amitié. Mais c'était la toute première fois qu'il lui écrivait ; à peine si elle connaissait son écriture, elle dut aller à la signature, une angoisse violente lui coupa le souffle quand elle déchiffra le plus inattendu des noms.

C'était, dans une quiétude chèrement acquise, l'orage éclatant sans

prémices. Elle lut en tremblant les phrases banales, jetées d'une écriture hâtive, elle ne les comprenait qu'à moitié, et se disait seulement : « François m'écrit ! » Figée au milieu du vestibule, parmi le désordre des grands nettoyages, il fallut le : « Faut-il ranger les pots de confiture dans la resserre ou dans la cuisine ? » de sa bonne pour qu'elle reprît conscience.

Son fiancé déjeunait chez elle. Il s'enquit des progrès de ses travaux, il les suivait avec amusement, et, sensible au mal qu'Alberte se donnait pour que tout fût parfait, y voyait une preuve de tendresse.

— Avez-vous pris des décisions au sujet du tapissier ?

Elle détourna un peu la tête : « Je crois qu'il faudra aller en ville... » Une légère rougeur courait sur son visage.

Dans le train, elle tremblait. Un voyageur qui lui faisait face remarqua sa pâleur, lui demanda si elle se sentait bien. Elle répondit avec la douceur gracieuse qui lui était habituelle, et qui frappa son interlocuteur.

Cette femme bouleversée apparut à Louise avec son calme habituel. L'œil le plus aigu n'eût pas discerné que tout allait à la dérive.

Le soir, Mme Hartog annonçait à son fils qu'Alberte était venue la voir. Il pâlit, il était heureux pour la pauvre fille qu'elle ne le vît pas.

Car enfin, cette lettre qui l'avait jetée hors d'elle, cette lettre si inattendue chez un garçon, qui, trois semaines plus tôt, se jurait qu'il se moquait bien de Morfonds, cette lettre, il ne l'avait écrite qu'en pensant à Julie. *Comment faire pour la revoir, si j'avais l'âme basse ?* Peut-être si Alberte venait en ville ?... Il savait qu'elle ne passait pas toujours chez sa mère — quelle victoire, d'avoir pu se le défendre ! Il fallait empêcher qu'elle oubliât l'ami d'enfance, renouer des liens qui n'auraient jamais dû se distendre... D'ailleurs, il n'était pas tout calcul, il avait de réels élans d'amitié vers Alberte, du moins, des élans qu'il prenait pour ceux de l'amitié, quand ils ne tenaient que de la gratitude : n'était-ce pas par elle qu'il avait rencontré Julie ?

Il lui téléphona, rendez-vous fut pris pour le lendemain après-midi.

Elle n'osa pas venir seule. Pour se protéger des mouvements de son cœur, elle voulut s'assurer la protection d'un tiers. Et, avec la sûreté dans l'erreur qui signe certains caractères promis au malheur, c'est à Mme Auberger qu'elle fit appel. Elle lui donna rendez-vous dans le salon de thé où François devait la rejoindre.

— J'espère que cela ne vous ennuiera pas, mais j'attends, tout à l'heure, François Hartog, que vous avez rencontré chez Louise.

— Mais je suis enchantée, dit Julie, c'est une occasion de revoir ce garçon qui a beaucoup plu à mon mari. Si Gaston n'était à Verteuil ce soir, je vous ramènerais tous deux chez moi pour y dîner.

Alberte n'entendit que ce « tous deux » qui faisait d'elle et François un couple, et tout lui était présage aujourd'hui. Elle regarda Julie, la

vit calme, un peu distraite et apparemment fort éloignée de toute divination malencontreuse : devant cette quiétude, sa nervosité décrut un peu. Ce calme de Julie n'était pas feint. Mme Auberger mangea paisiblement ses petits fours, but un thé qui, dans ce salon à l'anglaise, était fort bon, se concentra sur les problèmes du tapissage qui ne quittent pas ces héros promis pourtant à de plus vifs émois et ne trembla soudain que quand, derrière la porte vitrée, elle reconnut la haute silhouette d'un homme qu'elle n'avait vu qu'une fois et dont le pas un peu hésitant, le sourire asymétrique et la voix nette lui étaient déjà si singulièrement familiers.

— Le voici, dit Alberte, avec un sourire contraint.

Il cherchait Mlle Orval du regard, il vit Julie. Etait-ce enfin ce hasard qu'il guettait depuis son retour ? Mais déjà Alberte l'appelait du geste, il s'égara un peu et fut sur le point de se demander si cette fille si correcte l'avait deviné, et si, sous ses airs d'honorable demoiselle de province, elle ne cachait pas d'inattendus talents d'entremetteuse.

— Je ne pense pas devoir refaire les présentations, dit Alberte.

François s'assit, et ces trois personnes, qui étaient bien élevées, essayèrent de causer, puisque aussi bien c'est le devoir de gens normaux réunis autour d'une table. Ils s'accrochèrent aux nouvelles du jour. François souriait à l'idée qu'à Ansieux, le fiancé d'Alberte lisait beaucoup les journaux : fallait-il qu'il s'ennuyât ! Julie se taisait. Avec excès.

Peu à peu, cette absence extrême fut sentie par les autres, et François quitta la surprise de la voir là pour l'étonnement qu'elle y fût si peu. Alberte même, détachée de sa propre inquiétude, se demanda soudain : « Que fais-je ici ? » pour sombrer aussitôt dans la même expectative anxieuse.

Les mots inutiles qu'on échangeait par politesse : « Il fait bien chaud aujourd'hui. Prendrez-vous un ou deux sucres ? » agissaient déjà comme autant de formules qui décantent la confusion, et, de plus en plus légers, de plus en plus détachés, Julie, Alberte et François comprirent enfin ce qu'ils faisaient parmi ces fausses boiseries et ces petites lampes roses, et que la croisée des chemins, lieu et lieu-commun symbolique entre tous, peut se rencontrer à l'angle des trois sièges de cuir qui entourent une nappe brodée de guirlandes jaunes.

Alberte demanda le lait. Du même geste empressé, Julie et François tendirent la main vers le pot et leurs doigts en atteignirent l'anse en même temps. François pâlit brusquement. Julie baissa les paupières et retira sa main en même temps que lui. Mais il fallait bien donner le lait à Mlle Orval et, de nouveau, leurs doigts se mêlèrent. Devant ces visages clos, ces mains qui ne se quittaient que pour mieux se retrouver, Alberte faillit crier : « C'est donc cela ! »

Tandis que Julie, atterrée, se répétait : « C'était donc cela que j'attendais... »

JACQUELINE HARPMAN

(*A suivre.*)

SOUVENIRS INÉDITS

de

CHARLES DE RÉMUSAT

Nous avons déjà publié (en avril 1958) une partie des souvenirs inédits de Charles de Rémusat dont un premier volume a depuis lors paru en librairie chez Plon. Les passages que l'on va lire n'ont encore été l'objet d'aucune publication. Rappelons que la mère de Rémusat était l'auteur des célèbres mémoires qui évoquent la Cour de Napoléon. Charles de Rémusat fut à la fois un homme politique et un écrivain. Il fait partie du cabinet Molé en 1836, du cabinet Thiers en 1840 ; en 1846 il fut élu à l'Académie française ; en 1848 il représenta la Haute-Garonne à la Chambre ; sous le gouvernement de Thiers il fut ministre des Affaires étrangères en 1871. Né en 1797 il est mort en 1875.

Mort de Napoléon.

Le 6 ou le 7 juillet 1821, l'on apprit que Napoléon était mort le 5 mai à Sainte-Hélène. Hormis sur ma pauvre mère qui en pleura toute une journée, cet événement fit peu d'impression autour de moi. Ce qui n'honore pas beaucoup notre sagacité politique, ni mes amis ni moi ne crûmes qu'il eût beaucoup d'importance, et peut-être même nous parut-il que cette clôture de l'épopée nous débarrassait définitivement du héros du poème. Il n'en fut rien. Cette mort sur un rocher de l'Océan était poétique. On en lut, on en rechercha les détails avec avidité. Les relations de sa fin ; le tableau de son séjour dans une île triste et peut-être malsaine, cette captivité dont lui-même a exagéré la dureté, les récits de ses conversations, enfin mille commérages inspirés ou autorisés par lui, plus encore que les incomparables écrits qu'il laissait et qui sont si peu connus, ramenèrent sur sa personne et ses malheurs un intérêt d'autant plus vif et d'autant plus libre, que sa mort calmait les haines et les craintes qui pouvaient encore s'attacher à son existence. Dans toute l'Europe, il se fit une réaction en sa faveur ; on mit parmi ses anciens ennemis une affectation d'impartialité et de générosité à le plaindre et à le célébrer.

En Angleterre surtout, il devint le héros à la mode, et j'y ai trouvé,

1. Ci-dessus, portrait de Walter Scott, à qui, on le verra, Rémusat alla rendre visite. (Cliché British Council.)

quelques années après, son nom populaire. Que fut-ce donc en France ? Tandis que la bonne compagnie qui ne l'avait jamais fort aimé et qui l'avait assez complètement oublié, se prenait à s'occuper de lui par curiosité et à en faire l'objet d'un goût romanesque, il acheva de passer dans les masses à l'état de légende héroïque. Il appartient spécialement à cette catégorie de grands hommes qui perdraient beaucoup à être discutés, que la raison toiserait à leur juste mesure, mais qui lui échappent en fuyant de bonne heure dans le domaine de l'imagination. La poésie les préserve de l'histoire. Cette transformation en demi-dieu de la fable s'est faite pour Bonaparte avec une facilité inattendue dans un siècle de critique et d'analyse. Aux élections de décembre 1848, il y avait encore des communes de France où l'on niait sa mort comme un faux bruit accrédité par la politique des gouvernements. On y disait que c'était lui qui revenait, et ces jours derniers, dans mon village, j'entendais chanter un chœur dont voici le refrain :

Napoléon sauva la France,
N'a-t-il pas imité Jésus ?

Et le parallèle était suivi dans toutes ses parties au point que, dans un couplet, la Vierge et Madame Mère étaient mises en regard l'une de l'autre.

Un effet plus immédiat et plus politique de la mort de l'Empereur, c'est qu'elle mit plus à l'aise l'union du bonapartisme et du libéralisme. Jusque-là, quelques officiers pouvaient rêver de ramener Napoléon, mais il était aussi monstrueux de proposer ce retour pour but de leurs efforts aux anciens ou nouveaux républicains, aux amis tant soit peu éclairés de la liberté. D'ailleurs, c'était s'attaquer de gaieté de cœur à la coalition de l'Europe entière et rejouer une partie deux fois perdue. Une difficulté presque semblable pouvait détourner de conspirer pour le roi de Rome. Tant que le père vivait, l'appel du fils était un retour vers le père, et le fils lui-même restait suspect à l'Europe. L'Autriche ne l'aurait pas livré. Le 5 mai changeait tout. Napoléon II cessait d'être l'avant-coureur de Napoléon Ier ; son nom n'était plus un signal de guerre universelle. C'était un prétendant qui pouvait avoir l'appui de l'Autriche et de ses amis. Il avait perdu tout ce qui pouvait le faire craindre, il n'avait rien perdu de ce qui pouvait le faire aimer de la multitude. Au contraire, un intérêt nouveau s'attachait à son nom ; les plus ombrageux amis de la liberté ne pouvaient appréhender qu'un enfant fût redoutable au peuple, et son âge était au contraire une circonstance favorable pour que la nation française lui fît ses conditions. Ainsi le bonapartisme, le patriotisme, le libéralisme purent plus spécieusement, plus logiquement se coaliser contre les Bourbons. Ceux mêmes qui n'avaient nul goût pour le nom de Bonaparte, qui refusaient d'y rattacher exclusivement les espérances de la liberté, ne pouvaient avoir d'objections à ce qu'on fît briller ce nom aux yeux des masses

pour les séduire et les animer. Des complots révolutionnaires purent se former au nom vaguement prononcé de Napoléon II, et je ne doute pas que la mort de l'Empereur n'ait donné au carbonarisme cette vive impulsion qui a, pendant deux ans, si fort agité la France. Je suis obligé de dire que personne, en 1821, ne parut y penser.

Voyage a Genève.

Le 18 septembre 1823, je partis pour Genève, et, le soir du lendemain, j'étais à Coppet. Je ne fut pas très frappé de l'aspect du lac, et il me semble que mes premières impressions n'égalèrent pas celles que m'ont fait les mêmes lieux à d'autres voyages. Peut-être suis-je une nouvelle preuve du peu de sensibilité de la jeunesse pour les beautés de la nature. Mais il me semble que la Suisse, et en particulier le Léman, m'ont laissé des souvenirs bien supérieurs à l'image qu'une première vue imprima dans mon imagination.

Le château de Coppet est une espèce d'hôtel du faubourg Saint-Germain donnant d'un côté sur les toits d'une petite ville par-dessus lesquels on voit, du premier étage seulement, le lac et le mont Blanc. De l'autre côté, une cour et une grille séparent la maison d'un parc fort ordinaire et très peu étendu qui n'a de remarquable qu'un ravin planté de beaux arbres, où coule tantôt un ruisseau, tantôt un torrent, suivant le temps qu'il fait. L'intérieur du château était meublé sans luxe et ressemblait à ce que devait être en 1770 l'appartement de M. Necker à Paris. Il n'y avait de beau qu'une grande galerie au rez-de-chaussée, formant une bibliothèque encore incomplète. Auguste, à qui Coppet appartenait, avait commencé là les améliorations qu'il projetait. Il était absent quand j'arrivai, mais peu de jours après, il revint d'Angleterre. Il commençait à connaître cet instructif pays ; il nous en parla beaucoup et préparait dès lors les excellentes lettres qu'il a écrites après un second voyage, et qui sont ce que j'ai lu de mieux sur le gouvernement et la société britanniques [1]. Broglie avait alors deux occupations dominantes, la législation et l'économie politique ; il avait fort avancé une dissertation, ou plutôt un livre, sur l'état des classes pauvres considéré à la lumière des saines idées de la science. Il est à noter qu'il anticipait sur les questions, qui ne devaient que beaucoup plus tard préoccuper les esprits. Il me donna son manuscrit, qui me parut remarquable. C'était, à l'aide de la doctrine de Malthus sagement entendue, une recherche sur la condition générale de la société, avec le but avoué de concilier les principes de la liberté, ceux de la morale, les idées de la charité chrétienne et les vues de la philanthropie moderne. Il se proposait de

1. Paris, 1825, in-8°, 428 pages. Une seconde édition, posthume, en 1829, avec quelques nouvelles lettres.

répondre aux objections que, dans ses *Nouveaux Principes d'Economie politique,* Sismondi avait élevées contre la science même qu'il paraissait enseigner. On voit qu'il s'agissait précisément du problème principal posé par le socialisme et qu'il n'est pas vrai que la préoccupation et l'examen n'en datent que de ces dernières années. Je ne doute pas, dès lors, que Broglie n'ait dit en grande partie sur ces questions ce qu'il y avait de mieux à dire. Mais il faut ajouter à sa honte, à la mienne, à celle de tous, que malgré l'ancienne date de nos réflexions sur les ouvriers et les pauvres, nous n'en avons pas montré plus de prévoyance et ne nous sommes pas donné au moins le mérite d'avoir pensé à ce à quoi nous avions réellement pensé. Une sorte de timidité d'esprit a fait autant de mal qu'aurait pu faire la paresse d'esprit. Peu d'hommes ont eu autant l'une et aussi peu l'autre que Broglie.

Mais nous parlions jurisprudence autant qu'économie politique. Depuis quelque temps, Broglie nous avait beaucoup entretenus d'un jurisconsulte italien réfugié à Genève. Il le disait un esprit de premier ordre. C'était Rossi. Proscrit des Légations pour cause politique, il était devenu citoyen de Genève et professeur de droit. Il était ou il allait être bientôt membre du Grand Conseil, c'est-à-dire de l'Assemblée législative. Quoiqu'à la suite des restaurations de 1814 et 1815 Genève eût eu sa part de la réaction universelle, les aristocrates de la ville haute, qui gouvernaient dans l'esprit rétrograde des émigrés de tout pays, ne pouvaient empêcher que leur cité ne fût un centre de savoir et de lumières, et par conséquent d'idées libérales ; et des hommes comme Dumont, Rossi, Sismondi, Pictet [1], Châteauvieux ne pouvaient se serrer de si près dans un si petit espace, sans que la raison pénétrât peu à peu dans la société et le gouvernement. Dans les matières de législation générale surtout, là où la politique n'était pas intéressée, l'esprit de réforme se faisait jour, et l'on avait entrepris une refonte des codes, pour laquelle il avait bien fallu reconnaître l'autorité des maîtres. Aussi Broglie s'était-il associé, avec Rossi, un avoué nommé Belot, homme d'un esprit distingué, et je crois Favre, homme fort riche et fort éclairé, pour publier des Annales ou archives de législation, excellent recueil qui malheureusement n'a pas duré longtemps à cause de la mort de M. Belot. On y peut lire, entre autres mémoires remarquables, une dissertation de ce dernier sur le code de procédure civile, supérieur à tout ce que j'ai lu ou entendu en ce genre dans les Chambres françaises.

Coppet était un lieu où les visiteurs abondaient. Nous y vîmes arriver un jour Odilon Barrot, qui faisait son tour de Suisse avec une de ses sœurs, personne assez agréable et qui n'était pas encore mariée (je crois que c'est Mme Meunier). Broglie le fit dîner avec Rossi et Belot. C'est alors que je fis connaissance avec le premier, et je le revis plus d'une

1. Adolphe Pictet (1799-1875), fit d'abord des études d'esthétique, de philologie et de philosophie, puis fut professeur à l'Académie de Genève.

fois pendant mon séjour en Suisse. Il était encore jeune, il avait une figure de buste romain, dont le haut avait une certaine beauté. Sa bouche, laide et mal conformée, laissait sortir avec difficulté une parole embarrassée, lente, mais correcte et claire, qu'avec une indolence apparente et une négligence italienne il laissait tomber d'un ton de dégoût. Une première impression de répugnance une fois passée, on s'habituait à entendre, on se prenait à écouter, à travers un accent pénible et une prononciation laborieuse, le langage clair, juste, persuasif d'un esprit droit et pénétrant, parfaitement sûr, qui saisissait tout, résolvait tout. Rossi avait au plus haut degré tous les mérites de l'esprit italien. Non pas une grande originalité, non pas une nouveauté féconde, non pas l'éclat et la profondeur, mais une aptitude rapide et pour ainsi dire illimitée à laquelle il ne fallait que laisser entrevoir la lueur d'une idée pour qu'elle en fît jaillir une vive lumière. Dès qu'il avait touché la vérité, elle était à lui tout entière, je ne sais s'il l'aurait trouvée seul et s'il était toujours capable de faire le premier pas ; mais il s'emparait si facilement et si pleinement de tout le domaine d'une question et d'une théorie qu'il semblait n'avoir eu besoin de personne pour y pénétrer. Avec ses éminentes facultés, il ne pouvait faire une meilleure rencontre que celle du duc de Broglie, beaucoup plus inventif que lui et un des penseurs les plus indépendants que j'aie connus. Broglie a été l'auteur de la fortune de Rossi, et par conséquent de sa renommée. Peut-être a-t-il fait encore davantage pour son esprit, et le plus grand service qu'il lui ait rendu a-t-il été de le forcer à penser.

Un des inconvénients du séjour de Coppet était l'affluence des curieux dans cette sorte d'hôtellerie. On y voyait chaque jour de nouveaux venus ; ainsi Mme de Rumford, que je retrouvais partout. Alexandre de Laborde y débarqua un matin, se rendant en Italie avec un bourgeois de Paris, le D^r^ de La Berge, médecin sans malades, moitié *carbonaro,* moitié intrigant, assez riche, d'ailleurs, et qui jouait un rôle assez actif dans les élections de la Seine. Je ne sais s'il n'avait pas prêté de l'argent à Laborde, dont il faisait ce qu'il voulait. On me mena aussi à Genève. La ville était partagée comme toujours en deux quartiers formant deux castes qui ne pouvaient s'entendre ni se souffrir. Rossi s'étant marié dans la ville basse, c'est-à-dire dans la petite bourgeoisie, avait eu besoin de tout son esprit et de l'amitié du duc de Broglie pour se faire accepter dans la haute ville. Celle-ci, à son tour, contenait deux sociétés, l'ancienne et la nouvelle. L'une était un reste du XVIIIe siècle, aristocrate, ennemie de l'esprit révolutionnaire et démocratique, ayant plus de morgue que de rigorisme, aimant la vie du monde et des salons, plus attachée à la religion comme institution que comme règle de croyance et de conduite, unissant à la roideur genevoise des goûts de salon et même des mœurs faciles ; très bonne compagnie d'ailleurs, dans le sens mondain du mot, et où il aurait été agréable de vivre si elle eût été un peu moins atteinte du préjugé contre-

révolutionnaire. L'autre, dans laquelle s'étaient réfugiés les entêtés de la philosophie et du libéralisme, les Dumont et les Sismondi, était moins timide, plus animée, plus accessible ; elle seule faisait de bonnes recrues intellectuelles, cherchait les idées, souhaitait les réformes et, mêlée de rationalistes et de méthodistes, se montrait tour à tour plus puritaine et plus philosophe que la première. C'était le parti libéral moderne, qui supportait assez impatiemment la domination des ultras de Genève, les poursuivait des traits d'une conversation railleuse, et professait plus de bonne volonté pour la démocratie de la ville basse, sans lui faire pour cela plus d'avances, ni plus d'accueil. Aussi ce parti, quand il fut parvenu avec d'assez longs efforts à dominer dans Genève n'a-t-il pas été plus que nous en France à l'abri des révolutions, et c'est à lui que la démocratie a fait directement la guerre.

L'ancienne société avait été celle de M. Necker. C'est là que je fus conduit. Je vis d'abord Mme Rilliet-Huber, vieille jolie femme, ancienne amie de Mme de Staël, ornée d'un esprit précieux et d'un pied de rouge, ayant ses fils au service de la France, et souriant avec beaucoup d'embarras aux hardiesses libérales de Mme de Broglie. Je vis aussi Mme Necker de Saussure [1], femme d'un esprit supérieur ; sa conversation, gênée par sa surdité, rappelait celle de Mme de Staël, dont elle a écrit la vie. Elle aurait tout à fait été des nôtres, si un peu de rigueur calviniste et l'absolutisme de son mari et de tous les siens ne l'avaient mise en défiance contre tous les relâchements du libéralisme. M. et Mme Eynard inauguraient alors la belle maison qu'ils venaient de bâtir et que les Genevois appelaient le palais. Ils l'inauguraient par un bal et une comédie de société. On y joua fort mal *Michel et Christine,* alors la pièce à la mode, et un M. Lullin y récita le monologue d'Auguste, ayant, dit-on, la tradition de Lekain à Ferney. Je ne dis rien de Dumont, de Sismondi, de de Candolle, de Pictet, de Châteauvieux, etc., sinon qu'auprès de ces hommes différemment distingués on retrouvait les traces distinctes de l'esprit de la société française à trois mémorables époques, à celle de la mort de Voltaire, à celle de l'Assemblée Constituante, à celle du salon de Mme Staël. On ne se figure pas l'intérêt qu'il y avait à entendre Etienne Dumont dire : « Je me rappelle encore l'effet de la publication de la lettre de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont. Il me semblait que l'égalité était descendue sur la terre et que nous avions tous grandi d'une coudée. »

CHATEAUBRIAND, Mme RÉCAMIER ET Mme DE CASTELLANE.

Chateaubriand était fort galant. En tout temps, il avait quelque liaison, liaison de cœur ou autre. Le ministère n'interrompt pas de telles habi-

1. Mme Necker de Saussure, Albertine, Adrienne (1766-1841), fille du naturaliste et femme du neveu de Necker, a traduit le cours de littérature dramatique de W. Schlegel (1814, 3 volumes).

tudes, il les encourage au contraire et ne rompt les liens formés que pour en faire contracter de nouveaux. Chateaubriand n'avait donc nullement changé en devenant ministre [1] (en 1823), et, avec l'enfantillage de sa personnalité, il n'a pu s'empêcher d'y faire allusion jusque dans ses écrits. Olympe Pelissier, belle courtisane, alors très connue, ancienne maîtresse d'Horace Vernet qui en a fait sa *Judith*, et devenue plus tard la femme de Rossini, vint un jour dans le cabinet de Chateaubriand lui demander un passeport. C'est cette visite que dans son *Congrès de Vérone* il représente comme une visite de la fortune. C'est Olympe qu'il appelle la *prenestine*. Cela n'empêchait pas qu'il fût revenu de Londres toujours avec un sentiment assez vif, dont il montait le rythme jusqu'à la passion. Il était amoureux de Mme Récamier.

Les souvenirs et les lettres qu'on vient de publier (1859) montrent que cette affection fut durable, malgré l'interruption dont je vais parler. Mais cet ouvrage n'explique pas quelle fut la nature de cette liaison. On sait qu'il en est ainsi de toutes les passions qu'inspirait Mme Récamier. Un mystère singulier règne sur la mesure des sacrifices qu'elle faisait au plaisir d'être aimée, sorte de succès dont elle recherchait le renouvellement, et même la publicité, avec une avidité infatigable et insatiable. Douée de beaucoup de bonnes et aimables qualités, c'était une coquette sur un grand modèle. On a dit qu'elle ne s'était jamais donnée tout entière. Il est certain qu'elle mettait sa pureté à défendre au moins une certaine partie d'elle-même, le réduit de la citadelle ; mais elle livrait sans trop de résistance tous les abords de la place.

A-t-elle gardé rien d'imprenable pour Chateaubriand ? On en a fort douté, et dans les lettres qu'on a publiées, on voit qu'elle se plaignait comme une maîtresse réelle des infidélités qu'il lui avait faites pour des actrices pendant son ambassade à Londres. Mais les formes excessivement caressantes qu'elle donnait à son affection pourraient expliquer cette demi-jalousie, laquelle n'était pas sans fondement. Ce n'était pas une actrice, ou ce n'était pas seulement une actrice, c'était une assez belle personne qui avait de très grands yeux, un air facile, une conversation vive, Mme Lafond, femme d'un joueur de violon célèbre, et qui montre encore dans son alcôve le portrait de Chateaubriand. Il revint avec elle de Londres sur le même paquebot, et leur liaison dura assez longtemps. Il n'en retrouvait pas moins à Paris Mme Récamier, qu'il ne négligea pas. Ceux qui soutiennent la vertu relative de cette femme singulière en donnent une assez bonne preuve : c'est que, lorsqu'au retour de Vérone Chateaubriand devint ministre, il eut la sottise d'en conclure que rien ne devait plus lui résister, et il se montra si exigeant, si pressant que la pauvre Juliette de ce Romeo grisonnant, troublée ou excédée, prit pour plus de sûreté ou de tranquillité le parti de se retirer à Rome ;

1. Ministre des Affaires étrangères.

Rome, c'est l'asile de tous les faibles et de tous les souffrants. Or, Mme de Castellane s'était alors présentée pour suppléante.

Cordelia Greffulhe avait paru, très jeune fille, dans le monde avec tout l'éclat d'une beauté exquise. Blonde et fraîche, régulière sans être classique, expressive sans être vive, sérieuse, attentive, sa figure frappait charmait et ne rassurait pas. Fille d'un second lit d'un riche banquier hollandais et orpheline de père, elle passait pour avoir en se mariant un million et demi, et, en 1814, cette dot alors immense était un grand objet d'envie. A la surprise générale, elle épousa librement à dix-sept ou dix-huit ans Boni de Castellane. Elle s'était aperçue tout de suite qu'elle avait fait une sottise, et qu'elle n'avait d'autres moyens de la réparer que d'en faire d'autres. Je crois qu'elle n'en avait pas encore trouvé l'occasion, lorsqu'elle fut victime d'un accident horrible. Le feu prit à sa robe, et elle eut au bras, au dos et à la taille de profondes brûlures dont la guérison dura plus d'une année. Elle supporta de vives souffrances avec courage, presque avec gaieté ; elle intéressa tout le monde et plut beaucoup à ceux qui furent admis auprès d'elle, quand elle put se tenir sur une chaise-longue et ouvrir son salon. Parmi eux était Molé ; il était déjà ou devint amoureux d'elle, et elle l'aima.

Quand elle reparut dans le monde, elle avait perdu de sa beauté ; on apercevait quelques traces affligeantes de ses maux, sa taille et sa démarche n'avaient plus la même élégance, ses traits avaient grossi, mais elle avait encore un beau teint, des yeux bleus charmants, de jolis cheveux, une physionomie calme, sérieuse, intelligente, pleine de pensée qui annonçait même plus qu'elle ne tenait. C'était cependant une femme remarquable, d'un esprit vif et original, plutôt que souple et étendu, une personne fantasque et calculée, facile et contenue, capable de bonté et de dévouement, de manège et de ruse, sans scrupules, mais non sans préjugés, aimable et dangereuse, et, je crois, portée jusqu'à l'excès aux entraînements de l'imagination et des sens. Elle s'était conduite avec habileté et imprudence ; l'habileté avait été de se faire des amis distingués, de plaire à quelques vieilles femmes qui la prônaient, l'imprudence de ne pas s'en tenir à Molé, dont elle était si fière. Un jour, Mme de Labriche nous requit, Pastoret et moi, de venir passer deux jours au Marais. « Mme de Castellane doit venir, nous dit-elle, et je veux du monde qui l'amuse. Elle est si aimable ! » Nous fîmes droit à la requête (24 mai 1817), et le lendemain de notre arrivée, Mme de Labriche passa la journée à aller regarder à la fenêtre si la voiture de la belle visiteuse arrivait. Molé, qui ne paraissait point le matin, trouvant sa belle-mère quand il descendit vers l'heure du dîner, absorbée dans cette occupation, lui dit sèchement : « Vous attendez Mme de Castellane, tenez-vous en repos, elle ne viendra pas. »

Cette parole nous pétrifia. En demander l'explication, personne n'y aurait songé. Molé rendait dans la maison des oracles désobligeants

auxquels femme, belle-mère et amis se soumettaient sans mot dire. Nous nous demandions, Pastoret et moi, ce qui pouvait être arrivé. Nous ne savions qu'à demi ce qui se passait, le ton de Molé nous l'apprit tout à fait. C'était le ton d'un homme sûr de son fait, mais aigre et dépité. Mme de Castellane m'a conté depuis qu'à cette époque même elle s'était brouillée avec lui. Il venait de l'abandonner, parce qu'elle avait pris pour amant Fernand de Chabot son cousin [1]. Elle ajoutait qu'il se trompait, mais que sa jalousie et sa colère l'avaient empêché de rien entendre. « Il a été bien dur pour moi, disait-elle, et j'étais si enfant, j'avais tant peur de lui que je n'ai pas su me défendre. » Mais elle ne niait pas que le beau Fernand, espèce de soldat vulgaire, avait été son consolateur. Elle avouait même que son désespoir avait été tel qu'elle avait eu successivement besoin de consolations fort diverses. « J'étais, disait-elle, comme une veuve d'autant plus pressée de se remarier qu'elle est plus malheureuse de son veuvage. »

Elle était grande arrangeuse, et voici comment elle arrangeait l'histoire de sa vie. Cette vie avait été dominée, remplie par une seule passion, passion qui l'a finie (ce dernier point est le plus vrai du récit). Cette passion avait nom Mathieu Molé. Mais Molé avait eu ses injustices, ses caprices, ses infidélités, et elle avait rempli ces intérim comme elle avait pu. Elle avait essayé de tout, du goût des arts, de la passion des beaux livres, de l'affection des chiens. Tant qu'elle avait eu sa grande fortune, elle s'était livrée à cent manies. C'est sous le ministère Villèle que des spéculations de bourse, qui alors envahirent la haute société d'une manière désastreuse, la ruinèrent par la main, disait-elle, de son beau-père et de son mari. Le luxe de sa maison pouvait y avoir contribué. Mais enfin, malgré ses distractions, elle ne voulait pas renoncer à toute prétention sur son Molé, et pour empêcher la prescription à l'époque où il avait paru s'occuper de Mme Broglie, ayant cru voir qu'il la soignait beaucoup à un bal costumé de Mme de Greffulhe, elle arriva le lendemain tout en pleurs chez Mme de Broglie, et la supplia de ne pas lui enlever le bien de sa vie. Elle avait le don des larmes et parlait bien. Mme de Broglie la prit en compassion ; elle avait quelque disposition à imiter le sentiment du Christ envers la Madeleine. Elle s'attacha à la pécheresse par ses confidences mêmes, et la prit sous la protection d'une tutélaire amitié.

Or donc, où conduit ce préambule ? A peu de chose en vérité. Mme Récamier étant à Rome, Mme de Castellane prit sa place. Elle forma avec Chateaubriand une liaison qui a duré quelque temps. C'est pour elle qu'il a fait quelques-uns des vers imprimés dans ses œuvres, entre autres des stances sur je ne sais quelle fleur d'hiver qu'il appelle la veilleuse [2].

1. Le duc de Rohan actuel. (Note de Rémusat.)
2. La *Revue de Paris* a publié les lettres de Chateaubriand à Mme de Castellane en août et septembre 1925.

Voyage en Angleterre.

Il serait ridicule de raconter aujourd'hui un voyage en Angleterre, si ce n'est comme on racontait jadis le voyage de Paris à Saint-Cloud. Je ne puis cependant ne pas faire la remarque, toute commune qu'elle est, des grands changements advenus dans les rapports de comparaison entre les deux pays. D'abord la manière de voyager. En 1827, la meilleure diligence, partant à 8 heures du matin, ne nous déposa à Calais que le lendemain à 5 heures du soir. Là, il fallut attendre un départ de paquebot jusqu'au lendemain 9 heures et demie. Il n'y avait pas même beaucoup d'années que ce paquebot était un *steamer* et le nôtre *Fury* nous débarquait à Douvres à midi et demi. Douvres causait alors une surprise qui est moindre aujourd'hui. On y a bâti des auberges presque monumentales et de grandes files de hautes maisons pour les baigneurs qui viennent y passer une saison. Autrefois la ville n'était composée que de petites maisons.

Nous montâmes là ensuite sur le *Stage,* petite berline rouge et or à quatre places, un peu basse, mais surmontée devant et derrière de quatre banquettes assez hautes, où tout le monde se juchait. La voiture étroite du bas, large du haut, courait traînée par quatre élégants chevaux, bien attelés sur ces belles et étroites routes macadamisées que nous ne connaissions pas alors.

Nous arrivâmes à la nuit à Cantorbery où la première rencontre que je fis fut une demoiselle qui me fit des propositions en français. J'ai remarqué qu'en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, notre langue est assez volontiers employée à cette négociation, comme à toute autre diplomatie.

Je ne suis pas assez habile pour décrire la cathédrale de Cantorbery, quoique je l'aie depuis visitée avec soin. En quittant la ville archiépiscopale, nous eûmes bientôt de l'outside du *Stage,* la vue de la *Modway* avec une partie de la flotte à l'ancre vers Chatham, puis à Gravesend une belle vue de la Tamise. Nous descendîmes à Londres dans un logement qu'on nous avait retenu à Gerrard Street. Un club célèbre peu nombreux, très recherché, celui de Johnson, de Burke, de Reynold's se tenait et se tient encore, je crois, Gerrard Street. Le beau quartier qui a été comme le résultat de la destruction du Carlton Palace, et la grande rue avec son quadrant (quart de cercle), *Regent Street* qui remonte de Waterloo Place à Portland Place, et de là jusqu'à Regent Park, étaient alors des choses nouvelles et dans tout leur éclat.

Londres avait donc son quartier monumental, et Londres l'a encore.

C'est là qu'on veut voir des maisons particulières dans tous les styles : grec, égyptien, arabe, gothique, italien, le tout parodié plutôt qu'imité, avec un goût suspect et bizarre. A quelques exceptions près, les maisons monumentales de Londres ressemblent à l'architecture incorrecte et capricieuse des décorations de théâtre. C'est de l'architecture pour la foule, improvisée, disproportionnée, destinée à passer vite et à se renouveler souvent. J'aime mieux les rues et les squares un peu plus anciens, bordés de maisons à surfaces planes, à formes carrées, en briques, sans moulures et sans corniches, qui sont les véritables maisons de Londres. Ces longues files de bâtiments pareils sont un peu monotones, un peu nues, un peu tristes dans leur propreté, mais elles ont un certain caractère et ne rappellent rien qu'on ait vu sur le continent.

La tenue générale des rues donnait à Londres sur Paris un avantage marqué. Paris, a immensément profité en élégance, en soin, en luxe de tout genre et, foncièrement plus gai et plus beau, il constitue une capitale fort supérieure à Londres. On pouvait hésiter en 1827, la largeur des rues, l'ubiquité des trottoirs, l'éclairage perfectionné me faisait presque mieux aimer Londres ; j'y reconnaissais le théâtre d'une civilisation plus avancée. Il faut songer qu'il n'y avait pas alors de trottoirs à Paris, que l'éclairage au gaz ne commençait à être essayé que depuis 1825, que les maisons neuves se bâtissaient encore en moellons avec de plats ornements en plâtre, et que l'architecture urbaine et privée était des plus simples. Ce n'était pas la ville splendide à laquelle nos yeux se sont habitués. De même les promenades de Londres, les parcs me parurent supérieurs aux nôtres. Dans l'après-midi, Hyde Park offrait le spectacle animé, et le luxe opulent de promeneurs à cheval et en voiture, et l'avenue de l'Etoile ne supportait pas alors la comparaison. Tout cela a changé et nous l'emportons même pour l'élégance et l'éclat des équipages, et la richesse paraît égale. Sous un aspect plus sérieux, la population de Londres se présentait mieux que la nôtre. Elle était mieux vêtue et, quand on y voyait des gens en haillons, on vous disait que c'étaient des Irlandais. Aujourd'hui, il me paraît qu'au moins la classe ouvrière est mieux habillée à Paris qu'à Londres. Je sais qu'il faut tenir compte du charbon. La poussière de houille en suspension dans l'atmosphère ne permet pas que le visage et le linge restent nets, à moins de prendre des soins interdits aux artisans.

Ceux qui ne trouvent pas les Anglais hospitaliers sont des Français qui, sans moyens d'introduction, n'ont vécu que dans les lieux publics, assurément beaucoup moins agréables qu'en France et hantés par une moins bonne compagnie. Un Anglais vit chez lui ou au *club*. Il n'est pas facile de l'y joindre, quand on est absolument isolé et inconnu. Mais une seule lettre de recommandation vous ouvre vingt maisons, et une fois accueilli par une personne, on est conduit de l'une à l'autre, au point d'en être embarrassé. Les Anglais aiment à montrer leur pays ; ils

acceptent et comprennent la curiosité. Toute question sur un fait est la bienvenue, tout désir de voir et de connaître. Quelqu'un qui les interrogerait toujours leur paraîtrait avoir une bonne conversation, et ils se plaisent à donner l'explication de tout.

C'était alors la *Saison,* c'est-à-dire le temps où tout le beau monde est à Londres et se réunit à peu près tous les jours à des raouts, bals ou concerts. Cette société de la *high life* marche toujours toute ensemble et ses assemblées sont de brillantes cohues où la chaleur est étouffante, la conversation nulle et les pierreries surabondantes. Beaucoup de maisons sont petites, aussi y est-on fort gêné, et j'y ai vu à la lettre une partie de la société stationner sur l'escalier. Allmack's, bal de souscription, qui joue un rôle dans les romans de l'époque, était alors dans sa gloire. C'était la première société de Londres dans un local de guinguette. Alors comme aujourd'hui, il n'y avait pas de maison ouverte le soir où l'on pût aller sans invitation, sûr d'y trouver une société agréable et une maîtresse de maison causante. Alors comme aujourd'hui, on ne rencontrait l'esprit de société qu'à dîner, mais il s'y montrait à son avantage. Les Anglaises sont plus instruites que les Parisiennes, et elles ont autant d'esprit. Dans la société, à dîner surtout, il y a peu de gêne, il y a de la cordialité, de la gaieté, et au *pass wine,* c'est-à-dire quand les femmes sont parties, on ne cause guère sans de gros éclats de rire. Cet intermède entre le dîner et la soirée commençait à se raccourcir, aujourd'hui, dans les maisons à la mode, il n'excède guère un quart d'heure.

Un ami après m'avoir fait déjeuner de bon matin chez lui, dans le fond de la Cité, avec une infusion de café faite avec la même bouilloire et le même procédé que le thé (en ma qualité de Français, il croyait devoir m'offrir du café, chose à peu près inconnue alors dans la bourgeoisie) me mena au *meeting* annuel de la Société des amis. Dans une salle en amphithéâtre à gradins se tenait une réunion très nombreuse de quakers et de quakeresses [1]. On resta très longtemps silencieux et comme recueilli, puis, tout à coup, un des assistants se leva, et, sans trembler sensiblement, mais d'une voix excessivement tremblante, il psalmodia un discours qui n'exprimait guère que des sentiments vagues de piété et de fraternité. Une femme, à qui l'inspiration vint également, se mit à parler à peu près de même, et, après deux autres allocutions peu concluantes et toujours prononcées en chevrotant, quelqu'un eut l'inspiration de dire que c'était assez. Tout le monde se leva et se retira, après avoir donné chacun une poignée de mains à chacun de ses voisins. Cette réunion était singulière et n'était pas sans effet. J'allai voir également, à Newgate, Elisabeth Fry, et je remarquai avec admiration les résultats de son apostolat domestique dans l'intérieur de la prison des femmes les plus perverties probablement de l'Angleterre. Il était diffi-

1. Sur la société des amis et les quakers, voir l'étude de Daniel-Rops dans la *Revue de Paris* de septembre 1958.

cile d'en juger autrement que par les apparences, mais elles étaient des plus favorables, et tout ce que j'ai vu de cette femme supérieure, à Londres et, depuis lors, à Paris, a justifié pour moi sa réputation. Un matin, j'allai à cheval voir Josuah Foster dans son cottage à Tottenham. C'était un dimanche, et je le trouvais avec une *party* d'amis et d'amies. Il y en avait beaucoup de jeunes des deux sexes, et quelques filles d'une grande taille et d'une rare beauté. Toutes dans le costume uniforme et modeste de leur secte. On se promenait dans le jardin, on s'y divertissait avec une gaieté libre et décente. On nous retint à dîner. Nous nous assîmes nombreux autour d'une table couverte d'une nappe, mais où il n'y avait rien, Il se fit un long silence pendant lequel on paraissait méditer. Puis Foster fit un signe et, je crois, une courte oraison. Les jeunes gens prirent sur le buffet les plats et servirent. On mangea sans parler ; mais ce silence n'avait rien de raide, ni de froid. La bienveillance mutuelle, le bon accord était visible. Cette matinée m'intéressa beaucoup.

On a tant décrit les environs de Londres, Windsor, Richmond, Hampton Court, que je n'en dirai rien, non plus que des courses d'Epsom. Rien, cependant, ne ferait plus prendre l'Angleterre à gré. La beauté de la végétation, la fraîcheur des paysages, les bords de la Tamise, les jolis chemins bordés de haies et d'arbres, les maisons de campagne, les cottages, les auberges même, tout cela est incomparable, et l'était surtout il y a trente ans, car pour l'élégance les environs de Paris ont beaucoup gagné. La vue de Richmond, célébrée par Thompson mérite toute la poésie du monde, et encore à présent l'effet m'en est toujours nouveau. Après avoir déjeuné au fameux *Star and Garter,* je pris un batelier et un bateau et remontai la Tamise. Le batelier me nommait tous les lieux sur les deux rives ornées de maisons et de jardins souvent célèbres. Il me montra une sorte de petit château en brique d'un rouge assez vif flanqué d'un pavillon hexagone et entouré de jolis arbres. « C'est Orléans House, me dit-il, à Twickenham, c'est là qu'habitait le duc d'Orléans quand il était en Angleterre. »

La campagne est la grande beauté de l'Angleterre, et dans un voyage de cinq semaines que nous fîmes dans l'intérieur du pays, rien ne nous frappa plus que le paysage. Nous nous arrêtâmes beaucoup pour visiter les parcs et les châteaux, et c'est là seulement qu'on peut juger de la grande existence et du noble luxe des heureux de cet heureux pays. Je fus frappé du soin intelligent avec lequel les monuments, et même les ruines du passé, étaient conservés, et du sentiment historique que tout le monde attachait à tous les souvenirs. La mode avait commencé alors, non seulement de réparer les vieux édifices dans le style de leur époque, mais même d'appliquer le vieux style à des bâtiments neufs et de faire du nouveau gothique, ou de l'architecture d'Elisabeth. Le plus riche exemple que j'aie vu en ce genre, est Eaton-Hall, château des Grosvenor, près de Chester. Ces pastiches du passé étaient souvent exécutés avec plus de

magnificence que de goût, mais ils indiquaient un genre de curiosité qu'Horace Walpole a, je crois, remis en honneur dans la haute société anglaise, mais qui doit toujours avoir été populaire. A cette époque, nous n'avions absolument rien de pareil en France. Notre histoire y était en oubli, si ce n'est en horreur, et le sentiment archéologique, qui y a un peu ramené, était encore à naître. A peine quelques réflexions sur l'art gothique avaient-elles commencé à réagir contre les arrêts sans appel dont, après la philosophie du XVIIe siècle, l'art de la Révolution avait frappé tout ce qui n'était pas grec et romain. L'attrait que la vieille Angleterre a conservé pour les hommes les plus dévoués aux intérêts et aux idées de la nouvelle, était à nos yeux un trait d'originalité et une preuve vivante de cet orgueil national, qui attache ce pays à son histoire et à son gouvernement. Les Anglais tiennent à tout ce qu'ils ont fait en tout temps, parce qu'ils sont contents de ce qui leur en est resté. Il y avait longtemps que Shakespeare et sa popularité m'avaient fait comprendre ce côté du caractère anglais. J'aimai à le constater sur place et à en recueillir à chaque pas le frappant témoignage ; mais nulle part plus qu'en Ecosse !

Là, les souvenirs n'étaient pas seulement empreints partout, sur la pierre des monuments ou les rochers des montagnes. Ce n'étaient plus des morts, dont on garde et respecte les tombeaux ; un enchanteur avait ramené ces morts à la vie. C'est Walter Scott qui avait fait de l'Ecosse, après le Parlement, le but principal de mon voyage en Angleterre, et je décrirais malaisément l'émotion d'ardente curiosité, avec laquelle, parti du pied du château à créneaux du duc de Northumberland à Aluwick, je passai le Tweed et j'arrivai à Edimbourg. Je persiste à croire qu'Edimbourg est la plus belle ville que j'aie vue. J'y suis retourné deux fois depuis 1827, encore l'année dernière, et la *romantic-town* m'a produit la même impression. Elle a plus de monuments, elle est plus propre, plus ornée, plus léchée aujourd'hui ; elle n'a rien perdu. Nous y passâmes sept jours très heureusement occupés. Les Ecossais sont hospitaliers, et peut-être leur esprit s'assortit-il mieux au nôtre que celui des Anglais. Je n'en jugeai guère alors que par M. Murray, avocat d'Edimbourg à qui j'étais recommandé.

Quoiqu'il en soit, M. Murray nous fit voir en détail le Palais de Justice, *parliament house,* et la belle bibliothèque des avocats, qui en est le principal ornement ; puis, il nous conduisit dans une salle à boiseries de chêne, un peu nue, un peu poudreuse, très analogue au prétoire d'un de nos tribunaux de province. Là, devait siéger une section de la Cour de justice, et avant qu'elle entrât, un greffier en robe noire fort peu neuve vint s'asseoir à une petite table au pied du tribunal.

C'était un homme un peu fort, d'une large face aux joues tombantes et dont les yeux gros étaient surmontés de sourcils saillants qui les cachaient un peu. Ses cheveux assez rares, d'un blond passé ou plutôt blanchâtres, tombaient en mèches assez longues autour de sa tête. « Voilà notre

homme », nous dit M. Murray. Nous allâmes à lui, et nous lui dîmes que nous avions porté chez lui une lettre de M. Gallois[1] à quoi il nous répondit de venir déjeuner avec lui, Walker Street.

On déjeune mieux et un peu plus tard en Ecosse qu'en Angleterre, où Brougham nous invitait à 9 heures du matin pour déjeuner avec du cresson, du beurre et du thé. Walter Scott, qui avait beaucoup des habitudes et de l'appétit de ses héros, restait longtemps à table, mangeant et causant ; sa fille non mariée, aux traits ronds, au teint frais, de ce genre d'Ecossaises qui ont les joues d'un rouge vif et les cheveux d'un noir sombre, était un peu commune, mais communicative, et de plus fort enrhumée ; et quant à lui, quoiqu'il eût la prétention insoutenable de ne parler qu'anglais, il avait une conversation pleine de bonhomie et d'entrain, d'enjouement, s'intéressant à tout, content de tout, avec une figure et des manières d'un paysan fin, matois et bien élevé.

On l'entendait du reste assez bien parce qu'il parlait lentement exprès et puis l'anglais des Ecossais est plus intelligible que celui des Anglais. C'était le temps où il ne convenait pas encore qu'il fut l'auteur de *Waverley,* et il était indiscret de le questionner à cet égard. Mais je pensai que les allusions étaient fort permises, et je lui dis qu'en France on était maintenant si occupé, si épris de l'Ecosse que tout était à la mode écossaise, qu'on empruntait aux légendes de ce pays des sujets de drames et de tableaux, que l'opéra le plus récemment à la mode était pris de *la Dame blanche* et qu'on avait remarqué au Salon un tableau représentant les puritains prisonniers, et Habacne avançant l'aiguille de l'horloge pour hâter l'heure de leur martyre... « Vous savez cette scène du roman d'*Old Mortality ?* » Il eut l'air de chercher à se rappeler et dit : « Oui, oui, je sais. » Mais le sujet de conversation qui lui plut davantage, ce fut de nous faire l'itinéraire d'une course dans les Highlands. En nous disant adieu, il nous engagea à le venir voir à Abbotsford ; mais nous ne l'avons pas revu (19 juin). Aucun homme, je crois, plus que Scott, n'avait l'air qu'il devait avoir, ni ne répondait mieux à l'attente de celui qui l'approchait pour la première fois, ne vous laissait meilleur souvenir pour l'avoir seulement entrevu. En ce temps-là, il n'y avait personne en Europe que je fusse plus curieux de connaître, et plus heureux d'avoir vu[2].

⁂

Je me suis confirmé dans cette remarque d'Auguste de Staël qui dit ne pas connaître d'assertion générale sur l'Angleterre qui ne puisse être balancée par l'assertion contraire. Ainsi, il existe plus d'aristocratie, mais aussi plus de démocratie qu'ailleurs. De même on peut dire que les

1. Un ami de ma famille, membre du Corps législatif de 1813, il était très lié avec Lord Lansdowne. (Note de Rémusat.)

2. Walter Scott est mort en 1832.

Anglais sont réservés, ils ont un certain « quant à soi » ; cependant ils sont, au moins pour les étrangers, très accueillants, même communicatifs et jamais indiscrets. Il faut un certain tact pour deviner ce qui est indiscrétion en Angleterre tant on y peut convenablement faire de questions et réclamer d'obligeance. C'est de même que, chez ce peuple si fier, on ne distingue pas aisément ce qui est offensant de ce qui ne l'est pas. En général, l'habitude de la discussion et de la publicité y permet de dire et d'entendre ce qui ne serait pas toléré chez nous.

C'est peut-être la différence de la fierté à la vanité. Montesquieu n'a probablement pas tort de dire qu'ils n'estiment que deux choses, la richesse et le mérite. Ils vont au solide dans toutes leurs appréciations. Cependant, ils mettent une grande, une bien grande importance à être gentleman, ce qui veut dire *comme il faut* au sens moral, avoir des sentiments délicats, distingués quelque chose de l'*honnête homme* du XVIIe siècle. On ne peut dire que les préjugés de la vanité y soient inconnus ; on n'y dédaigne pas les lettres, la naissance, etc., mais tout cela est positif et réglé et ne donne pas lieu à ces raffinements indéfinissables de l'orgueil et de l'imagination, non plus qu'à ces usurpations prétentieuses et grossières, nos deux plus grands ridicules en France.

Il y a une distance très marquée entre les classes. L'aristocratie qui se confond avec le beau monde, et même avec le monde politique, ne se divise pas à Londres et forme une certaine masse compacte, presque toujours tout entière dans toute réunion de société. Si l'on n'en est pas naturellement, il faut l'éclat d'un certain mérite pour y être admis : mais une fois admis, on l'est tout à fait. La classe moyenne extrêmement nombreuse, plus nombreuse qu'en France, et tout aussi influente, vit en dehors de ce monde supérieur, le trouve un peu impertinent et ne cherche ni à s'en rapprocher, ni à s'en venger. Elle se compose de tout ce qui est *esquire* ou *gentleman*, désignations prétendues aristocratiques qui répondent à peu près à la distinction usuelle que nous faisons des passants dans la rue quand nous appelons l'un, *un homme*, et l'autre *un monsieur*. Les *messieurs* à leur tour sont fort séparés de la classe inférieure, c'est-à-dire des gens de condition servile et des ouvriers. Ceux-ci sont respectueux et déférents, mais sans compliments ni phrases. Tout cela se fond très bien dans les réunions politiques ou autres et disparaît devant la loi.

Autre contraste. Tout, d'abord, paraît petit en Angleterre. On a remarqué que les mesures y sont en général plus petites qu'ailleurs. Certains établissements de commerce, d'administration, etc., étonnent par leur peu d'importance. Louis XIV nous a habitués aux grandes façades. Il y a chez nous un certain apparat dans une boulangerie, dans une corderie de l'Etat, et par suite dans une maison de roulage, dans un bureau de messageries ; tout cela était au contraire très simple en Angleterre, du moins autrefois. Pour prendre place aux diligences les plus achalandées de Londres, il fallait aller à la porte d'une échoppe où n'auraient pas tenu dix personnes et il y arrivait ponctuellement un *stage* élégant, attelé

comme nos voitures de Longchamp avec quatre chevaux portant une rose à l'oreille. Les bagages étaient entassés sur l'impériale aussi vite que les voyageurs sur les banquettes. Il y avait toujours des places, on n'avait pas besoin d'en retenir. Tout est toujours facile en Angleterre ; on ne fait des affaires de rien. Personne n'y fait, comme on dit, son embarras. On a l'art et la volonté de réaliser la commodité à toutes choses.

Il n'y a qu'une chose difficile, c'est d'y avoir un dîner à la française et, en 1827, j'aurais ajouté : une tasse de café ; un dîner, c'est-à-dire une soupe, des entrées, un rôti, une salade, des entremets, un dessert, c'est chose chère, rare et souvent impossible. Si vous en demandez l'équivalent dans la meilleure taverne, on vous fera attendre deux heures, et il y manquera quelque chose. Ils ne conçoivent guère qu'on puisse servir autre chose que ce qui est prêt, et l'improvisation des restaurateurs français les confond. Je note ce point parce qu'il touche à un point général très important : la dépense. Il est établi que tout est ruineux en Angleterre. Cela n'est pas exact ; ce qui est cher en Angleterre, c'est le luxe et le luxe y commence plus tôt qu'en France, puisqu'un dîner d'auberge française est un luxe, puisqu'une bouteille de vin est un luxe. Quand on vit de la vie simple de tout le monde, de la vie de garçon, on ne dépense guère plus qu'à Paris ; sauf, tout au plus, la différence du schelling au franc. C'est encore plus vrai aujourd'hui que jadis, Paris étant devenu beaucoup plus cher en même temps qu'il est plus brillant et plus fastueux.

En 1827, je n'ai pas trouvé trace, de Dunkels à Douvres d'une malveillance quelconque envers les Français. Cependant la guerre était plus récente et les relations beaucoup moins multipliées qu'aujourd'hui. Nous inspirions une certaine curiosité. Je fus frappé, d'ailleurs, de la faveur dont commençait à jouir Napoléon. On en parlait sur l'*Outside* des diligences avec curiosité, respect, admiration. On ne lui reprochait même pas son despotisme. Il est vrai qu'on ne croyait guère à notre liberté. Politiquement, nous étions inconnus. On ne savait pas un de nos noms propres, pas une de nos affaires. M. Stanley, un charmant jeune homme, qui débutait avec grande espérance au Parlement, qui parlait français comme moi et qui devait être le comte de Derby, entreprenait de m'expliquer ce que voulait dire le mot anglais *budget*. Il n'imaginait pas qu'on eût en France ouï parler d'une pareille chose. On est encore surpris aujourd'hui de l'ignorance des Anglais en ce qui nous concerne ; il est vrai que la nôtre, en ce qui les touche, est presque égale.

CHARLES DE RÉMUSAT

UNE CAMPAGNE QUE NOUS AVONS GAGNÉE

TUNISIE 1942-1943

par Louis Koeltz

Lorsqu'on évoque les campagnes qui ont abouti à la libération de notre sol national au cours de la seconde guerre mondiale et le rôle que nos armées ont joué dans cette épopée, on fait rarement allusion à la campagne de Tunisie de 1942-1943 dont l'issue heureuse marqua pourtant, avec la chute de Stalingrad, le tournant de la guerre. Si l'on sait que les armées de l'Axe furent contraintes de capituler après six mois de lutte, on ignore les dures épreuves que les Alliés eurent à traverser avant la victoire et combien il s'en est fallu de peu que la campagne se prolongeât de plusieurs mois encore. On ignore aussi la part importante que notre armée d'Afrique a prise dans cette tourmente, malgré son lamentable équipement, et combien les Alliés lui furent redevables. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer dans les lignes qui vont suivre.

I. — Détresse britannique.

Fin juin 1942. Londres est dans l'angoisse. Les forces de Sa Majesté sont menacées de perdre le contrôle de la Méditerranée. Bousculant en Cyrénaïque la 8e Armée, Rommel s'est emparé de Tobrouk, a franchi la frontière égyptienne et vient d'arriver au contact de la position d'El Alamein, dernier rempart de la grande base d'Alexandrie et du canal de Suez. La 8e Armée est aux abois et ne peut être secourue au plus court par Gibraltar : les avions et les sous-marins de Kesselring, basés en Sicile et en Sardaigne, coulent tous les convois qui tentent de passer. Par surcroît Malte est bien près de l'agonie.

Aussi dès la mi-juin Churchill est-il allé à Washington pour décider le président Roosevelt à se rallier à son projet de débarquement en Afrique du Nord française qui seul peut ouvrir le détroit de Sicile. Il a échoué. Ce n'est que trois semaines plus tard, le 23 juillet, qu'il obtient l'accord tant désiré. Il se rend aussitôt à Moscou pour en prévenir Sta-

line et à son retour il s'arrête au Caire pour réorganiser le haut-commandement : il place Montgomery à la tête de la 8e Armée et Alexander à la tête du Moyen-Orient avec « pour première et principale mission de capturer ou de détruire le plus tôt possible l'armée de Rommel ».

Mais pendant son absence un grave différend a éclaté à Londres entre états-majors américain et britannique au sujet du plan de l'entreprise d'Afrique du Nord qui a reçu le nom conventionnel de *Torch*. Alors que les Britanniques, désireux avant tout de soulager leur armée d'Egypte, voudraient que l'on débarquât en Méditerranée dès le début d'octobre et le plus loin possible vers l'Est, les Américains eux, veulent porter leur effort en Atlantique, au Maroc occidental, pour pouvoir s'opposer éventuellement à une réaction allemande par Gibraltar et le Maroc espagnol. Les discussions traînent en longueur et ne se terminent qu'au début de septembre par un compromis peu heureux. On interviendra à la fois au Maroc occidental et en Algérie, mais sans dépasser Alger vers l'Est. Trois forces de premier assaut — au total 107 000 hommes — aux ordres du général Eisenhower, débarqueront, à partir de la nuit du 7 au 8 novembre, 34 000 Américains et 250 chars dans les parages de Casablanca, 40 000 Américains et 200 chars à Oran, enfin 10 000 Américains et 23 000 Britanniques à Alger. Ces derniers prendront ensuite possession des ports et aérodromes du Constantinois, puis sous la direction du général Anderson, commandant de la 1re Armée, pousseront sur Tunis « dès qu'ils le pourront ». *Torch* sera précédée, le 24 octobre, par une offensive de la 8e Armée en Egypte.

Résultat de concessions réciproques et d'adaptations de la dernière heure, le plan de *Torch* n'était pas fait pour permettre d'atteindre Tunis rapidement, car le général Anderson ne disposait dans son premier échelon d'aucune force motorisée et Alger n'était relié à Tunis, distant de 700 kilomètres, que par une voie ferrée au débit dérisoire de six trains par jour. Toute la campagne s'en ressentira.

II. — L'ARMÉE D'AFRIQUE ENTRE DANS LA LUTTE.

Quoi qu'il en soit, le 24 octobre, au jour prévu, Montgomery attaque Rommel par surprise à El Alamein et, après dix jours de combats acharnés, l'oblige à entamer vers l'Ouest une « retraite sauvage » pour sauver les débris de son armée.

Quatre jours plus tard, le 8 novembre, deux grands convois venant de Gibraltar se présentent devant Oran et Alger. Se conformant à la consigne qui lui a été donnée par le général Weygand de « défendre l'Afrique Française du Nord contre quiconque » pour enlever à Berlin et à Rome tout prétexte d'intervenir en Tunisie et au Maroc, l'armée d'Afrique fait opposition sur les plages, mais quand elle apprend qu'en

France l'Allemand a envahi la zone libre, elle se range aussitôt aux côtés des Américains et des Britanniques pour combattre l'Axe.

Quelle est donc cette armée d'Afrique qui se détache de Vichy pour reprendre la lutte contre l'Allemand et l'Italien ?

Depuis deux ans, de Casablanca à Tunis, elle attend impatiemment cette heure. Elle a accueilli l'armistice de juin 1940 avec stupeur ; elle s'y est soumise par devoir pour ménager l'avenir, mais en son âme meurtrie elle s'est juré que cette humiliation n'aurait qu'un temps.

L'armistice l'a considérablement affaiblie. Certes, elle compte encore quelque 120 000 hommes, mais, non contents d'exiger que les effectifs stationnés en Tunisie ne dépassent pas une douzaine de mille hommes — dans l'espoir de pouvoir un jour débarquer à Tunis et à Bizerte aux moindres frais — les Italiens ont cherché à réduire le plus possible sa puissance combative. Ils ne lui ont pas laissé de compagnies antichars, pas de sections contre avions ; pas de batteries lourdes ; pas de parcs d'artillerie, pas d'équipages de ponts ; ils n'ont concédé que quelques chars à sa cavalerie, encore les ont-ils relégués dans l'Ouest, en Oranie et au Maroc. Ils se sont opposés à la motorisation des unités : un seul groupe d'artillerie sur quatre est tracté ; tous les trains de combat, tous les trains régimentaires sont restés hippomobiles. Estimant ces restrictions insuffisantes, ils ont diminué à l'extrême l'encadrement européen des unités indigènes, entravé son recomplètement et chicané sur le départ des engagés volontaires de la métropole. Toutes ces mesures vexatoires ont exacerbé les rancœurs des cadres. D'un mouvement spontané, les corps et services ont caché des armes, des matériels, des munitions, des vivres, dans des propriétés, des fermes, des carrières.

Mais l'armée n'a pas eu seulement à se défendre contre les rigueurs des commissions de contrôle. Elle a eu aussi à souffrir du manque de ressources naturelles et industrielles de l'Afrique Française du Nord et de la réduction des transports maritimes. Elle n'a plus d'essence, plus de gas-oil : ses moteurs marchent à l'alcool. Elle n'a plus de charbon pour ses transports de concentration. Elle manque de pièces de rechange et de lubrifiants pour ses armes automatiques et ses pièces de 75. Elle manque de batteries pour ses appareils de transmission, d'ailleurs vétustes et démodés. Une même misère a gagné l'habillement, les chaussures surtout, qui ne peuvent plus être réparées faute de cuir, de fil de poix et de pointes. Elle n'a même plus de fourrages pour ses animaux et a dû réduire leurs rations de moitié.

Tout s'est donc ligué pour affaiblir l'armée d'Afrique, et cependant, en novembre 1942, elle est prête à rentrer dans la lutte. Toute une mobilisation a été préparée secrètement. Le 19e Corps français en Algérie doit mettre sur pied trois divisions de marche (D.M.) et une brigade légère mécanique (B.L.M.) ; le Maroc, deux divisions de marche et une seconde brigade légère ; la Tunisie, toutes ses troupes. Comparées aux grandes unités allemandes qu'elles peuvent être amenées

à rencontrer, les D.M. et B.L.M. leur sont nettement inférieures en puissance et mobilité. Les D.M. ne sont en fait que des brigades mixtes à six bataillons et deux groupes d'artillerie ; les B.L.M. que des groupements d'escadrons d'automitrailleuses-motos, d'escadrons portés et de vieux chars D 1 : « La B.L.M., écrivait le général Juin, peut donner un coup de poing, mais elle est incapable d'une action de force continue. » Les D.M .ne sont pas plus favorisées, mais elles sont entraînées à la montagne et à la guérilla et peuvent essayer de durer en attendant une aide extérieure.

Quant aux forces aériennes, soumises elles aussi à de sévères restrictions, elles sont, malgré la haute qualité de leur personnel, « ridiculement insuffisantes pour faire face à une attaque véritable et nettement surclassées par tous les belligérants ». (En fait, elles seront retirées du front dès le 17 novembre 1942.)

III. — Echec allié sur Tunis.

Telle est cette armée d'Afrique qui, malgré son dénuement, va participer à la lutte contre l'Axe.

Celle-ci s'engage mal. Le général Giraud, commandant en chef français en Afrique, se refuse à subordonner ses forces au général Eisenhower et déclare qu'étant donné leur faiblesse elles devront se contenter de couvrir la concentration des Britanniques dans l'Ouest tunisien. Le général Barré, commandant supérieur des forces de Tunisie, s'installe donc à une soixantaine de kilomètres de Tunis et la D.M. de Constantine du 19e Corps dans la trouée de Tebessa. Les autres divisions d'Algérie suivront, et le général Juin prendra le commandement de l'ensemble.

Mais les Britanniques se concentrent lentement alors qu'avec l'accord du gouvernement de Vichy, Kesselring a commencé dès le 9 novembre à débarquer avions, chars et parachutistes, à Tunis et Bizerte. Aussi, lorsqu'ils se portent enfin en avant le 25 avec leur première division, ils se heurtent à un adversaire qui dispose déjà de 25 000 hommes, de 150 avions et d'une centaine de chars, et sont si éprouvés qu'ils envisagent de regagner leur base de départ. Pour les retenir et ne pas laisser l'initiative à l'ennemi, le général Juin engage une partie des forces de Barré dans la montagne, mais leur attaque est elle aussi arrêtée par les chars ennemis.

L'Allemand est le plus fort. Par surcroît, les pluies d'automne ont commencé et entravent tous les mouvements. Le 24 décembre, le général Eisenhower est contraint de suspendre toute offensive dans le Nord jusqu'à la fin de la saison des pluies.

L'année se termine donc pour les Alliés sur un échec. Ce n'est que dans le centre tunisien qu'ils ont marqué quelques progrès. Là, le

19e Corps français[1], partant de la région Nord de Tebessa, a poussé de plus de 100 kilomètres vers l'Est pour couvrir le flanc Sud des Britanniques et de Barré. Sous des averses de pluie glaciale et de neige fondue, par des pistes défoncées, il a occupé successivement les passages des deux grandes rides montagneuses qui coupent la Tunisie, la Grande Dorsale de Maktar d'abord, la Dorsale orientale ensuite, puis il a lutté pendant quinze jours pour conserver les débouchés sur la plaine de Kairouan. Mais il est distendu à l'extrême et aucune force alliée n'est venue l'étayer : les Américains ont encore le gros de leurs divisions au Maroc et en Oranie.

IV. — Les Français seuls contre l'Allemand.

Le nouveau commandant en chef allemand, le général von Arnim, va profiter de cette situation. Persuadé que les Français ont occupé les passages de la Dorsale orientale dans le dessein d'atteindre Sfax et de couper ses communications avec Rommel, il va s'acharner contre eux pour les en chasser avant qu'ils ne soient renforcés. N'a-t-il pas maintenant à sa disposition trois cents chars, dont un bataillon de Tigres de 60 tonnes, *alors que les Français ne peuvent leur opposer aucune arme efficace ?*

Par trois fois, dans le courant de janvier, il lance ses blindés contre les positions françaises. Chaque assaut donne lieu de la part des défenseurs à une résistance obstinée et à des exploits héroïques. Entouré de toutes parts dans la Dorsale orientale, un bataillon de légion perce en une charge « endiablée » pour rejoindre nos lignes. Au col du Faid, à l'Ouest de Sfax, un bataillon de tirailleurs et deux batteries, attaqués de front et dans le dos par une cinquantaine de chars, luttent pendant trente-six heures sans céder un mètre de terrain et ne succombent que tout matériel détruit par l'ennemi, toutes munitions épuisées.

Ainsi, pendant un mois, les Français ont été seuls à porter le poids de la lutte ; ils ont perdu près de 5 000 hommes, mais fidèles à leur mission ils sont restés accrochés à la Dorsale orientale plutôt que d'aller chercher un refuge facile vers Maktar. Leur épreuve a servi cependant de leçon en haut lieu : le général Giraud a enfin accepté que les forces françaises soient placées sous les ordres du général Anderson, et les forces alliées ont été réorganisées en trois corps d'armée : le 5e Britannique dans le Nord, le 19e Français au Centre dans les Dorsales[2], le 2e Américain dans le Sud autour de Tebessa.

1. Commandé par le général Koeltz, auteur de cet article. (N.D.L.R.)

2. A ce moment le général Koeltz, le général Juin étant parti, prend le commandement de toutes les forces françaises. (N.D.L.R.)

V. — La ruée allemande sur Le Kef.

Cependant, les épreuves ne sont pas terminées pour les Alliés. Rentré dans le Sud tunisien et installé dans la région de Gabès sur l'ancienne position française de Mareth de 1940, Rommel craint d'être attaqué dans son flanc droit par les Américains de Tebessa-Gafsa lorsque Montgomery lui donnera l'assaut. Il propose en conséquence à Kesselring de les mettre immédiatement hors de cause en les attaquant par le Faid avec les blindés de von Arnim et par Gafsa avec ses propres forces mobiles. Sa suggestion est acceptée.

Les 14 et 15 février, le général Ziegler, adjoint de von Arnim, écrase les Américains à l'Ouest du Faid et leur détruit 86 chars. Pour éviter une plus grave défaite, le général Anderson replie tout son flanc Sud —19e Corps français et 2e Corps américain — sur la Grande Dorsale de Maktar, Kasserine, Tebessa. Heureusement, von Arnim ne poursuit pas et ramène au contraire une de ses deux divisions sur Kairouan. Rommel, qui est entré dans Gafsa, en appelle à Kesselring et au Commando suprême. Celui-ci lui donne le commandement de toutes les forces engagées, avec mission d'exploiter vers Le Kef. Rommel perce le front américain à Kasserine et refoule de 20 kilomètres vers le Nord une brigade blindée britannique, dernière réserve du général Anderson.

Le 22 février au soir, l'angoisse est extrême chez les Alliés. Les Américains sont désemparés. A l'état-major de la 1re Armée, on parle de replier toute la défense sur les hauteurs du Kef. Soudain, le 23 à l'aube, le voile se déchire : l'ennemi a disparu ; on ne trouve plus son contact. Découragé, Rommel a ordonné la veille au soir à ses divisions de regagner leurs bases de départ du Faid et de Gafsa. Les Alliés ont été sauvés par la mésentente des grands chefs de l'Axe.

Cependant, l'Allemand ne renonce pas encore. Nommé au commandement du groupe d'armées d'Afrique, Rommel cherche à retarder la grande offensive alliée qu'il sent prochaine en faisant attaquer dans le Nord pour élargir la tête de pont de Tunis et dans le Sud pour détruire les avant-gardes de Montgomery autour de Médenine. Il échoue sur les deux points.

C'en est fini désormais des offensives de l'Axe. Le 9 mars, Rommel, malade, cède son commandement à von Arnim et quitte la Tunisie. Mais avant d'aller se faire soigner il adjure encore une fois Hitler et Mussolini d'évacuer la Tunisie pour sauver l'Afrika Korps et éviter une capitulation honteuse. Hitler ne veut rien entendre.

VI. — La victoire alliée.

Premiers succès.

La main passe donc aux Alliés. Le général Alexander, devenu adjoint d'Eisenhower, prend la direction des opérations et se donne pour premier but de faire franchir le seuil de Gabès à l'armée de Montgomery pour lui permettre de s'emparer des aérodromes de Kairouan et de se rapprocher d'Anderson.

Montgomery attaque le 20 mars 1943. Malgré sa supériorité de puissance écrasante et malgré l'aide que lui apportent les Américains par Gafsa, il lui faut deux batailles et dix-huit jours de combat pour s'ouvrir le passage. Il met dix autres jours pour atteindre le frond Sud de la tête de pont de Tunis, malgré l'appui que lui prête Anderson en faisant attaquer, le 8 avril, son 9e Corps d'Ouest en Est sur Kairouan.

Le 19e Corps français a participé à cette dernière action. Chargé de couvrir le flanc gauche du 9e Corps, il a enlevé de haute lutte la fameuse trouée de Pichon avec la division Welvert, puis, profitant de son succès, il a repris d'un seul élan la Dorsale orientale avec ses deux autres divisions et capturé deux mille prisonniers. Malheureusement, il a perdu un chef de haute valeur, le général Welvert, mortellement blessé en première ligne dans la trouée de Pichon.

Le coup de grâce.

Les deux armées de von Arnim sont maintenant enfermées dans la tête de pont de Tunis. Elles comptent encore 250 000 hommes, mais à peine 90 000 combattants et la moitié de leur armement, tant elles se sont usées dans les dernières batailles ; elles n'ont plus que deux à trois jours de feu et ne reçoivent plus rien de l'extérieur. Von Arnim ne se fait aucune illusion : il sait que sa tête de pont est une place investie destinée à succomber à brève échéance.

Alexander connaît cette situation et décide d'en finir au plus vite. De ses deux armées, c'est la 8e, celle Montgomery, dans le Nord de Kairouan, qui est la plus entraînée et la mieux équipée, mais elle a devant elle un terrain montagneux qui exclut l'emploi massif des chars. Il désigne donc la 1re Armée d'Anderson, plus avantagée par le terrain, pour porter le coup décisif et la renforce à cet effet en faisant relever sa gauche par les Américains et en lui passant une division blindée de Montgomery. Partant de la région Ouest de Pont-du-Fahs, elle attaquera sur Tunis pour couper en deux le dispositif ennemi et en écraser ensuite les deux tronçons. Toutes les autres forces, Américains, Français, Montgomery s'engageront au préalable pour attirer les réserves de von Arnim.

Déclenchée le 22 avril, l'attaque n'obtient pas le succès attendu : le

coup de bélier n'a pas été assez puissant. L'opération est remontée sur d'autres bases : renforcé par deux nouvelles divisions, Anderson attaquera plus au Nord, le long de la route de Medjez à Tunis, et sur un front de 3 kilomètres seulement.

Cette fois, l'attaque réussit. Le 6 mai, le front est percé en quelques heures et les deux divisions blindées britanniques sont aussitôt découplées sur Tunis. Leur avant-garde entre dans la ville le lendemain à 16 heures. Sensiblement à la même heure, les Américains pénètrent dans Bizerte. Il ne reste plus qu'à réduire les deux tronçons ennemis. C'est l'affaire de moins d'une semaine. Le 9 mai, le général von Vaerst se rend aux Américains, le 13 mai l'Afrika Korps et l'armée Messe se rendent aux Français et aux Britanniques. Quelque 250 000 prisonniers sont emmenés en captivité.

Avec le 19e Corps français.

Quelle fut la part des forces françaises dans cette victoire finale ? Qu'ont-elles pu faire dans leurs djebels avec leur médiocre équipement, pendant que leurs riches voisins frappaient leurs adversaires avec des centaines de canons, de chars et d'avions ? On les voit mal dans cette tourmente où la force brutale fit la loi. Elles ont cependant vaincu.

Regroupées vers le 20 avril en trois divisions face à Pont-du-Fahs — d'Ouest en Est : D.M. d'Oran, D.M. du Maroc, D.M. d'Alger — et en un détachement blindé, elles ont talonné pendant cinq jours, dans la Grande Dorsale, l'ennemi qui se dérobait devant elles, puis, le 4 mai, sur la demande du général Anderson, elles ont donné l'assaut à l'Est de Pont-du-Fahs pour attirer les réserves blindées allemandes et faciliter la rupture britannique. Mais ce labeur ingrat dans les djebels auquel elles étaient vouées depuis des mois ne répondait pas à leurs aspirations. Ce qu'elles voulaient, c'était remporter « avant la fin » un succès complet, bien à elles et incontestable. Elles l'obtinrent en six jours.

Cela commença le 7 mai. Ce jour-là, ayant eu connaissance d'indices de repli, le général Boissau fait démarrer ses régiments et, bousculant les grenadiers de la division Hermann Goering, s'empare de Pont-du-Fahs à la tombée de la nuit. Le lendemain, aux premières heures de l'aube, le corps d'armée tout entier se porte en avant entre la route de Tunis et le massif du Zaghouan. Mais l'ennemi pivote sur la pointe Sud du Zaghouan et va prendre position sur la face Ouest du massif pour couvrir le repli de Messe vers le cap Bon. Le commandant du 19e Corps décide alors de pivoter également vers l'Est et de percer par la trouée de Zaghouan jusqu'à la côte de Bou-Ficha pour couper toutes les voies de repli de Messe. Il oriente aussitôt la division Boissau vers les hauteurs Nord de la trouée, la division Mathenet vers les hauteurs Sud, puis, renforçant Boissau avec le détachement blindé Le Couteulx et deux régiments d'artillerie donnés par l'armée, il lui prescrit de tenter la percée.

Le 11 mai, à 9 h 30, six bataillons de légionnaires et de tirailleurs, précédés de chars légers, donnent l'assaut. Dès 10 heures, de nombreuses petites colonnes de prisonniers commencent à descendre des collines : le premier objectif est atteint, des batteries sont prises. Une demi-heure plus tard, les colonnes de prisonniers deviennent plus denses : le second objectif est enlevé. A 11 heures, de violentes explosions se font entendre en arrière de Zaghouan, de gros nuages de fumée s'élèvent dans le ciel ; l'ennemi fait sauter ses dépôts : la rupture est acquise. Boissau lance Le Couteulx à l'exploitation sur Sainte-Marie-du-Zit. A son passage, un colonel italien rend son régiment d'artillerie, plus loin le général Gelich rend sa division, la *Superga*. A 18 heures, le colonel Pfeiffer, chargé de la défense de la ville et du massif de Zaghouan, se sentant débordé, se rend à son tour. A 22 heures, nos premiers éléments entrent dans Sainte-Marie. L'ennemi est en plein désarroi. Dans la nuit, le commandement du corps d'armée donne l'ordre à Boissau, Mathenet et Le Couteulx de faire face au Sud, toute artillerie déployée contre les arrières de Messe.

Le lendemain à 7 heures, le détachement de Pfeiffer, qui s'est rendu la veille, se présente à l'entrée Est de Zaghouan et défile devant nos légionnaires, Afrika Korps en tête. Au Nord de Sainte-Marie, une de nos patrouilles de tanks destroyers surprend dans une ferme l'état-major de von Arnim, mais le laisse emmener par un officier britannique survenu entre temps.

Cependant, le canon tonne encore dans le Sud. Messe résiste toujours devant Montgomery. Il doit ignorer que les Français sont dans son dos. Ordre est donné à Boissau et Mathenet de resserrer l'investissement. A la tombée de la nuit, les événements se précipitent. Le chef d'état-major de Messe se présente aux avant-postes de Le Couteulx et demande à aller traiter avec les Britanniques de la reddition de son armée. Par courtoisie envers nos alliés, le général Boissau les y conduit lui-même. Un peu plus tard, le chef d'état-major du XXIe Corps italien se présente au P.C. du colonel de Latour ; il ne manifeste, lui aussi, aucun empressement à se rendre aux Français : ce serait sans doute trop humiliant. Mais il doit s'incliner.

Ce n'en est pas fini avec les redditions. Le 13 mai dans la matinée, les équipages de Le Couteulx ratissent la région de Djeradou et capturent l'état-major du XXe Corps italien, les régiments *Aoste* et *Lodi* et bien d'autres unités. Non loin de là, un autre raid est plus fructueux encore. Un tabor de Latour tombe à l'improviste sur un rassemblement de milliers d'Allemands et d'Italiens au milieu desquels s'allonge une longue colonne de camions. Après quelques moments d'exaltation frénétique, les goumiers forment leurs prisonniers en une colonne à pied et une colonne automobile et les emmènent vers le P.C. de leur colonel.

A midi, un message de l'armée annonce que le général Messe accepte de rendre ses troupes sans condition. Les hostilités cessent à 13 heures.

Un nouvel afflux de prisonniers se déverse alors de toutes parts vers nos lignes. Toutes les pistes qui mènent vers nos arrières se couvrent de leurs colonnes. En fin de journée, ils sont 37 000 dans le camp français de Pont-du-Fahs : leur masse y est si dense que le colonel Earle, notre agent de liaison avec l'armée, la comparera à la foule de Longchamp un jour de Grand Prix. Quant au matériel, nous ramasserons dans notre zone d'action 138 canons, des centaines de mitrailleuses, de mortiers, de camions, des ateliers de réparations, des boulangeries de campagne, des hôpitaux, car, dans sa poussée vers l'Est, Boissau a traversé la zone des services de l'armée Messe.

Telle fut la victoire française tant espérée qui, après la percée, arracha à un vieux légionnaire ce cri d'orgueil : « Cette fois, on les a eus ! »

VII. — Résultats.

La campagne de Tunisie se terminait pour les Alliés par un succès complet, inespéré [1] : les armées de l'Axe avaient été contraintes de capituler en rase campagne et d'abandonner 250 000 prisonniers ; seuls quelques généraux, officiers supérieurs ou spécialistes avaient pu échapper à la captivité en regagnant la Sicile en avion. Quelques mois après Stalingrad, c'était un nouveau coup terrible porté au prestige de Hitler. Chose plus grave, un nouveau front de combat allait s'ouvrir sous peu en Italie et l'obliger à prélever des forces sur son front oriental déjà bien affaibli.

Churchill pouvait être satisfait. Après avoir réussi à décider Roosevelt à intervenir en Afrique du Nord pour éviter un engagement prématuré des forces de Sa Majesté sur le continent et pour sauver l'Egypte, il avait vu ses généraux prendre la direction des opérations et libérer peu à peu les rivages nord-africains, permettant ainsi de rétablir, dès le 17 mai, des communications maritimes directes entre la Grande-Bretagne et Alexandrie. Une douzaine de divisions britanniques étaient concentrées en Tunisie, en Libye et en Egypte, ce qui lui permettait d'espérer que l'on pourrait peut-être porter un jour le centre de gravité de la guerre occidentale en Méditerranée et aller frapper le colosse allemand en son point le plus faible, son flanc Sud. En tout cas, il était assuré que la Grande-Bretagne ne serait pas écartée des grandes décisions et que la conduite de la guerre ne lui échapperait pas complètement des mains.

L'armée d'Afrique était, elle aussi, en droit d'espérer pour l'avenir

1. Succès obtenu, il faut le dire, sans que les Tunisiens aient manifesté à notre égard une sympathie agissante. Bien au contraire. Leur attitude contrastait absolument, avec celle des Algériens et des Marocains dont les troupes combattirent vaillamment sous les ordres de nos officiers.

de la France. Elle avait engagé dans la campagne tous ses effectifs disponibles, près de 80 000 hommes ; elle avait subi des pertes proportionnellement plus lourdes que ses Alliés ; elle avait couvert leur concentration ; elle les avait aidés aux heures critiques en s'accrochant au sol et en leur évitant un repli général vers la frontière algérienne. Elle avait épaulé l'armée Montgomery en reprenant la Dorsale orientale, puis l'armée Anderson dans sa poussée sur Tunis.

Au lendemain du débarquement du 8 novembre, les hauts commandements alliés avaient observé à son égard une certaine réserve, doutant de son attitude. Mais quand, après l'échec britannique de la fin novembre, nous leur prêtâmes plusieurs bataillons, quand ils apprirent en décembre que malgré notre dénuement le général Juin allait attaquer, la détente se fit instantanément et la confiance devint entière. Comment auraient-ils pu, s'il en avait été autrement, constituer un corps d'armée français avec une division américaine et une division française ? Comment le général Anderson aurait-il pu, quinze jours plus tard, placer sous les ordres d'un général français deux divisions américaines et une brigade blindée britannique ?

L'allant de nos troupes lors de la reprise de la Dorsale orientale força l'admiration de nos Alliés. La dernière phase de la campagne acheva de cimenter l'union absolue des combattants des trois armées : « Nous forgeâmes en Tunisie, écrivit le général Alexander, un nouvel instrument de victoire sous la forme d'une collaboration intime entre Alliés, ce qui devait permettre non seulement de gagner des batailles, mais encore la guerre elle-même. » Et le général Anderson écrivit de son côté : « Durant six mois nous avons, Français et Britanniques, appris à nous connaître, à nous estimer, à nous aimer, en une camaraderie plus étroite qu'il en exista jamais entre nos deux pays. »

Ainsi, non seulement par leur courage et leur esprit de sacrifice, mais encore par leur loyauté, les combattants de l'armée d'Afrique, vrais soldats de l'an II par la misère et par la foi, ont prouvé, comme leurs camarades de Bir-Hakeim, que l'armée française était digne et qu'elle avait le droit de prendre rang aux côtés des armées alliées pour la libération de la France et l'écrasement final de l'Allemagne.

Et ce fut peut-être là son plus beau titre de gloire.

LOUIS KOELTZ

HOTEL-BIJOU

par Armand Lanoux

Un an plus tard, l'inspecteur principal Reccaldi rentrait de Corse où il venait de passer un congé ; en arrivant à Paris, il fut étonné de retrouver, en première page d'un journal du soir, la photographie de Lazare Beymond, toujours la même, celle du forain. Le procès de l'acteur passait aux Assises de la Seine.

Reccaldi considéra l'image avec mélancolie. Ça faisait un peu comme si ces douze mois n'avaient pas réellement existé, comme s'il se retrouvait au lendemain du curieux entretien avec le rescapé. Il se demanda ce qu'il avait fait au cours de cette année-là et n'en fut pas très fier. Une seule opération à son goût, celle des faux-monnayeurs de Choisy. Et puis ? Quelques filles, dont les prénoms se confondaient, et des romans

Résumé des précédents chapitres. — Lazare Beymond est entré un soir avec sa maîtresse, Flora, dans l'*Hôtel-Bijou* à Montmartre. Le lendemain matin on retrouve, dans la chambre, Flora morte, Lazare « endormi » auprès d'elle. L'homme avait tenté de se tuer après avoir tué Flora, du moins il le dit. Le juge d'instruction, Léonard, et l'inspecteur Reccaldi, sont chargés de cette affaire. Ils apprennent rapidement que Beymond a été jadis, au temps du muet, un acteur de cinéma assez connu. Il est marié avec une femme qui semble une mégère. Flora, sa voisine, était entrée dans la vie de Beymond quelques mois plus tôt. Disposant de quelques économies, les deux amants étaient partis pour Barbizon ; leurs ressources étant taries ils avaient décidé de se suicider. Beymond, quand il fournit ces explications au magistrat, lui donne l'impression de jouer un rôle, et même de le jouer mal. A son avis, l'acteur a bel et bien assassiné sa compagne, tout le reste de son récit n'est qu'invention.

dont il avait oublié les titres. Et Lazare Beymond, qu'est-ce qu'il avait fait, lui ? Qu'est-ce qu'on peut bien faire pendant un an en prison ?

Reccaldi prit le métro en lisant l'article. Le journal titrait ainsi :

DANS SON DERNIER RÔLE, L'ACTEUR
LAZARE BEYMOND
FAIT SALLE COMBLE
aux Assises de la Seine

Dès les premiers mots, tout était faussé :

« *En dépit de la personnalité assez falote de l'inculpé, acteur sans grand talent et meurtrier sans imagination...* »

Reccaldi fulmina. Il y a des lois pourtant ! Tant qu'un prévenu n'a pas été reconnu coupable, il est présumé innocent ! Alors pourquoi ce « meurtrier sans imagination » ?

« *... le vieux cabotin* (Ça y est ! il ne l'a pas manqué !) *qu'on a pu appeler Lazare le Simulateur, le Faux-Suicidé de l'*Hôtel-Bijou, *le « M'as-tu vu dans l'Hôtel du suicide », répond de son crime devant les jurés parisiens. Il est accusé d'avoir assassiné sa maîtresse, la foraine Flora.*

» *L'affaire est caractérisée par deux invraisemblances choquantes. La première tient au fait que personne n'arrive à croire à ce détail d'une seule balle pour deux cœurs. Et bien que Me Laumière, brillant défenseur de l'accusé, ait fait remarquer qu'un drame cousin a eu lieu voici une dizaine d'années à Budapest, on admet mal cette hypothèse.* (C'est ça ! on reconnaît qu'il y a déjà eu des faits analogues, mais on décide que ça n'a aucune importance !) *La seconde invraisemblance réside dans l'acharnement avec lequel Beymond se défend. Cette ténacité laisse supposer que tout son système est faux, car s'il avait vraiment voulu mourir, la meilleure preuve qu'il en pourrait donner serait de se laisser condamner.* » (Formidable ! Je découperai l'article en rentrant. Mais quel est le cochon qui a fait ce compte rendu ! Suite à la cinq... Naturellement, elle n'y est pas ! Ah ! voilà. Eh bien, ça ne m'étonne plus !)

Le policier venait de lire la signature d'une vieille fille, aigre et crasseuse, qui se vengeait des hommes avec une férocité sans défaillance. « Choléra ! » murmura-t-il. Il continua sa lecture. La journaliste donnait maintenant dans le « croquis d'audience » :

« *La face de l'acteur, glabre, plissée, fait penser au crapaud...* (La garce, là, elle a raison !) *Il y a de la sournoiserie dans ses prunelles, de l'amertume et de la vanité dans les plis de la bouche, et le battement des narines dénonce la peur. La voix est insupportable. On comprend qu'avec un tel physique, Lazare Beymond ait mené sur les écrans une belle carrière de traître ! Il s'agite, tend les bras, les tord, se ronge les ongles.*

Il s'anime, coupe la parole à son défenseur, et le spectacle serait simplement répugnant s'il ne posait pas un problème d'une douloureuse actualité. On ne juge pas ici que Lazare Beymond. On traque en même temps le virus du suicide simulé avec ses variantes, qui met en danger l'ordre social. (Ah, tu traques les virus, maintenant !)

» *Les débats sont menés rondement par le Président Salis* (Le Crocodile ! C'est le bouquet !) *Après les trois premières séances, consacrées à la lecture de l'acte d'accusation, l'appel des témoins et l'interrogatoire de l'accusé, nous avons abordé aujourd'hui le nœud du procès : que s'est-il passé dans la chambre de l'*Hôtel-Bijou, *entre le départ de la bonne et le coup de feu ? L'accusation affirme que Lazare Beymond a assassiné sa maîtresse, qu'il n'a jamais eu l'intention de se donner la mort, et que l'achat du revolver constitue la preuve de la préméditation. Le plus grave est que l'armurier a été formel. De ses déclarations, il découle que l'acteur a acquis l'arme longtemps après avoir fait la connaissance de sa victime, en novembre.*

» *Le mobile serait la jalousie. Il ne faut pas oublier que, si l'état-civil donne trente-huit ans à la belle foraine, il en accuse...* (lui aussi !) *cinquante-deux pour son amant. L'inconduite de la fille Flora est assez notoire pour qu'elle suffise à expliquer l'acte d'un quinquagénaire ombrageux, vaniteux, habitué aux succès féminins, puis sevré sur le retour. Il est prouvé que Flora Gérard a eu de nombreux amis avant son divorce, prononcé contre elle, puis entre celui-ci et le moment où elle fit la conquête de l'acteur. Naturellement, Me Laumière a souligné qu'on ne pouvait avancer aucune preuve de la frivolité de l'ex-tenancière de manège à partir du moment où elle connut Lazare, mais c'est probablement une lacune de l'instruction.* (Venimeuse, cette carne !)

» *Ce qui rend les audiences si pénibles, c'est le caractère « fabriqué » de l'attitude de l'inculpé. On a envie de crier : « Cet homme n'a jamais cessé d'être sur le plateau ! Il ne vit pas ! Il nous donne la comédie. Il se sert de ses qualités professionnelles pour émouvoir à bon compte. Jusqu'à ses larmes qui sont suspectes. Car Lazare Beymond pleure, mais il pleure trop.*

» LE PRÉSIDENT SALIS. — *Beymond, vous prétendez avoir aimé votre maîtresse jusqu'à la folie ?*

» LAZARE, se frappant sauvagement la poitrine. — *C'est vrai ! J'ai aimé, j'aime Flora, à en perdre le souffle et la tête !*

» LE PRÉSIDENT. — *C'est en somme ce qui vous est arrivé si la Cour entre un instant dans votre système ! Dommage que vous n'ayez perdu la tête qu'après* ! (Rires.) *Si j'avais voulu faire un mot, j'aurais dit que Lazare Beymond est en train de la perdre maintenant.*

» *Cet humour est la spécialité de ce président d'esprit.*

» *Il n'y eut qu'une période émouvante, ou qui aurait pu l'être, quand, l'avocat général parla pour la première fois de crime.*

» *L'inculpé s'est dressé, et il a hurlé, en fausset :*

» *— Crime ! Toujours crime ! Mais je dis la vérité ! Je ne comprends pas ! C'est Flora qui a tiré, ce n'est pas moi ! Oui, j'ai commis un crime, un seul, et il ne relève pas de vos lois ! C'est de ne pas avoir prévu que mes forces pourraient me trahir.*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *Elles ont mal choisi leur moment ! Avouez plutôt que vous avez inventé cette fable pour expliquer pourquoi vos empreintes se trouvaient sur la crosse !*

» *Emporté par son élan, l'accusateur fait revivre l'instant fatal. Il mime. Il pointe un doigt frémissant vers l'inculpé. Il joue aussi faux que lui, et par moments, ce procès fait grincer des dents.*

» LAZARE. — *Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas tiré !*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *Sur ce revolver, il y a eu des empreintes, les vôtres, Beymond ! Et maintenant, au Père-Lachaise, dort de son dernier sommeil une malheureuse dont on sait seulement qu'elle a été, j'allais dire tuée, non, messieurs les Jurés, abattue ! par une seule balle tirée avec ce même revolver ! Je demande des explications !*

» Me LAUMIÈRE. — *Mon client vient de les donner !*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *La Cour appréciera !*

» *Alors, Beymond se frappe le front et lance :*

» *Monsieur le Président, ça me revient dans un éclair ! Je me souviens d'un fait que je n'ai pas révélé à l'instruction ! Flora et moi, avant d'aller à Barbizon, nous avons signé un contrat dans lequel nous indiquions notre volonté de nous donner la mort ! Sur une feuille de papier timbré !*

» LE PRÉSIDENT, ricanant. — *Ecrit avec votre sang ?*

» L'ACCUSÉ. — *Non, monsieur le Président, à l'encre bleu fixe.*

» *Le rire gagne jusqu'aux gardes, et le Président doit menacer de faire évacuer.*

» LE PRÉSIDENT. — *Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ?*

» L'ACCUSÉ, très simple, pour une fois. — *Parce que j'avais oublié !*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *Comment ! On vous accuse d'avoir assassiné votre maîtresse avec préméditation, d'avoir maquillé ce crime en suicide, d'avoir simulé un second suicide à l'hôpital — et j'y reviendrai ! — et vous oubliez de faire connaître un document qui prouverait que Flora Gérard consentait à mourir !*

» LE PRÉSIDENT. — *Nous ne sommes plus à une invraisemblance près ! Beymond, admettons que ce papier ait existé. Je reconnais qu'il arrangerait vos affaires. La préméditation établie cesserait d'être une charge pour devenir une excuse. En conséquence, je vous somme de produire cette pièce. Le pouvez-vous ?*

» L'ACCUSÉ. — *Non, monsieur le Président !*

» *Me Laumière, écœuré, lève les bras au ciel. Il est évident que c'est la première fois qu'il entend parler du pacte.*

» LE PRÉSIDENT. — *On croit rêver ! Qui aurait eu l'initiative de ce contrat ?*

» *Lazare mime le plus profond embarras. Enfin :*

» *C'est Flora.*

» LE PRÉSIDENT. — *Elle doutait donc de vous ?*

» LAZARE. — *Elle n'a jamais douté de moi !*

Me LAUMIÈRE. — *Messieurs les Jurés, ce détail romanesque s'explique facilement. Avec Beymond et sa maîtresse, nous avons affaire à un type d'êtres infiniment plus répandu qu'on ne le suppose. Ce sont de vieux enfants qui jouent. Tout chez eux indique un niveau intellectuel insuffisant. Je n'ai qu'à faire appel à votre expérience. Ne connaissez-vous pas, dans la vie, quantité de gens qui ne pensent qu'avec les idées des autres, qui ne s'expriment qu'avec les clichés des autres, qui ne déclarent leur amour qu'avec des romances de carrefour, qui ne racontent leur vie qu'avec des phrases de mauvais roman ? Oui. Vous en connaissez. C'est ça, notre mentalité. Et d'autre part, cet infantilisme se manifeste par des actes, tel ce suicide théâtral. La baile pour deux cœurs que vous nous reprochez, c'est une idée d'adolescent malheureux. Le voyage de noces qui doit être en même temps le dernier voyage, c'est de la sentimentalité élémentaire. L'argent qu'on épuise avant de mourir, c'est du symbolisme de faubourg. Le pacte entre harmonieusement dans ce système. Tout à l'heure, monsieur le Président, vous demandiez s'il n'était pas écrit avec du sang. Il aurait pu, il aurait dû l'être ! Songez à l'infantilisme qui nous entoure, aux confidences fabriquées de certaines gazettes, aux feuilletons puérils et aux chansons indigentes, songez à ces chefs-d'œuvre de la littérature que l'on redonne à un immense public, découpés en images légendées ! Songez aux mauvais films, aux chromos et aux cinéromans ! Alors, vous comprendrez.*

» *Me Laumière, en apportant une explication psychologique cohérente, vient de marquer un point.*

» LE PRÉSIDENT. — *Il n'en demeure pas moins que, si cet acte existe, Lazare Beymond doit nous dire ce qu'il en a fait !*

» BEYMOND. — *Je ne sais plus.*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *Pourtant, en un an, vous avez eu le temps d'y réfléchir !*

» BEYMOND. — *Je ne m'en suis souvenu qu'à l'instant.*

» L'AVOCAT GÉNÉRAL. — *En dépit du talent de Me Laumière, je me refuse à admettre qu'un oubli aussi monstrueux dépende de ce qu'il appelle une mentalité retardée !*

» *Et c'est évident ! Pressé de questions, l'inculpé ne saura rien dire d'autre.*

» *On passe alors à l'audition de son épouse. Cette brave femme* (La franc-maçonnerie des repoussoirs de l'amour !), *ravagée par le malheur qui la frappe, consciente de la honte qui rejaillit sur elle, sobre dans l'expression de sa douleur, cherche à excuser le mari volage auquel elle*

a donné vingt ans de sa vie. Elle fait de lui un éloge discret. Mais elle ne comprend pas qu'il ait voulu se tuer. Il avait tout ce qu'il voulait à la maison (!).

» *L'audition du témoin amène un peu d'air pur dans ces débats étouffants. Il y a de la grandeur dans cette épouse bafouée, modeste ménagère. Mais si sa déposition est écoutée avec respect, et si elle fait impression sur le jury, ce ne sera sans doute pas dans le sens souhaité par cette femme vertueuse.* »

« Affreuse grenouille ! » grommela l'inspecteur principal Reccaldi, en pliant le journal.

***

On comprend mal l'espèce de fascination qu'exerce ce procès. Le fait est que le public s'y échauffe, prend parti avec violence. Et l'inspecteur principal adjoint est venu, lui aussi. Il sent autour de lui l'hostilité que la foule porte à l'inculpé.

La Cour fait son entrée. Ça lui rappelle le défilé des toreros dans les places du Midi. Même attirail théâtral, même compassé dans les attitudes, même hiératisme dont le sens sacré s'est perdu. Mais ça manque de soleil et d'espace ! Reccaldi suit le déroulement des rites anciens réglés selon un cérémonial quasi clérical, avec le ballet noir, rouge et gris des juges, coruscants comme des homards, des avocats aux robes pauvres, des jurés au complet de confection, perdus là-dedans comme des civils dans une caserne. Les robes rouges semblent flotter dans l'air épais. Peut-être n'y a-t-il rien en dessous ?

Reccaldi s'aperçoit que les débats ont repris et qu'il rêvait. Il est loin, il voit, il entend mal. Il pensait : « Moi, Reccaldi, inspecteur principal adjoint qui attends ma nomination d'inspecteur principal, suis-je vraiment vivant ? Suis-je libre ? Quel jeu ai-je joué ? C'est moi qui ai arrêté Lazare. Ai-je été autre chose qu'un instrument ? Qui règle ce ballet-bouffe ? »

Le professeur Cherov, psychiatre, paraît à la barre. Naturellement, il se présente de dos au public. Un dos mou, gris, énorme, d'où vient une voix pointue de jeune fille intimidée. La vérité, toute la vérité, rien que la vérité, ce n'est pas aussi net qu'un dé à jouer pour un spécialiste des maladies mentales !

— Lazare Beymond n'est pas exactement un homme sain, commence-t-il. C'est un ultra-nerveux, un ultra-sensible. Il n'est pas exagéré de dire que les échecs de sa carrière ont profondément altéré sa personnalité. On peut même avancer que cette personnalité avait été altérée déjà par ses précédents succès. En effet, acteur, Beymond a été déformé par ses rôles où dominent les incarnations antisociales ou asociales. Sur 84 rôles que Beymond a tenus, nous trouvons 18 assassins, 7 prévaricateurs ou concussionnaires, 12 capteurs d'héritage, 8 usuriers, 6 fous,

4 empoisonneurs, 9 divers, soit 64 personnages néfastes, contre 6 voués au bien et 14 amoraux. Ces incarnations successives ont agi sur une mentalité dont nous savons qu'elle était faible au départ. »

» En outre, le fait de jouer, en lui-même, de feindre, perturbait ses facultés. Le double, les doubles, plus ou moins dangereux, persistent toujours, au moins à l'état de trace, chez l'acteur professionnel. Il y a osmose mentale entre la réalité et la fiction. La seconde partie de sa carrière, celle des insuccès, a versé en lui l'aigreur, le sentiment de l'injustice sociale. Par un système de compensation bien étudié aujourd'hui, le métier dont il était sevré a envahi sa vie. Il jouait depuis perpétuellement la comédie mais, si je puis m'exprimer ainsi, avec sincérité. Il continue. Nous n'avons pas exactement affaire à Lazare Beymond, inculpé d'assassinat, mais à X, soutenant le rôle d'un inculpé. Ne nous y trompons pas. Beymond est sincère quand il est artificiel. C'est un cas que j'appellerais, pour me bien faire comprendre, d'ossification externe produite par la profession. Cette déformation est fréquente dans d'autres catégories : les hommes d'Etat, les conférenciers, pardonnez-moi, messieurs, les hommes de robe... »

Lazare Beymond écoute avec intérêt. Il fixe le témoin. Il sursaute quand son avocat se dresse et laisse tomber, figeant le sourire du spécialiste :

— Vous me permettrez sans doute d'ajouter à votre énumération, monsieur le Professeur, les psychiatres.

Reccaldi pouffe. Il voudrait bien voir le visage du témoin. Puis, les rires fusent autour de lui, avec un temps de retard, et comme ses voisins répètent : « Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il dit ? », il ne peut entendre la réponse de Cherov. Le bruit s'éteint doucement.

— Si je me résume, continue l'expert, il faut tenir compte dans le cas de Lazare Beymond, du profil psychologique de sa carrière, de la nature des rôles joués, et du terrain initial. En fait, nous avons affaire à un petit anxieux...

Le témoin prononce « petit anxieux » d'un seul élan, et avec une espèce de gourmandise que soulignent deux doigts pincés.

— ... à un petit anxieux, ou si vous préférez, un inquiet, un fébrile, et j'irai jusqu'à dire, un candidat à la mélancolie.

Le Président, le menton appuyé sur la main, considère le docteur. Il paraît impressionné par ce sorcier d'une autre discipline que la sienne.

— Si j'ai bien compris, monsieur le Professeur, l'inculpé a pu sincèrement penser au suicide ?

— Certes, monsieur le Président. Le suicide était dans sa ligne psychologique.

— Et l'assassinat ?

— Egalement, monsieur le Président. Ce qui rend ce cas des plus attachants, et destiné sans doute à faire époque, c'est qu'il entremêle assassinat et suicide de la manière la plus convaincante. En effet, si

Beymond a simplement tiré sur son amie, c'est un assassinat. S'il a tiré sur son amie en se plaçant derrière elle avec l'intention de mourir, c'est un assassinat-suicide. Si Flora Gérard a tiré, Beymond étant quelque part dans la pièce, nous tombons dans le suicide vulgaire. Si Flora Gérard a tiré, son amant étant derrière elle, et les deux personnages également persuadés de leur mort immédiate, c'est un suicide-assassinat. Remarquez que pour nous, psychiatre, ces variantes sont purement anecdotiques.

— Elles font tout le procès pourtant ! ne peut s'empêcher de lancer l'Avocat général.

— Je n'y puis rien. Voici ma conclusion : un petit anxieux, brutalement poussé à l'acte par une aggravation de son état, peut, à égalité de chances, porter ses coups contre les autres ou contre lui-même.

Le Président pince la peau de son menton.

Enfin, il dit :

— Comme quoi la Faculté de Médecine ne voit pas les choses sous le même angle que la Faculté de Droit.

Il sourit. Le témoin doit sourire, lui aussi, car ça gagne les journalistes, les huissiers, le public. Il y a un garde, près de la porte. Il se hâte de sourire, en bon militaire.

— Posons donc autrement la question, dit le Président. Lazare Beymond est-il, selon vous, responsable de ses actes ?

Mais voici que l'inculpé se dresse, trépigne, secoue ses cheveux. Il crie :

— Je revendique la responsabilité ! Mais je n'ai pas commis de crime ! Je n'ai pas tiré ! Je...

— Silence, silence, silence ! dit le Président, mécontent.

Cet acteur est mal élevé ! Pour une fois qu'on étudie un cas intéressant, il passionne le débat ! Quantité de gens n'arrivent jamais à s'élever du particulier au général !

— Le fait que Lazare Beymond soit in-du-bi-ta-ble-ment un petit anxieux, expose le témoin, n'atténue pas socialement sa responsabilité, s'il l'affaiblit psychologiquement. Le monde est plein de petits anxieux ! Ou alors, il faudrait convenir une fois pour toutes que les criminels sont irresponsables par définition !

L'idée est si cocasse qu'il pouffe dans sa main.

L'Avocat général profite de l'occasion.

— Monsieur le Professeur, ne pensez-vous pas que, pour un petit anxieux, l'inculpé se défend avec une volonté, une ténacité, une suite dans les idées assez surprenantes ?

— Voyez-vous, en période de crise, le petit anxieux est justement — comment dirais-je — libéré de son anxiété. Il accueille avec soulagement la catastrophe, surtout quand elle est généralisée. Le petit anxieux est un malade léger qui pense toujours : « Il faut que ça change, même si ça doit aller plus mal. » Il est — presque — heureux que ça

aille plus mal. Les pensionnaires des asiles se recrutent en général chez d'anciens petits anxieux. Or, en cas de calamité publique, leur nombre diminue sensiblement. On l'a constaté pendant la dernière guerre.

Le débit du Professeur Cherov s'accélère. Il va reproduire son cours de Sainte-Anne quand l'Avocat général l'interrompt :

— Monsieur le Professeur, l'inculpé vient de faire mention d'un contrat qu'il aurait signé avec son amie, avant le suicide, et totalement oublié depuis. Qu'en pensez-vous ?

— Classique ! La plupart des candidats au suicide éprouvent le besoin de s'engager, de couper les ponts derrière eux. Quant à l'oubli, certains confrères qui donnent dans la psycho-analyse lui confèrent une signification particulière. Nous entrons là dans un domaine très conjectural. Il signifierait peut-être que, tandis que le surmoi de Beymond se défend avec âpreté, son inframoi continue à lutter pour son autodestruction, relayant en quelque sorte le projet de suicide avorté consciemment. Mais on peut appliquer le même raisonnement, au complexe de culpabilité, par exemple. Et tout change ! Dans ce second cas, la véhémence de sa défense aurait pour objet de cacher au surmoi sa culpabilité, tandis que l'inframoi, qui sait beaucoup mieux à quoi s'en tenir, se juge coupable et exige sa punition. Est-ce assez clair ?

— Ce qui me paraît clair, dit Me Laumière, c'est que le témoin ne prend pas partie entre les deux hypothèses !

— Hé non, maître. Je ne les propose que pour éclairer la Cour. Je suis psychiatre, ne l'oubliez pas. La psychiatrie, passez-moi cette comparaison dont je me sers avec mes élèves, est à la psycho-analyse ce que le tennis est au ping-pong.

Nouveaux rires de bonne compagnie. N'est-il pas plaisant de se retrouver entre gens cultivés ?

— Plus de questions ? demande le Président.

Et comme personne ne répond, il congédie à regret le témoin. Alors, Reccaldi voit le docteur de face, tandis qu'il s'en va. Le policier conclut, sans autre examen, que le psychiatre a une sale gueule, et sa manière de se frotter les mains, comme s'il venait de faire une bonne action, est exaspérante. « Il faudra que je demande à un psychanalyste ce que veut dire cette habitude de se savonner à sec, songe le policier. Ce doit être le complexe de Ponce-Pilate. »

⁂

Le mystère Lazare Beymond, qui avait échappé aux policiers, puis aux juges, tombait entre les mains d'une nouvelle compagnie de gens graves, les docteurs dangereux.

Un spécialiste des voies digestives avait remplacé à la barre le Professeur Cherov. Quand le Président lui demanda si les troubles de

Lazare Beymond étaient de nature à provoquer un évanouissement de longue durée, il répondit :

— Il est important de savoir que les nerfs fournis par les pneumogastriques et par le grand sympathique pénètrent dans les différentes tuniques et y constituent des plexus. La collusion organique entre l'estomac et le système nerveux...

La collusion entre les propos du témoin et le système nerveux des auditeurs se manifesta aussitôt par une torpeur généralisée. Le Président bâilla derrière sa main. Dix minutes plus tard, le praticien exposait que les perturbations qui se produisent au niveau du grand sympathique entraînent des troubles dont on a longtemps méconnu l'origine. Enfin, il conclut que l'inculpé ne présentait aucun intérêt du point de vue médical, l'affection dont il souffrait n'étant pas suffisamment caractérisée.

Avec prudence, le Président demanda si, dans le cas de Lazare, l'évanouissement avait été provoqué par la maladie dont il souffrait.

— Oui. Peut-être, dit l'homme de l'art.

— Oui, ou peut-être ? s'enquit l'Avocat général.

— Dans la mesure où il m'est demandé si le fait est *possible*, je réponds : oui, il peut être.

— Etait-il *probable* ?

— Non. C'est un accident.

— Messieurs les Jurés, prenons acte de ce caractère accidentel. Quant à moi, je dirais plutôt, en termes non médicaux, exceptionnel. Docteur, la simulation de cet évanouissement est-elle possible ?

— Elle serait facile, même à un homme qui ne serait pas acteur de profession.

On remercia le spécialiste. Le procès s'enfonçait dans un brouillard médical intense.

Heureusement, l'intérêt fut réveillé par le défilé des bonnes gens qui avaient rencontré Lazare et sa maîtresse au cours de la dernière soirée. Un employé des Montagnes russes certifia que les clients s'étaient bien amusés. L'homme-mannequin de la voyante Aïcha rapporta les propos bizarres de Beymond quant à son avenir, en les déformant, d'ailleurs. Le garçon du restaurant se souvenait que ses clients avaient mangé de bon appétit et qu'ils paraissaient très gais. Le photographe ambulant déclara qu'il avait trouvé une expression singulière au couple, mais sommé de s'expliquer, il ne réussit qu'à répéter :

— Moi, j'ai trouvé qu'ils avaient une drôle de bobine. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus !

Quant à Simone, la bonne de l'Hôtel-Bijou, elle mit dans l'audience la note d'effronterie nécessaire à tout procès d'envergure, sans rien apporter d'autre que ce qu'avait établi l'instruction.

L'Avocat général tenta de tirer parti de ces dépositions :

— Si la victime et son amant avaient *vraiment* eu l'intention de se

suicider ensemble, comment imaginer qu'ils aient passé leur dernière soirée dans cette ambiance frivole ? La vérité, c'est que Flora Gérard ne se doutait de rien.

A quoi répliqua Me Laumière :

— Si mon client avait eu l'intention d'*assassiner* sa maîtresse, comment imaginer qu'il se soit ainsi donné en spectacle. Tout prouve au contraire qu'ils brûlaient consciemment les dernières heures de leur vie, à leur manière.

« On patauge salement ! » pensa Reccaldi.

Mais un nouveau docteur devait réveiller la tragédie enlisée. C'était un prolétaire de la médecine. Il ne s'occupait ni de psychoses, ni de névroses, ni des rapports du grand sympathique avec les sommeils anormaux. Il ne travaillait que sur des morts.

Quand Me Laumière vit entrer ce gros homme apoplectique, tout soufflant, car il venait en courant de l'Institut médico-légal où il avait terminé sa trente-cinq mille et troisième autopsie, l'avocat ramassa ses papiers et serra les mâchoires. C'est maintenant qu'il fallait triompher, et ce serait dur. Reccaldi s'inquiéta. Comme le reste du public, il ignorait tout des conclusions du morticole.

Carrouges, vieil habitué de la barre à laquelle il se cramponnait, commença :

— Carrouges, Lucien, 70, rue de Maubeuge, médecin-légiste, né le 23 avril 1896. Commis pour l'autopsie de Flora Gérard, j'ai pu conclure que la mort avait été provoquée par une balle de revolver logée dans la région du cœur. Elle avait été tirée à bout portant. Elle provenait du revolver 6,35 retrouvé sur les lieux. Médico-légalement parlant, la victime a pu tirer elle-même sans difficulté.

Le témoin toussa fortement, puis détacha avec un accent méridional marqué :

— Cependant, prévenu par le juge d'instruction que je trouverais une lésion incurable, je n'ai décelé qu'une tumeur non cancéreuse.

Il y eut un frisson dans le public.

— M'appuyant sur le diagnostic du Professeur Hirigoyen, de la Fondation Curie, dont j'avais sollicité l'assistance, j'affirme formellement que les jours de la victime n'ont jamais été mis en danger du fait de cette tumeur. Médico-légalement parlant...

A son banc, Lazare Beymond était livide. Ce qu'il venait d'entendre le pétrifiait. Le Président allait poser une question au docteur Carrouges, quand l'inculpé se dressa. Il ouvrit la bouche, rougit violemment, battit l'air de ses bras et s'écroula en avant. On entendit la tête cogner contre le bois. Me Laumière s'épongea le front. L'Avocat général se pencha vers les journalistes. Une femme aux cheveux coupés s'approcha de lui. C'était l'auteur de l'article que Reccaldi avait lu la veille. Elle eut un rire blanc. Les oreilles de Reccadi bourdonnaient.

— Si Lazare pique un nouveau roupillon à cause de ce coup à l'estomac, on n'en sortira pas ! dit un stagiaire.

Une quinzaine de minutes plus tard, les Robes rouges reparaissaient. L'accusé avait regagné son box. Ses yeux brillaient trop. On avait dû lui faire une piqûre.

Les débats atteignirent aussitôt le maximum de violence. L'Avocat général commença :

— L'évanouissement de l'inculpé étonne la Cour. Il ne peut être mis au compte de la surprise. Je soupçonne l'inculpé, et je m'excuse des termes, de nous refaire le coup de la syncope !

— Cette attitude est indigne d'un magistrat ! cria Me Laumière.

— Je ne vous permets pas de m'insulter.

— Je ne vous permets pas d'insulter mon client ! Il est encore légalement innocent !

— Plus pour longtemps !

— Voyons, voyons, messieurs, tempéra le Président. Beymond, dites-nous le nom du médecin qui avait diagnostiqué le cancer, avant ce que vous avez appelé votre « détermination commune ».

— Un grand spécialiste, répondit l'inculpé.

Mais on l'entendit à peine. On aurait dit qu'il se noyait dans l'air.

— Je vous demande son nom.

— Je... Je l'ignore.

— Comment ! Un médecin condamne la femme que vous aimez et vous ne vous inquiétez même pas de son identité, de sa valeur, de sa réputation, de son autorité !

— Je ne l'ai jamais rencontré ! C'est Flora qui m'a rapporté l'entretien.

— Y a-t-il eu une autre consultation ?

— Non, monsieur le Président. Pas à ma connaissance.

— C'est sur cette unique entrevue que vous avez décidé de vous tuer tous les deux ?

— Oui, monsieur le Président.

— C'est fou.

— Comment aurais-je pensé qu'un médecin pouvait se tromper ! L'idée ne nous en est même pas venue !

Cette fois, l'inculpé passait les bornes.

Me Laumière se leva. Il parla longtemps. Il exposait le caractère irrationnel de la vie de cet homme et de cette femme, l'éblouissement causé par la découverte tardive de l'amour. Il dépeignit leur soumission à la fatalité. Il reprit un à un les détails qui soulignaient la simplicité d'esprit des protagonistes. Hé oui, Lazare avait cru au mal de Flora parce que Flora elle-même y croyait. Et Flora parce qu'elle estimait sans doute leur amour trop beau pour durer. Ce qui importait, ce n'était pas que Flora Gérard ait eu un cancer ou une tumeur, mais qu'elle ait cru au cancer. Il s'épongea le front quand il se rassit.

Reccaldi comprit que la pièce était jouée. Il était d'ailleurs ébranlé dans sa conviction. Il quitta la salle et se rendit à la Chope du Palais, où il but deux demis de suite.

La dernière séance eut lieu le lendemain. L'Avocat général rassembla les faits : les empreintes, l'achat du revolver qui, avait permis de préciser l'armurier, s'était produit depuis que Lazare connaissait Flora, mais avant l'épisode du cancer, le faux cancer lui-même, le docteur fantôme, l'inconduite de la victime, le vol des économies du ménage, la responsabilité entière de l'inculpé et le pacte introuvable. Lazare Beymond était non seulement un assassin mais un bel hypocrite. Il requit la mort.

Me Laumière plaida durant trois heures, s'identifiant avec son client, racontant sa vie, soulignant le fait que Beymond avait répondu à toutes les questions qui lui avaient été posées, sans qu'on ait pu le prendre en flagrant délit de mensonge. L'accusation n'avait apporté aucune preuve irréfutable. Il demanda l'acquittement.

A six heures, le jury revenait après de courts débats, apportant une réponse affirmative à toutes les questions. Il refusait les circonstances atténuantes. Lazare était condamné à mort et la salle applaudit.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi Laumière n'a pas plaidé coupable ! dit un vieil avoué. Il s'en tirait avec vingt ans. La jalousie, croyez-moi, c'était la meilleure excuse, mais il fallait la proclamer !

Une avocate qui collaborait à des revues d'avant-garde expliqua :

— Le verdict est deux fois juste. On a condamné Beymond l'assassin, mais aussi le Traître de mélodrame. Depuis le temps que le public l'attendait à la sortie !

***

Le pourvoi en cassation de Lazare Beymond fut rejeté. Deux nouveaux cas de pseudo-suicide eurent lieu dans la dizaine de jours qui précéda le recours en grâce. Une campagne de presse se développa en champignon. La société devait se protéger contre cette forme odieuse du crime.

Beymond paierait comptant.

Le condamné, réveillé un matin avec le cérémonial d'usage, comprit difficilement ce qu'on attendait de lui. Il accepta le secours d'un prêtre. Il avait maigri et il flottait dans les vêtements pénitentiaires. Les prunelles s'étaient encore éclaircies et aucun assistant ne put supporter son regard. Il se roula sur le sol, se traîna aux pieds des gardes, supplia, gémit, invectiva, insulta les juges. Il bégayait de terreur. De mémoire de spécialiste, on n'avait jamais vu tel exemple de peur triomphante. L'Avocat général, s'il avait encore eu des doutes sur la culpabilité de Beymond, aurait été rasséréné par ce spectacle !

On accéléra la procédure. Ça tenait du burlesque le plus odieux. Les figurants se déplaçaient avec des gestes cassés de gens mal réveillés, mal lavés. En hommage sans doute au sacrifié, cette tragédie ressemblait à un film d'actualités d'avant 1914 ! Jusqu'aux corpuscules de brouillard qui imitaient les déchirures de la pellicule !

A cette époque, à la suite de scandaleux incidents, les exécutions capitales n'avaient plus grand'chose de public. On achevait les criminels dans le demi-jour de l'aube, à l'intérieur de la prison.

Dans un couloir, Beymond s'effondra. Il bavait. Le médecin-légiste lui fit une piqûre, la dernière. Deux hommes le traînaient et le malheureux faisait des efforts comiques pour reprendre pied. Puis, il se calma. Ses cris qui glaçaient les autres détenus s'éteignirent. Ce fut un somnambule aux jambes flottantes qui reçut en pleine face le vent de l'aube. Les bois de justice avaient été dressés dans une courette. Beymond ne les vit pas. Une porte s'ouvrit devant lui. Un aide l'assomma adroitement d'un coup sur la nuque. On le porta sur la plate-forme et le couperet tomba avant qu'on ait eu le temps de compter jusqu'à cinq. C'est Carrouges qui compta, car il avait l'esprit scientifique.

Deux hommes de corvée sortirent du bâtiment C et commencèrent à balayer la cour. L'un d'eux ramassa une jonquille dont on pouvait se demander par quelle succession de hasards elle s'était échouée dans cet univers minéral. Il la regarda et la mit sur sa poitrine. Le vent dispersait les légers détritus à mesure que les balayeurs avançaient, mais ils avaient vingt ans devant eux.

⁂

Les films démodés où Lazare continuait à mener une existence fantomatique traînaient encore dans les foires de province, projetés en plein vent par des cinémas ambulants. La photographie où l'assassin et sa victime étaient réunis jaunissait aux archives du Quai. Le public avait oublié le pantin dont il voulait la mort. L'inspecteur principal Reccaldi s'ennuyait moins, car il venait d'être mis à la tête d'une brigade volante de répression contre les vols de voitures, avec auto-radio, blindages et armements spéciaux. Il revenait de son quartier général quand Léonard le fit demander.

Depuis l'interrogatoire de Lazare, à l'infirmerie, ils n'avaient plus jamais parlé de cette affaire, et pourtant ils s'étaient souvent rencontrés. C'était devenu entre eux un sujet tabou. Reccaldi gagna le cabinet du juge. Le magistrat était encore seul. Le greffier greffait toujours, avec une obstination digne du Mérite agricole.

Le juge regarda bizarrement son ami, son strabisme aggravé par une jubilation interne :

— Reccaldi, dit-il, il y a du nouveau dans l'affaire Beymond !

— Du nouveau ! fit le policier, en se laissant tomber de tout son poids sur une chaise. Eh bien, il serait temps ! On a retrouvé le fameux toubib ? C'est ça, hein ? Vous allez me raconter que vous le poursuivez pour exercice illégal de la médecine !

— Non. Mais le Procureur m'adresse une requête de la veuve Beymond, transmise par Me Laumière. La voici.

Il tendit une lettre au Corse, puis il dessina d'un trait continu une boucle, un front, un nez, une bouche, un menton et il leva la plume à la pointe d'un sein parce qu'il arrivait aux limites de la feuille de buvard. Il releva le nez et observa son copain, qui lisait, et dont la face virait à la cendre verte :

« *Monsieur le Procureur de la République,*

» *J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance la révision du procès de mon infortuné mari, Lazare Beymond, exécuté il y a deux mois à la suite d'une atroce erreur judiciaire. Mon mari était innocent et j'en apporte la preuve.*

» *En vérifiant ses habits que je m'étais décidée à revendre à un fripier, j'ai découvert dans la poche-gousset d'un gilet qu'il ne mettait presque jamais, un papier que je joins à cette lettre. Il s'agit du contrat dont il a été question au procès et dont mon pauvre mari parlait sans pouvoir se rappeler où il l'avait mis.*

» *En dépit de l'humiliation que j'éprouve à la lecture de ce document, car il porte la signature de la créature qui a perdu Lazare, je crois de mon devoir de vous mettre au courant de ce fait nouveau.*

» *Je vous prie d'excuser l'écriture d'une veuve écrasée par le chagrin.*

» *Veuillez agréer, monsieur le Procureur, l'assurance de mon dévouement à la cause de la Justice, qui est au-dessus des hommes.* »

— Oh, la vache ! dit Reccaldi.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je viens de le dire ! Cette garce-là fouillait les poches de son mari tous les soirs, vous pouvez en être assuré. Je jurerais qu'elle connaît l'existence de ce poulet depuis longtemps ! Elle a laissé condamner son mari !

Il s'échauffait :

— Léonard, tout le monde sentait qu'il y avait un monstre dans cette affaire, mais ce n'était pas ce pauvre diable ! Oh, la charogne ! Et pour une fois que nous mettons la main sur un véritable assassin, nous ne pouvons rien ! Car on ne peut rien contre elle, n'est-ce pas ?

— Je ne vois même pas ce à quoi elle serait exposée si on démontrait qu'elle a eu connaissance du texte avant le verdict !

— C'est ignoble, Léonard.

— Vous prenez tout au tragique, Reccaldi.

— Il y a de quoi ! Cette condamnation impitoyable ! Cette exécution !

— Bien sûr, bien sûr, bien sûr !

— Vous avez le document ?

Le juge passa au policier un papier timbré soigneusement plié sur lequel était écrit :

« *Nous avons décidé de nous donner la mort de notre plein gré. Une maladie affreuse va nous séparer. Nous serons plus forts qu'elle. Nous ne pouvons trouver le bonheur sur cette terre, nous allons le chercher ailleurs. Nous désirons être enterrés dans le même caveau.* »

C'était l'écriture de Flora Gérard. Suivaient les deux signatures et la date.

— Je vous signale, dit Léonard avec une excitation assez louche, que les graphologues sont formels. Cette pièce n'est ni fausse, ni truquée.

— C'est moche, dit Reccaldi.

L'ombre envahissait le bureau, mais le juge n'éprouvait pas le besoin d'allumer.

— Ce que je ne comprends pas, reprit le policier avec une douceur imprévue, c'est pourquoi, après avoir écrit ça, après avoir voulu mourir avec sa Flora, après avoir mené sans tricher cette effrayante partie de jeu d'oie, Beymond ne se soit pas laissé guillotiner proprement ! Cette grenouille de journaliste avait raison ! Enfin quelle vie lui serait-il restée s'il avait été acquitté ! Il l'aimait, Flora !

— Je ne suis pas psychiatre, dit Léonard, qui continuait à griffonner sans voir ce qu'il faisait. Mais je sais que certaines compagnies étrangères acceptent de payer les primes des assurances sur la vie, même en cas de suicide de l'accusé. Vous devez savoir ça, Reccaldi. Elles n'y mettent qu'une petite condition, c'est qu'une année franche se soit écoulée depuis la signature du contrat. D'après leurs statistiques, et elles doivent être bonnes puisque ces compagnies gagnent de l'argent, ce délai est suffisant pour que l'énorme majorité des candidats aient changé d'avis. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'aller plus loin.

— Vous imaginez la lente agonie de ce type, trois cent soixante-cinq jours avant le procès ! Son refus de la mort après l'avoir tant souhaitée ! Ça dépasse tout ce que j'ai connu en horreur. Pourtant, j'ai vu beaucoup de choses !

— A peine plus qu'un enfant de chœur, dit calmement Léonard. Vous êtes comme le soldat dopé à la gnole. L'action vous aveugle. Il n'y a rien de commun entre un règlement de comptes entre gangsters, tout bariolé de passion, et le découpage minutieux d'un cadavre, par exemple, ou un empoisonnement bien dosé. L'horreur s'évente au grand air et les belles hémorragies sont internes.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ! Ça ne vous bouleverse pas !

— Non. Franchement non. On racontera encore que je suis un cynique, mais cette conclusion me paraît des plus morales. Ne bondissez

pas ! D'autant plus que l'on va réhabiliter Lazare ! Figurez-vous que l'armurier d'Aubervilliers est déjà moins affirmatif. Je l'ai convoqué hier. Il m'a parlé d'une éventuelle histoire d'homonymie...

— Ça fera une belle jambe à Beymond, la réhabilitation !

— Vous pouvez vous consoler en imaginant la tête de Mme Beymond quand il faudra qu'elle fasse transporter le corps de son mari pour le mettre avec celui de Flora. Elle va la sentir passer !

— Pourquoi n'a-t-elle pas brûlé ce papier ? C'était tellement plus simple !

— Vous ne comprendrez jamais rien à la mentalité féminine. On voit bien que vous êtes célibataire ! Cette excellente femme prend simplement une assurance contre les remords. Dans six mois elle clamera : « Mon pauvre cher défunt ! A qui j'ai rendu l'honneur ! » Et le pire est qu'elle finira par y croire ! Oui, oui, oui, Reccaldi. « L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour. » C'est de La Rochefoucauld. Son œuvre est le parfait manuel du juge d'instruction.

— Léonard ! On jurerait que cette histoire vous ravit.

— Elle ne manque pas de sel.

— Pourtant, vous vous êtes grossièrement trompé. Toute votre instruction est par terre !

— Marge normale d'erreur. Œuf cassé de l'omelette sauce Thémis ! Bagatelle dans les statistiques ! Il faut voir les choses de haut ! Elevez-vous, Reccaldi, élevez-vous ! Il ne me déplaît pas tellement d'avoir été l'instrument de la fatalité. Car appelez ça comme vous voudrez, Chance, Providence, Hasard ou Destin, mon petit Reccaldi, la Grande Dame est là, et Elle n'a fait que ce qu'Elle a voulu.

ARMAND LANOUX

MA PHILOSOPHIE DES PLACEMENTS

par BERNARD BARUCH

Bernard Baruch est depuis cinquante ans un des économistes les plus écoutés des Etats-Unis. Fils de médecin, il avait fait ses études à New York. Très jeune, il travailla à Wall Street où il devint à vingt-cinq ans l'un des associés d'une maison d'agents de change. En 1916, appelé par le Président Wilson, il fut nommé membre de la Commission consultative du Conseil de la Défense nationale. A la fin de la seconde guerre mondiale il prépara un plan de reconversion de l'économie. En 1946 il représentait les Etats-Unis à la Commission de l'Energie atomique aux Nations Unies. Bernard Baruch a écrit de nombreux articles et plusieurs ouvrages économiques.

J'AI entendu attribuer à Sir Ernest Cassel, le banquier personnel du roi Edouard VII, une remarque dont j'aimerais être l'auteur.

« Lorsque, jeune et inconnu, je commençais à réussir, on me traitait de joueur. Mes opérations devinrent plus importantes. Je passai alors pour un spéculateur. La sphère de mes activités continua à s'accroître, et, à l'heure actuelle, je suis connu comme banquier. En réalité, je n'ai jamais fait qu'une seule et même chose. »

Je livre cette observation, en particulier, à ceux qui pourraient croire qu'il existe des « placements sûrs ». Il est bon de se souvenir que tout placement comporte un certain risque et ressemble un peu à un jeu de hasard.

Dans la vie, nous devons tous faire des paris. Le vrai spéculateur scrute l'avenir et agit sans plus attendre. Comme un chirurgien, il doit être capable de dégager les phénomènes essentiels de la masse des détails contradictoires. Il faut aussi qu'il soit capable d'opérer froidement en ne se basant que sur des faits.

Si les faits sont si difficiles à établir, c'est qu'à la Bourse ils nous parviennent à travers un écran d'émotions. Ce ne sont pas des forces économiques impersonnelles ou des événements nouveaux qui font monter ou baisser les cours, ce sont les réactions des hommes à ces circonstances. Le problème permanent du spéculateur est de trouver le moyen de dégager les faits des sentiments.

C'est un exercice d'une difficulté extrême. J'ai connu des hommes

qui pénétraient comme des devins les motifs des autres, mais étaient aveugles à leurs propres erreurs. J'ai d'ailleurs été l'un de ces hommes.

Je voudrais évoquer deux affaires qui montrent qu'on peut discerner lucidement les fautes des autres, mais perdre tout discernement quand on est soi-même en cause.

⁂

Un après-midi de décembre, en 1906, je reçus la visite de William Crocker, dont le père était l'un des constructeurs du Chemin de fer du Central Pacific, en Californie.

C'était l'un des hommes les plus agréables que j'aie connus. Vif, aimable, il avait un léger défaut de prononciation, mais sa tête et son cœur étaient sans défaut. Dans les circonstances les plus difficiles, il ne perdait ni sa bonne humeur ni son courage.

Crocker était accompagné du sénateur George Nixon, du Nevada. Sans autre préambule, Crocker me déclara :

— Nixon a besoin d'un million de dollars, et il les mérite.

Nixon, possesseur des Goldfield Consolidated Mines, venait d'acheter les Combination Mines —gisement proche du sien — il avait accepté de payer 2 600 000 dollars en trois versements. Il avait trois semaines pour faire le premier versement d'un million de dollars en espèces. Comme on savait Nixon à court d'argent, les actions de la Goldfield Consolidated baissaient.

Après une courte discussion, j'acceptai de prêter à Nixon un million de dollars pour une durée d'un an. Il me donna en garantie des actions de la Goldfield Consolidated.

Cela ne réglait que la première difficulté de Nixon. Il lui restait à payer 1 600 000 dollars en deux versements répartis sur quatre mois, soit en espèces, soit en actions de la Consolidated, au choix des vendeurs.

Pour Nixon, il était capital que les propriétaires de la Consolidated acceptent d'être payés en actions de la Goldfield. Je dis à Crocker et à Nixon que j'avais un plan. Je ne le leur fis pas connaître, mais je remis à Nixon un chèque d'un million avec prière de se conformer exactement à mes instructions.

— Allez au Waldorf et installez-vous au bar, lui dis-je. Il se trouvera certainement quelqu'un pour vous demander comment vous vous en tirez, car on sait que vous avez des difficultés de trésorerie. Sortez alors ce chèque de votre poche et montrez-le sans faire aucun commentaire. Si l'on vous propose d'acheter de la Goldfield Consolidated, répondez : « Voyez Baruch ».

A peine Nixon s'était-il assis au bar du Waldorf qu'on l'accabla de questions. Jouant fort bien son rôle il sortit mon chèque. A toutes les questions qui suivirent, il répondit simplement : « Voyez Baruch », sur un ton qui laissait entendre qu'il n'avait pas la moindre inquiétude.

Le lendeman, Nixon partit pour Chicago où il devait rencontrer ses créanciers de la Combination. Suivant mes instructions il endossa mon chèque à leur nom et ne parla pas des deux autres versements.

Quelques heures plus tard la coulisse de New York recevait l'ordre de vendre un grand nombre de Goldfield Consolidated. J'avais prévu que le marché serait ainsi « tâté » et j'avais donné de mon côté des ordres d'achat de Goldfield. Au lieu de baisser, les actions se maintinrent à une fraction de dollar près.

La suite se déroula comme je l'avais prévu. Le million en espèces et la tenue ferme de la Consolidated face à une vente massive avaient produit leur effet psychologique ; les gros détenteurs d'actions de la Combination Mines demandèrent à Nixon de s'acquitter de ses engagements en actions de la Consolidated, et non pas en argent. C'est ce qu'il fit le jour même, sans attendre l'échéance des derniers paiements.

Nixon retourna à New York, au comble de la joie. La réussite de l'opération passait ses espérances. Il me donna 100 000 actions que j'acceptai. Je pensais que somme toute je les avais méritées.

J'en viens à ma seconde histoire.

En 1902, l'Etat de Sao Paulo, au Brésil, avait décrété une limitation des plantations de café qui devait durer cinq ans. Il s'agissait de réduire considérablement les récoltes à partir de 1907. Un expert, M. Sielcken, qui connaissait la situation du café mieux que personne, estimait que ces restrictions et une mauvaise récolte (vraisemblable) provoqueraient une hausse considérable du prix du café.

Convaincu par ses raisonnements, au début de 1905, je commençai à acheter du café et j'en achetai beaucoup. Je ne réglais que les différences : une hausse de quelques cents par livre m'aurait rapporté une fortune.

Mais la hausse prévue ne se produisit pas. La nature cessa de faire le jeu des spéculateurs ; une récolte de café formidable s'annonça pour 1906, un an avant les premiers effets attendus des restrictions de 1902.

Vers la fin de 1905 le café, qui, pendant un an, s'était tenu aux alentours de huit cents, commença à baisser.

Le gouvernement brésilien s'alarma et après avoir consulté des experts, dont M. Sielcken, établit un plan de « valorisation » qui comportait l'achat de millions de sacs de café. Sielcken, qui pensait que ces achats maintiendraient le prix du café, me conseilla de tenir bon.

Mais les prix du café continuaient à baisser, chaque baisse me coûtant des milliers de dollars ; je tenais bon pourtant, regardant s'amenuiser mon compte en banque et disparaître les bénéfices de nombreuses années prospères.

J'aurais dû évidemment vendre mon café dès qu'il apparut clairement que la récolte de 1906 dépasserait les prévisions. C'eût été accepter une perte, mais à la Bourse, la première perte est en général relativement

faible, et la pire faute que l'on puisse commettre, est de *s'accrocher* aveuglément en refusant d'admettre son erreur. Je le savais, mais, au lieu d'agir sagement, je perdis toute raison.

Nombreux sont les novices qui vendent une bonne valeur où ils sont en bénéfice pour protéger une mauvaise valeur où ils sont en perte. La bonne valeur, en général, n'a pas baissé, ou peu, on n'hésite donc pas à s'en séparer. Avec une mauvaise valeur la perte est lourde et l'on se refuse à la liquider, car on n'accepte pas de réaliser la perte.

En réalité, la bonne méthode est de vendre la mauvaise valeur et de garder la bonne. A de rares exceptions près, les actions sont hautes parce qu'elles sont bonnes, et basses parce que leur valeur est douteuse. Je le savais mais que fis-je ? En 1903, j'avais acheté un petit nombre de Canadian Pacific qui avaient beaucoup monté, et j'étais certain qu'elles monteraient encore. Eh bien ! je vendis mes Canadian Pacific, afin de mieux soutenir ma position sur le café.

Toutes mes Canadian Pacific étaient vendues et le prix du café continuait de tomber. J'étais dans l'Ouest — à San Francisco, je crois — lorsque je retrouvai enfin mes esprits et compris qu'il me fallait liquider ma situation.

Cette expérience me coûta 700 000 ou 800 000 dollars. Pendant quelques jours je souffris de malaises nerveux. Mais la perte était moins douloureuse que le coup porté à la confiance que j'avais en mon propre jugement. Je résolus de ne plus jamais prendre un risque important dans une affaire que je connaîtrais mal.

***

Ces deux histoires montrent, je crois, combien il est important, et difficile aussi, d'éliminer des affaires tout élément passionnel. J'ai conté mon échec, espérant que d'autres pourraient tirer profit de mes erreurs. Mais je dois avouer que j'ai quelque doute sur l'efficacité de mes conseils.

Nous éprouvons tous trop souvent, en effet, le désir d' « être le meilleur au jeu » et de nous montrer plus malin que celui qui a échoué.

Etant sceptique sur l'utilité des conseils je ne devrais formuler aucun précepte en matière de placements. Cependant ce que l'expérience m'a enseigné vaut peut-être d'être dit et je me hasarde à énoncer quelques avis.

1. Ne spéculez que si vous avez résolu d'être un spéculateur professionnel.

2. Méfiez-vous des coiffeurs, des garçons de restaurant, et de quiconque vous gratifie de renseignements sur les « dessous » d'une affaire ou vous passe des « tuyaux ».

3. Avant d'acheter une valeur, cherchez à avoir le plus de renseignements possibles sur la Compagnie, sa direction et ses concurrents, ses bénéfices et ses possibilités d'expansion.

4. N'essayez pas d'acheter au plus bas et de vendre au plus haut. Personne n'y réussit.

5. Habituez-vous à admettre vos pertes. N'espérez pas avoir toujours raison.

6. N'achetez pas trop de valeurs. Il vaut mieux avoir un portefeuille réduit, on peut le surveiller.

7. Réévaluez périodiquement tous vos placements.

8. Etudiez votre situation du point de vue des impôts pour apprécier le meilleur moment pour vendre.

9. Gardez toujours une bonne partie de votre capital en liquide.

10. Tenez-vous en au secteur que vous connaissez le mieux.

L'un des Rothschild, financier avisé, voulut constituer un portefeuille de tout repos pour une personne qui lui était chère. Il fit choix d'obligations d'Etat autrichiennes et allemandes, de consolidés anglais et de rentes françaises alors au-dessus du pair. Bien des années plus tard le capital avait perdu les quatre cinquièmes de sa valeur.

Il faut en convenir : aucun placement n'est sûr.

Des découvertes minières, la mise en valeur de certains territoires peuvent modifier la valeur d'une affaire. De même des changements de mode de vie et des découvertes techniques.

Voici, pour constituer et surveiller un portefeuille, quelques conseils pratiques :

Premièrement, il faut étudier l'actif réel des sociétés et peser tous les éléments du bilan.

Deuxièmement, il faut voir si l'activité de la société est justifiée, autrement dit, si elle fabrique des produits utiles et demandés ou bien si elle propose au public des services nécessaires.

Troisièmement, et c'est le facteur le plus important, il faut tenir compte du caractère et de l'intelligence des directeurs de la société. Je préfère une bonne direction et peu d'argent à des directeurs médiocres avec beaucoup d'argent. Des directeurs médiocres peuvent couler une bonne entreprise.

Je le répète, il faut vérifier constamment les données économiques qui conditionnent l'activité des entreprises. J'ai quelquefois commis des erreurs dans mes placements et pourtant, en me dégageant à temps, j'ai pu m'en tirer sans dommage.

Au début de 1904, par exemple, j'ai appris que la Soo Line projetait d'étendre son commerce de blé, en construisant un embranchement d'environ 480 kilomètres vers l'ouest de Thief River Falls, dans le Minnesota, jusqu'à Kenmare, dans le Dakota du Nord. Je demandai à Henry

C. Davis d'aller dans l'Ouest et d'examiner les possibilités de la Soo. A son retour je conclus d'après les renseignements rapportés qu'il passerait assez de blé sur la ligne pour augmenter considérablement les bénéfices de la société.

Les actions de la Soo se vendaient à 60 ou 65 dollars et rapportaient 4 dollars, ce qui représente plus de 6 % du capital. Je commençai à acheter des actions. Les travaux pour le prolongement de la Soo commencèrent, mais le bruit se répandit bientôt à Wall Street que l'affaire cesserait bientôt d'être rentable. Je savais que des bruits de ce genre sont souvent répandus pour faire baisser un titre. Aussi continuai-je à acheter des actions de la Soo. Cette année-là la récolte de blé fut magnifique ; elle devait augmenter de 50 p. 100 les revenus de la Soo Line. Les actions bondirent à 110.

Entre temps j'avais pris la précaution de vérifier mes renseignements sur les perspectives d'avenir de la Soo. J'avais envoyé un second ingénieur dans le Nord-Ouest, et dans des régions voisines du Canada pour étudier les conditions de transport du blé. Après examen de son rapport j'arrivai à la conclusion que le prolongement de la Thief River conduirait à des déboires, car la plus grande partie du blé serait expédiée vers les lacs, puis transportée par bateau vers l'est. Je commençai donc à vendre mes actions. En découvrant mon erreur à temps je réussis à me dégager avant l'effondrement des titres.

⁂

Un vieux mendiant se tenait d'habitude près de mon ancien bureau à Wall Street et je lui faisais souvent l'aumône. Un jour, au cours de la crise de 1929, il m'arrêta et me dit : « J'ai un bon tuyau pour vous ! »

Quand des mendiants et des cireurs de chaussures viennent vous expliquer comment vous pouvez vous enrichir il est temps de se défier. C'est évidemment lorsque le marché est à la hausse que les tuyaux sont les plus abondants. Le côté tragique de l'affaire c'est que, lorsque les cours montent, n'importe quel tuyau semble un bon tuyau. Aussi les gens s'enfoncent-ils de plus en plus dans la spéculation.

Sur la facilité avec laquelle on accueille ces prétendus renseignements, voici une anecdote significative. Un hiver où nous habitions le Saint-Régis Hotel à New York, ma femme et moi avions à dîner des amis et des parents. On m'appela au téléphone. Aux propos de mon interlocuteur je répondis seulement : « Consolidated Gas. Oui, oui. C'est bon. C'est bon. Oui, oui. Bon. »

Quelques semaines après, en me rendant dans une propriété que je possédais en Caroline du Sud, je trouvai, en larmes, une invitée de la soirée du Saint-Régis, une femme charmante, soit dit en passant. Elle venait de perdre une grande partie de sa fortune.

— Mais vous aussi, vous avez dû perdre beaucoup dans la Consolidated Gas, me dit-elle en sanglotant.

— Perdre beaucoup ? Pourquoi ? répétai-je abasourdi.

— Mais oui je n'en ai acheté que sur votre recommandation. Quand je vous ai entendu dire au téléphone : « Consolidated Gas, bon, bon », je n'ai pas pu m'empêcher d'en prendre.

Fatale erreur. Soupçonnant que la Consolidated baisserait bientôt j'avais chargé quelqu'un de se renseigner pour moi. Le coup de téléphone au Saint-Régis m'apportait la confirmation de ce que je pensais. En disant : « Bon, bon » je constatais tout simplement que mes prévisions étaient justifiées.

J'avais donc commencé à vendre mes actions alors que mon invitée crut bon d'en acheter. Il est d'ailleurs beaucoup plus difficile de savoir quand il faut vendre que de deviner quand il faut acheter. Il est aussi délicat de savoir limiter un bénéfice qu'une perte. Si une action a monté, on a envie de la conserver pour gagner davantage. Si une action a baissé, on tend à la conserver pour rattraper sa perte.

En fait il faut vendre pendant que l'action monte encore. Dans ma jeunesse j'ai entendu un financier conseiller : « Vendez au cours qui vous permettra de dormir. » C'est la sagesse même. On doit vendre au cours qui vous rend la tranquillité d'esprit.

Il faut, je l'ai dit, conserver une grande réserve d'argent liquide, elle permet de saisir les occasions imprévues.

Certaines personnes s'imaginent qu'on peut faire plusieurs métiers à la fois : acheter et vendre des actions, s'occuper de biens immobiliers, diriger une affaire, se mêler de politique. D'après ma propre expérience, peu d'hommes sont capables de réussir simultanément dans plusieurs domaines. Un opérateur habile acquiert, dans le secteur qui lui est familier un véritable instinct. Dans les occasions où je me suis lancé dans des spéculations *hasardeuses* ce « flair » m'a fait défaut.

Pour réussir en spéculant, il faut avoir autant de connaissances spécialisées que pour réussir au barreau, en médecine ou dans toute autre profession. Il ne viendrait à l'idée de personne d'ouvrir un grand magasin pour faire concurrence à Macy's ou Gimbel's, ou de construire des automobiles comme Ford ou General Motors, sans avoir la formation et les connaissances nécessaires. Pourtant il se trouvera toujours des gens pour placer inconsidérément leurs économies alors qu'il existe des hommes aussi qualifiés dans ce domaine que Macy's ou les grands constructeurs de voitures le sont dans leur spécialité.

Et, direz-vous, l'homme ou la femme aux économies modestes qui cherche simplement un honnête revenu et qui ne peut pas consacrer son temps à étudier les placements ? Je conseille à ces personnes de s'adresser à un *spécialiste* en qui elles aient confiance.

L'apparition d'une profession nouvelle, « conseiller financier », repré-

sente l'un des progrès les plus constructifs et les plus sains des cinquante dernières années [1].

La Bourse de New York a mené une bataille longue, dure et victorieuse pour obtenir que les sociétés ouvrent leurs livres et donnent des renseignements aux actionnaires [2]. Mais, vers 1890 et au début de 1900, on n'était pas encore allé bien loin dans cette voie.

Aujourd'hui, aux Etats-Unis, on donne plutôt trop de renseignements sur les sociétés. Il s'agit moins maintenant d'arracher des informations que de distinguer les faits essentiels des renseignements inutiles.

Plusieurs facteurs, néanmoins, rendent aujourd'hui ce travail plus délicat qu'au début du siècle. Il faut tenir compte en effet de la menace permanente d'inflation. Certains, maintenant, par leurs placements, manifestent qu'ils font confiance à une entreprise, d'autres ne sont guidés que par cette idée : empêcher que leur capital ne perde sa valeur du fait de l'inflation. C'est parce que ces deux motifs agissent puissamment *à la fois* que le comportement de la Bourse depuis la Seconde Guerre mondiale est en tous pays si étrange.

***

Au cours de l'hiver 1955, la cote des valeurs commença à monter de façon spectaculaire. On s'alarma tout de suite, craignant de voir se renouveler le boom malsain de 1929.

Le comité sénatorial des banques et de la monnaie ordonna une enquête et, après plusieurs mois d'études, publia son rapport. Mais, entre temps, le marché s'était stabilisé et l'enquête du Comité tomba dans l'oubli.

Dans l'avenir, il y aura encore des crises spéculatives et des enquêtes. On fera bien alors de tenir compte des deux idées suivantes :

Tout d'abord ce n'est pas la Bourse qui détermine l'état de l'économie. Ce n'est pas elle qui provoque les hausses spectaculaires. En réalité, la Bourse est un marché où acheteurs et vendeurs d'actions se rencontrent. Le seul rôle de ce marché est d'enregistrer les opinions des vendeurs et des acheteurs sur l'état des affaires dans le présent et dans l'avenir.

Bref, la Bourse est le thermomètre et non pas la fièvre. Lorsque le pays souffre d'une inflation ou d'un affaiblissement du crédit de l'Etat, l'effet en est immédiatement perceptible à la Bourse. Mais ce n'est pas à la Bourse elle-même qu'il faut attribuer ces troubles.

La seconde illusion c'est de croire qu'une réglementation peut proté-

1. Cette profession ne compte en France que peu de représentants.

2. C'est ce que le gouvernement du général de Gaulle vient d'exiger des sociétés françaises. (N.D.L.R.)

ger contre des pertes spéculatives. Je ne suis pas contre une réglementation de la Bourse en cas de nécessité. Lorsque je faisais partie du Conseil des gouverneurs de la Bourse avant la Première Guerre mondiale, j'étais partisan d'une autoréglementation plus stricte. Après le krach j'approuvai les règlements plus sévères encore qui furent établis.

Il faut éliminer les hausses qui trompent le public chaque fois que cela est possible et l'on peut même essayer de protéger les faibles contre les forts. Mais nulle loi ne peut protéger un homme contre ses propres erreurs. Si tant de gens perdent de l'argent en spéculant, ce n'est pas parce que Wall Street est malhonnête, mais parce que ces gens persistent à croire que l'on peut s'enrichir sans travailler et que la Bourse est fertile en miracles.

Si le gouvernement veut réellement essayer de protéger le public, il doit commencer par assurer la stabilité de la monnaie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des millions de familles étaient persuadées qu'elles faisaient acte de patriotisme en achetant des bons du trésor américains. Elles ne se trompaient pas, mais on regrette que leurs sacrifices aient été rendus infiniment plus lourds par la politique financière de notre pays. La baisse du dollar, en effet, a appauvri les prêteurs tandis que ceux qui n'avaient pas répondu aux appels patriotiques s'étaient souvent enrichis en faisant des placements d'une toute autre nature. Si une Société quelconque agissait de la même façon, ses administrateurs seraient sans nul doute poursuivis par les tribunaux.

BERNARD BARUCH

Copyright by Calmann-Lévy.

HISTOIRE D'UNE DÉCOUVERTE

par Albert Delaunay

ROSS ET LE PALUDISME

Les savants sont extrêmement rares qui ont songé à expliquer avec précision comment ils ont fait une découverte : Charles Nicolle a déploré ce laconisme à propos de quelques-uns d'entre eux. Il y a pourtant une splendide exception : Ronald Ross, médecin qui, en mettant en lumière la façon dont se transmet le paludisme, a écrit, à la fin du XIXe siècle, une des pages les plus belles, les plus émouvantes de la médecine.

En novembre 1894, Ronald Ross, attaché au Service médical du gouvernement de l'Inde arrive, en congé, à Londres, où, un ami, le Dr Kanthack, le présente au Dr Patrick Manson. A cette époque, le plus beau titre de gloire de Manson (depuis reconnu par les Anglais comme le « Père de la Médecine tropicale ») était d'avoir montré, alors qu'il était médecin des douanes chinoises à Amoy (1878), que les filaires, responsables de la filariose humaine, ont pour agents de transmission des moustiques.

Manson interroge Ross sur le paludisme. La cause de cette maladie est connue depuis 1880 par les travaux de Laveran : c'est un hématozoaire parasite des globules rouges. Ross, qui l'a cherché en vain aux Indes, doute encore de sa spécificité. Manson, lui montrant au microscope un parasite coloré, efface ses doutes. Mais comment ce parasite peut-il se transmettre du sujet malade au sujet sain ? En 1894, on l'ignorait. Manson émet l'hypothèse qu'il doit être transmis, comme la filaire, par les moustiques. A son avis, les insectes, après avoir piqué les malades retournent dans les marais. Là, ils meurent et les hématozoaires qu'ils contiennent passent dans l'eau. La contagion doit se produire lorsque cette eau polluée sert de boisson. Ce n'est assurément qu'une hypothèse, à peine originale (car Laveran, Koch, l'ont déjà conçue) et aussi très fragile mais, dès ce premier entretien, l'ascendant de Manson est tel que Ross est troublé. Mieux, il n'a plus, dès lors, qu'un désir : prouver son exactitude. Ce devrait être une tâche assez facile aux Indes, pays de grande endémicité paludéenne.

L'année suivante, médecin d'un régiment de soldats indigènes stationné à Secunderabad, Ross commence ses expériences. Le moustique le hante, mais, comme Pasteur ignorant tout des vers à soie le jour de son départ pour Alès, il doit s'avouer qu'il ne sait rien de cet insecte. Ne disposant d'aucun livre qui puisse le guider, il se résout à dresser une classification personnelle : il distingue, parmi ceux qui voltigent autour de lui, les *moustiques tigrés* et les *moustiques gris*.

De ces deux espèces de moustiques une fois séparées en bocaux, Ross recueille les larves ; il les fait éclore... et les introduit sous une moustiquaire où se trouve un paludéen. Quand les insectes sont gorgés de sang, il les recueille, les tue et les dissèque. Son but ? Retrouver dans l'estomac du moustique les hématozoaires de Laveran. Le 15 mai 1895, première dissection réussie : Ross découvre effectivement les parasites dans l'estomac, voit qu'ils émettent rapidement des filaments mobiles mais, quand il veut les « suivre », il échoue. Les filaments disparaissent comme par enchantement. Ross recommence cent fois l'expérience, examine une à une toutes les petites cellules dont le moustique est l'immense agrégat avec l'espoir d'y retrouver les filaments ou, du moins, les formes auxquelles ils auraient pu donner naissance. Peine perdue.

Le 9 septembre de la même année, une mutation militaire le mène à Bangalore où il doit lutter contre une épidémie de choléra. Renonçant momentanément aux moustiques, Ross essaie de vérifier l'autre aspect du postulat de Manson, à savoir la transmission du paludisme par l'eau de boisson. Une eau où sont morts des moustiques qui avaient piqué des paludéens est absorbée par des volontaires. Echec : aucun accès fébrile. Ross a alors l'audace d'imaginer que le moustique contaminé pourrait aussi transmettre la maladie à l'homme sain par piqûre. A deux reprises, il fait piquer son collaborateur : M. Appia, qui s'offre courageusement pour cette expérience, par des moustiques gorgés du sang de paludéen. Nouvel échec. M. Appia ne présente aucune réaction.

Que penser ? Ross croit toujours au rôle joué par les moustiques, mais il commence à se demander si, jusqu'à présent, il n'a pas laissé échapper l'espèce vectrice. Il vaudrait mieux sans doute pour de telles recherches se rendre dans un endroit plus gravement atteint par le paludisme que Secunderabad ou Bangalore. Ross demande donc à être envoyé en mission spéciale et fait appuyer sa requête par Manson, auquel — pieux disciple — il adresse des lettres hebdomadaires. Le gouvernement de l'Inde refuse. Ross, blessé, réclame aussitôt un congé qui lui est dû et part, à ses frais, dans les montagnes des *Nilghiris*, grand centre paludéen. Finalement, le 22 avril 1896, il s'arrête à Kalhutti.

L'endroit jouit « de la plus mauvaise réputation au point de vue du paludisme ». De fait, le 25, Ross fait une poussée de fièvre. Il ne se rappelle pourtant pas avoir été piqué. Remis deux semaines plus tard, il peut commencer enfin son enquête. Une seconde surprise l'attend : dans la région, les moustiques sont très rares. Un jour, pourtant, son

attention est attirée par un « moustique aux ailes tachetées ». Il l'examine longuement mais, comme ce spécimen paraît seul de son espèce, n'insiste pas. C'est une malchance. Pour la première fois, il a eu entre les doigts ce qu'il cherchait...

Revenu, en juillet 1897, à Secunderabad, Ross peut faire le bilan de deux années de recherches. Il est maigre. Par bonheur, le jeune médecin n'a rien perdu de son enthousiasme pour la « lumineuse intuition » de Manson. S'il n'a pas trouvé, c'est qu'il a mal cherché. Il décide de reprendre à leur point de départ ses premiers travaux. De nouveau, il se penche sur les moustiques tigrés et les moustiques gris. « Nouveau Sir Galaad à la recherche du Graal », il reprend la chasse des mystérieux filaments.

« *Ce travail,* a-t-il écrit, *qui se continuait de huit heures du matin à trois ou quatre heures du soir, avec un court intervalle pour le déjeuner, était des plus fatigants, et si aveuglant qu'après qu'il était achevé je voyais à peine ; et la difficulté était encore augmentée du fait que mon microscope était presque usé ; la transpiration de mes mains et de mon front avait rouillé les vis ; le seul oculaire qui me restait était fendu, et des essaims de mouches me persécutaient à loisir quand j'étais assis et que mes deux mains étaient occupées à manier l'instrument. Comme il n'avait presque pas plu cette année-là (c'était la première année de peste et de famine), la chaleur était presque intolérable et je ne pouvais me servir d'un panka car je craignais d'abîmer les fines dissections. Heureusement, mon objectif à immersion restait en bon état...* »

Vers le milieu d'août, les résultats sont toujours négatifs. La foi de Ross vacille. Se pourrait-il que Manson se soit trompé ? « *J'avais devant moi la maladie et les moustiques ; comment se faisait-il que je ne trouvais rien ?* » Pourtant le succès, du moins le premier succès, ne devait plus tarder.

Depuis son retour à Secunderabad, Ross possédait, à côté de ses moustiques gris ou tigrés, des lots de moustiques aux ailes tachetées analogues à celui qu'il avait découvert un jour dans le Sigur Ghat, près de Kalhutti. Jusqu'alors, il les avait négligés, car les larves étaient difficiles à obtenir et les adultes se refusaient souvent à piquer les malades. Le 16 août, cependant, une expérience est faite avec huit de ces insectes ; par exception, ceux-là, déposés sur des paludéens, se montrent très voraces. Six moustiques sont disséqués peu de temps après la piqûre. Rien. Le 20 août 1897, tard dans l'après-midi, Ross décide de faire l'autopsie du septième moustique. Soigneusement, il examine chaque cellule. Il va abandonner son examen quand, soudain, parvenu à l'estomac, son attention est attirée par la présence, au milieu des cellules ordinaires, d'une fine cellule ronde. Il cherche encore. Une autre, puis une autre cellule ronde apparaissent. Centrant avec soin l'objectif sur l'une d'elles, il remarque qu'elle contient de fines granulations d'une substance noire pareille au pigment du parasite du paludisme... Ross « fixe » la préparation, rentre chez lui et, épuisé, s'endort. Quand il s'éveille une heure plus tard, sa première pensée est que le

problème dont il cherche depuis si longtemps la solution est enfin résolu ; il l'était, en effet !

Le lendemain matin, de retour à l'hôpital, il prend le huitième et dernier moustique aux ailes tachetées, le tue et le dissèque. Son anxiété, d'abord grande, se dissipe : il retrouve, en effet, dans l'épaisseur de la paroi stomacale, les mêmes corps que la veille. On imagine sa joie. D'un seul coup ou presque, il possède deux inconnues capitales : il connaît l'espèce de moustiques qui sert d'hôte intermédiaire à l'hématozoaire du paludisme ; il sait quels sont la position et l'aspect que prennent les parasites après leur entrée dans cet hôte. Reste maintenant à approfondir le mode d'infection...

Ross, sans attendre, veut se remettre au travail. Hélas, les difficultés reprennent. L'homme de peine chargé des larves de moustiques aux ailes tachetées les a égarées. La chaleur est devenue telle qu'il faut quitter Secunderabad : Ross part pour Bangalore avec sa famille. Là, il rédige un rapport pour le gouvernement de l'Inde où il annonce sa découverte des cellules pigmentées et décrit les moustiques au sein desquels il les a trouvées. Un double du rapport est envoyé à Manson, accompagné des préparations originales.

De retour à Secunderabad, Ross reprend ses recherches. Le 21 septembre, dissection d'un nouveau moustique aux ailes tachetées qui avait été capturé le 18 après qu'il eut piqué un paludéen ; des cellules pigmentées sont trouvées en nombre considérable dans la paroi de son tube digestif. Donc, confirmation. A peu près au même moment, des insectes adultes qui avaient été placés sous la moustiquaire d'un malade sont recueillis. Le premier est sacrifié le jour suivant : Ross ne découvre rien à son autopsie. En revanche, il isole, dans l'estomac du second, disséqué quarante-huit heures plus tard, un grand nombre des mêmes cellules...

Ross annonce à Manson que, dans quelques semaines, l'évolution des hématozoaires chez le moustique sera entièrement connue. Par malheur, le jour suivant, il reçoit du gouvernement de l'Inde l'ordre de se rendre immédiatement à *Kherwara,* localité située dans le Rajputana, à mille milles de Secunderabad !

***

Ross, désespéré, doit quitter Secunderabad, ville où il dispose de nombreux paludéens (et de paludéens dociles qui acceptent de se soumettre aux piqûres des moustiques) et il lui faut quitter cette ville au moment même où il a mis la main sur la bonne espèce de moustiques ! Hélas, l'ordre est péremptoire. Ross part le 26 septembre (1897). Le petit poste qu'il rejoint se trouve au milieu d'une contrée sauvage. Ici, pas de paludisme ! « *C'était mon île d'Elbe, presque mon île du Diable.* »

Ross demande à retourner à Secunderabad ; en réponse, il ne reçoit qu'un blâme. Dépité et furieux, il décide de quitter l'armée dès que cela sera possible pour continuer, à titre privé, ses recherches.

Au mois de décembre, il reçoit le numéro du *British Medical Journal* qui publie son texte écrit à Bangalore. Ce texte est suivi de remarques aimables de Manson mais aussi d'un commentaire défavorable de Thin : ce dernier soutient que les cellules pigmentées décrites par Ross ne sont que des cellules gastriques banales dans lesquelles est entré un peu du pigment. Ross, mécontent, écrit, pour défendre son point de vue, un nouvel article qui paraîtra en février.

Rayon de lumière enfin. Sous la pression de Manson, qui est intervenu auprès du directeur de l'Indian Medical Service, Ross est mis en affectation spéciale pour faire des recherches sur le paludisme et le Kala-azar à Calcutta et dans l'Assam. Il arrive à Calcutta le 17 février 1898.

***

Alors commence pour notre auteur une époque admirable. Point de départ : une lettre de Manson en date du 17 novembre 1897. Manson informe Ross qu'en Amérique, un savant fort connu, W. G. Mac Callum, avait émis l'hypothèse que les filaments mobiles, produits par l'hématozoaire du paludisme, ne sont pas, comme on le croyait généralement à l'époque, des spores, mais des spermatozoïdes. Travaillant sur l'*Halteridium* (un des parasites responsables du paludisme des oiseaux), Mac Callum avait en effet remarqué que les cellules parasitaires sont de deux types, l'un produisant des filaments mobiles, l'autre n'en produisant pas. Il avait remarqué encore, en observant deux de ces cellules (une de chaque espèce) dans le même champ du microscope; que les filaments échappés de l'une s'approchaient de l'autre cellule puis y pénétraient. De là à penser que les filaments s'apparentaient aux spermatozoïdes, il n'y avait qu'un pas. Mac Callum le franchit, avec Opie, au cours de nouvelles expériences en ajoutant à son observation que la cellule femelle, une fois fécondée par le filament (ou spermatozoïde), s'allonge, devient vigoureuse et mobile.

Ces découvertes, Ross peut les lire dans une analyse détaillée du *Lancet,* revue qu'il trouve peu après son arrivée à Calcutta. Elles sont pour lui un éblouissement. Il « sait » maintenant que ses cellules pigmentées sont des parasites femelles fécondées et que, si elles se logent dans la paroi gastrique de l'insecte, c'est pour y subir une nouvelle évolution. Mais quelle évolution ?

A Calcutta, on a fait cadeau à Ross d'un petit laboratoire qui avait servi autrefois au professeur D. D. Cunningham ; il a pour l'aider,

entre autres assistants, un mahométan très intelligent du nom de Mohammed Bux ; il découvre enfin près du laboratoire des larves de moustiques aux ailes tachetées, de moustiques gris et de moustiques tigrés. En somme, tout ce qu'il faut pour réussir... et réussir en peu de temps. Tout ? Non.

A cette époque, la peste faisait rage aux Indes, et le gouvernement avait décidé de rendre obligatoire à Calcutta la vaccination antipesteuse que venait de découvrir Haffkine. Cependant, les indigènes s'étaient rebellés devant cette pratique, croyant que la piqûre apportait, non le remède, mais la maladie ; à la seule vue d'un Européen kahim (médecin), ils s'enfuyaient. Comment, dans ces conditions, demander aux malades hospitalisés de se laisser piquer volontairement par des moustiques (pratique acceptée à Secunderabad) ? Ross envoie ses assistants dans les parties les plus pauvres de la ville en quête de volontaires atteints de paludisme. Contre une forte rétribution, quelques mendiants fiévreux consentent finalement à venir mais, au dernier moment, ils s'enfuient.

Ross pense à ce moment au paludisme des oiseaux. C'est une maladie provoquée par des parasites ressemblant à l'hématozoaire du paludisme humain et qu'on appelait alors, l'un *Proteosoma* et l'autre *Halteridium*. Pourquoi, faute de mieux, ne pas étudier ce paludisme ? Sans doute, les faits observés pourront ne pas correspondre exactement à ce qui se passe chez l'homme ; de toute façon, ils pourront conduire à des idées nouvelles.

Il constate, dans un premier temps, la présence d'*Halteridium* dans le sang de corbeaux et de pigeons. Sans examiner davantage les autres animaux dont il dispose, il met, dans différentes cages et sous la même moustiquaire, un corbeau, deux pigeons, quatre alouettes et six moineaux et, le soir, lâche dans la moustiquaire un certain nombre de moustiques gris et tigrés, éclos de larves en captivité. Les moustiques, gorgés de sang après piqûre, sont recueillis, autopsiés, disséqués : chez un certain nombre d'entre eux, Ross retrouve, dans la paroi gastrique, des cellules pigmentées analogues à celles qu'il avait découvertes chez les moustiques aux ailes tachetées, gorgés de sang humain. Ceci est obtenu le 13 mars.

Le lendemain, Ross se livre à une expérience plus précise. Il ne soumet, cette fois, à la piqûre des insectes que des oiseaux qui ont été trouvés infectés, soit par des *Halteridium*, soit par des *Proteosoma*. L'autopsie se montre négative pour les moustiques qui ont piqué les oiseaux à *Halteridium*. En revanche, sur neuf moustiques qui ont piqué les oiseaux à *Proteosoma*, au moins cinq contiennent des cellules pigmentées.

Les jours suivants, Ross établit une relation entre la présence des *Proteosoma* chez les oiseaux et celle des cellules pigmentées chez les moustiques. Il parvient à suivre l'évolution des cellules pigmentées : elles augmentent de taille jusqu'au huitième jour ; à ce moment, elles

éclatent. Ross, malheureusement, ne peut discerner ce qu'il advient de leur contenu.

Ces faits connus, il eût été intéressant de revenir à la pathologie humaine avec les moustiques aux ailes tachetées. Il eût été non moins important de dresser enfin une nomenclature exacte des différentes espèces de moustiques utilisées pour ces expériences. Ross demande donc l'aide de l'Indian Museum de Calcutta. On l'informe que les « savants » de l'endroit ne peuvent lui donner aucun renseignement. Une fois de plus, il ne doit compter que sur lui-même. Epuisé, il quitte Calcutta le 17 avril (1898) et, passant une dizaine de jours à Darjeeling, station d'altitude de l'Himalaya, note, dans un nouveau rapport, tout ce qu'il vient d'observer. Le 21 mai, il envoie ce rapport à son chef, le directeur général du Service de santé de l'Inde. On lui répond qu'avant publication, il faut une autorisation du secrétaire d'Etat de l'Inde ! Encore un retard.

Heureusement, Ross avait aussi communiqué à Manson ses résultats. Celui-ci les présente le 18 juin dans le *British Medical Journal*, et son article est suivi de commentaires chaleureux de Nuttall et de Laveran. « *Il me semble indubitable*, dit Laveran, *que les éléments que le Dr Ronald Ross a découverts dans l'estomac des moustiques nourris du sang d'oiseaux atteints d'hémosporidiose sont bien des parasites et que ces parasites représentent l'une des phases de l'évolution des hématozoaires... J'ai montré les préparations à M. Metchnikoff, qui partage mon opinion.* »

Ross croit que, devant la reconnaissance par de si hautes autorités de la valeur de ses travaux, les bureaux vont enfin lui accorder leur appui. Mais, quand il demande au directeur général de mettre à sa disposition quelques jeunes médecins, on lui oppose qu'il n'y en a aucun de disponible. Il écrit, une fois encore, à Manson : peut-être la *Royal Society* accepterait-elle de lui fournir l'aide souhaitée. La Société examine le dossier et, finalement, nomme une commission de trois membres pour faire des recherches sur le paludisme. Deux d'entre eux seront envoyés en Italie. Le troisième rejoindra Ross ; non pour l'aider, mais pour vérifier ses assertions.

⁂

Le 4 juin, rentré à Calcutta, Ross reprend l'examen des *Proteosoma*. Il sait à ce moment qu'arrivées à leur maturité les cellules pigmentées présentes dans la paroi gastrique éclatent, mais il ignore ce que devient leur contenu. Une petite modification de technique (emploi pour les dissections d'une solution saline forte) va lui révéler le secret : il voit qu'au moment de la rupture de la cellule-mère, se trouvent libérés une

multitude d'éléments délicats et filiformes ; ceux-ci, évidemment des spores, sont déversés dans la cavité générale de l'insecte.

Où vont ces spores ? S'échappent-elles dans l'eau comme le croyait Manson ? Sont-elles introduites dans un organisme sain au moment où le moustique pique ? Ross ne va pas tarder à le savoir. Le 2 juillet (1898), alors qu'il dissèque le thorax d'un moustique, il y découvre une grande cellule qui, fait surprenant, renferme plusieurs corps filiformes. Cette cellule fait partie d'un ensemble et l'ensemble se termine par un canal ; manifestement, il s'agit d'une glande.

Le 8 juillet, le mystère est éclairci : il s'agit de la glande salivaire. Désormais, tout est simple : les petites spores présentes dans la glande doivent passer avec la salive de l'insecte dans le tissu piqué par le moustique ; enfin, se trouve révélée la route de l'infection. « *Jamais dans nos rêves,* écrit Ross, *nous n'avions imaginé une histoire aussi étonnante.* »

Pourtant, ce n'était encore qu'une supposition ; il fallait prouver. Ross, en juillet et août 1898, nourrit des moustiques sur des oiseaux porteurs d'hématozoaires. Quelques jours plus tard, vingt-huit moineaux sains sont exposés aux piqûres de ces moustiques ; au bout de cinq à huit jours, vingt-deux moineaux sur les vingt-huit (soit 79 %) sont trouvés infectés.

Manson, naturellement, est le premier prévenu. Un congrès devant être organisé à Edimbourg par la *British Medical Association* à la fin de juillet, il s'y rend (bien que malade) et y annonce la réussite de son élève. Celle-ci déchaîne l'enthousiasme.

***

Au point atteint à ce moment par Ross, quels étaient les faits solidement acquis, quels étaient ceux encore imparfaitement connus ?

1° Ross avait vraiment fait le tour du *paludisme des oiseaux* provoqué par le *Proteosoma.* Il avait démontré que, de l'oiseau malade à l'oiseau sain, le parasite est transmis par un moustique, il avait déterminé l'espèce de moustique coupable (ce moustique gris est appelé aujourd'hui *culicine*), il avait pu suivre l'évolution du parasite dans le corps de l'hôte, enfin, il avait vu que, cette évolution terminée, les spores infectantes pénètrent chez les oiseaux sains au moment de la piqûre. Tout cela, complet, était certes admirable.

2° En revanche, en ce qui concernait le *paludisme humain,* il était beaucoup moins avancé. Sans doute, Ross avait-il pu mettre en cause un autre type de moustique (celui aux ailes tachetées) et il avait des raisons de penser que les cellules pigmentées trouvées chez ce dernier avaient même signification que les cellules si bien étudiées chez les

moustiques gris. Mais, là encore, la démonstration restait à faire. Par malheur, il n'en aura pas le temps. Ici, l'histoire tourne au drame.

Ross n'avait pas encore entrepris les travaux dont nous venons de parler que, déjà, le problème posé par la transmission du paludisme faisait l'objet, en Italie, d'investigations poussées de la part de deux savants : A. Bignami et A. B. Grassi. Tous deux avaient d'abord rejeté l'hypothèse de Manson sur le rôle probable des moustiques, et Bignami, en 1896, avait admis que les filaments mobiles n'étaient que des « formes agoniques ». Cependant, devant les publications de Ross, ils avaient peu à peu changé d'avis. Un jour enfin, Grassi trouve son chemin de Damas quand il remarque que, dans les lieux où le paludisme est endémique en Italie, existe pour ainsi dire toujours une espèce particulière de moustique, l'*Anopheles maculipennis*. Grassi s'associe alors avec Bignami et Bastianelli. Il récolte des anophèles dans un lieu infesté et les apporte dans un endroit indemne, qui est une chambre de l'étage supérieur de l'Hôpital du Saint-Esprit, à Rome. Le 20 octobre 1898, il met un certain nombre d'anophèles en liberté dans cette chambre où dorment deux individus sains. Le 1er novembre, apparaît chez l'un d'eux, le *premier cas d'infection paludique expérimentale*. Un peu plus tard, Grassi découvre, chez le moustique, tout le cycle de l'hématozoaire de Laveran et montre qu'il est identique à celui qu'avait décrit Ross pour l'hématozoaire des oiseaux.

La première communication de Grassi a lieu le 29 septembre. Les autres suivent rapidement. Ross, naturellement, en prend connaissance. Il n'a aucune raison de mettre en doute la valeur des travaux italiens. Mais si cela est, à quoi bon poursuivre ses propres recherches ? D'autres ont touché avant lui l'Ithaque dont il rêvait.

A qui, cependant, revient le mérite ? Est-ce à celui qui a jeté les fondements de l'œuvre ou à ceux qui l'ont prolongée, même de façon magnifique. « *Une découverte est une découverte*, a écrit Ross : *l'établissement de faits parallèles, l'addition de détails, la publication de jolies illustrations et la démonstration formelle de faits déjà connus, tout cela est utile, mais ne constitue pas la découverte.* » La découverte, à coup sûr, c'est lui qui l'avait faite. Mais, saura-t-on le reconnaître ?

***

Ces quatre années de luttes, d'angoisses, de triomphes et de déceptions que nous venons d'évoquer représentent, à coup sûr, dans la vie de Ross, la part la plus significative et la plus belle. Peut-être est-il bon, néanmoins, de la situer dans sa vie. C'est ce que nous ferons brièvement.

Donald Ross est né à Almora, dans les Kumaon hills, le 13 mai 1857. Son père, Sir Campbell Claye Grant Ross, était alors major de l'Armée

des Indes. Premiers souvenirs de l'enfant : des montagnes couvertes de neige, des rhododendrons, des forêts de sapins. A huit ans, il est envoyé en Angleterre. Jeune homme, il fait sa médecine, mais presque à contre-cœur, car il se sent attiré davantage par la musique et surtout la poésie. En 1881, il entre au service médical du gouvernement de l'Inde et est nommé à Madras. Un premier congé passé en Angleterre (1888) lui fait connaître les découvertes pastoriennes qui l'enthousiasment et, revenu aux Indes, il se met à étudier, avec un soin nouveau, les maladies infectieuses qui l'entourent et dont la cause, le plus souvent, reste inconnue. Son goût des lettres ne l'ayant pas quitté, il met ce qu'il découvre en vers.

Il s'intéresse surtout au paludisme mais n'arrive pas à retrouver dans le sang des malades l'hématozoaire découvert par Laveran. 1894. Nouveau voyage à Londres. Rencontre avec Manson. Retour aux Indes. Les Grandes Années. Nouveaux poèmes, le jour où il voit pour la première fois les cellules pigmentées.

Ce jour, Dieu s'étant laissé fléchir
M'a mis dans la main
Une chose merveilleuse et Dieu
Soit loué...

Le 21 juillet 1899, Ross abandonne le service médical de l'Inde avec le rang de major et rentre en Angleterre. Nommé lecteur à l'Ecole de médecine tropicale de Liverpool nouvellement fondée, il accède au grade de professeur en 1902. Le 12 décembre de la même année, il reçoit à Stockholm le prix Nobel de Médecine. De 1901 à 1910, tout en restant professeur à Liverpool, il voyage beaucoup. Ce qui le préoccupe surtout, c'est étendre la prévention du paludisme en intensifiant la lutte contre les moustiques.

En 1912, il quitte Liverpool pour Londres. Là, il doit pendant quelque temps faire œuvre de médecin praticien. Le prix Nobel, bien que consacrant son mérite, n'a pas apaisé sa sensibilité. A tort ou à raison, il estime qu'en général on fait la part trop belle à Grassi et il a entrepris contre celui-ci une longue et pénible polémique. Beaucoup le plaignent. D'autres s'irritent.

Sa retraite, heureusement, ne dure pas. En 1923, la reconnaissance publique lui fait don d'un institut de recherches. C'est là qu'il va finir ses jours, recevant ses visiteurs, écrivant beaucoup (notes scientifiques, poèmes et romans). Il est mort le 17 septembre 1932, un an après sa femme. Il est enterré au cimetière de Putney Hill. La plus grande joie de sa vieillesse avait été le voyage qu'il fit à Calcutta, en 1927, pour l'inauguration d'un monument commémoratif de sa découverte.

Toute sa vie, Ross est resté fidèle à Manson (1844-1920). Sont-ils nombreux les fils spirituels qui ont gardé pour l'homme qui les a formés une si constante vénération ? Dans le laboratoire de Londres où Manson

l'avait accueilli en 1894, Ross avait reçu sans doute le grand choc de sa vie. Il avait été profondément touché aussi par les lettres exaltantes qu'il avait reçues de lui aux Indes, par ses conseils, par son appui. Cette reconnaissance est allée presque jusqu'à l'effacement. Ross, si dur, quand Grassi était en cause, ne cherchait pas à grandir ses mérites vis-à-vis de son maître. Au contraire, il écrivait encore le 1er octobre 1926 : « *Le cycle évolutif du plasmode a été découvert par Manson et par moi-même.* »

ALBERT DELAUNAY,
de l'Institut Pasteur.

CHRONIQUE DES LIVRES

LES VINGT SENS DE L'HOMME DEVANT L'INCONNU

par Charles-Noël MARTIN *(Gallimard)*

FACE aux progrès tumultueux de la science, faire le point, organiser en un système cohérent des connaissances éparses, voire disparates, cette tâche à laquelle il faut s'attacher « au moins une fois dans sa vie », écrit Charles Noël Martin après Descartes, comment ne pas l'accueillir favorablement ? Et comment ne pas être admiratif, devant, en tous domaines, l'étendue et la précision du savoir de l'auteur, devant la réflexion continuelle, fertile en problèmes, que stimule ce savoir, devant la langue expressive et limpide qui véhicule ce convoi d'idées ?

Un « immense voyage », un « voyage vertigineux », ces expressions reviennent souvent dans l'essai de Charles-Noël Martin. Oui, à la suite d'un guide infatigable, à travers le cosmos sans bornes, des mésons jusqu'aux nébuleuses, nous avons beaucoup voyagé, et nous accepterions d'être fourbus, si une certaine déconvenue n'entrait dans notre lassitude, si ce parcours, cette marche triomphale de la science n'avait pris, à la longue, une allure d'Odyssée.

Les explosions d'étoiles, la végétation de Mars, la pluralité des mondes habités, les anti-univers, le langage des corbeaux, la radioactivité, les virus, le sens labyrinthique de l'oreille, est-il un phénomène physique, de nature ondulatoire ? La mort nous transite-t-elle d'un espace temps à un autre ? Voilà beaucoup de sujets pour un seul livre. Ici, en dépit de la compétence du savant, on aperçoit les dangers de cette sorte de vulgarisation, condamnée à dire trop ou trop peu, à être obscure dès qu'elle cesse d'être évidente, à rebuter le lecteur quand elle ne le flatte plus.

Comme on n'est jamais si bien trahi que par ses admirateurs, voici extraites méchamment de la revue *Fiction*, quelques lignes sur l'ouvrage en question : « *L'amateur de Science-Fiction que je suis est malheureusement obligé de constater que, par rapport aux ouvrages comme celui-ci, la S. F. est bien pauvre en idées originales. Peut-être pourrait-on amener M. Martin à écrire de la S. F. ?* »

J. GRENIER

(Suite de la chronique des livres page 139.)

par THIERRY MAULNIER

L'ORPHEE DE TENNESSEE WILLIAMS.

POURQUOI le magasin aux sujets et aux personnages, pour les auteurs dramatiques comme pour les romanciers des Etats-Unis d'aujourd'hui, est-il constitué par ce qu'on pourrait appeler, en donnant au mot le même sens, ou presque, que lui donnent les économistes, l'*Amérique marginale ?* J'entends celle qui est tenue à l'écart ou rejetée, opprimée ou comprimée par le gigantesque développement de la civilisation technique : docks, faubourgs, bidonvilles, territoires « sous-développés » du Sud, *lumpen prolétariat*, gangs et jeunesse délinquante, Italiens et Noirs, humiliés et offensés, méprisés et révoltés.

J'y vois plusieurs raisons — l'une est dans la conscience claire ou dans le sentiment intuitif que la richesse ou l'aisance, le progrès et le confort techniques, s'ils n'apportent pas — là est bien le drame — de réponse à l'énigme de la situation de l'homme dans le monde, lui permettent tout au moins d'éluder cette énigme, lui dissimulent derrière de rassurantes apparences le sens même de la vie ou son absence de sens, sa grandeur ou son vide. Une autre, c'est qu'une civilisation qui s'ennuie dans sa réussite matérielle éprouve, par l'intermédiaire de ses artistes, le besoin de remettre en question ses valeurs, de briser ses propres cadres, d'arracher les vêtements et les masques, de remettre à nu, corps et visages, la cruauté, la sexualité, la violence, la part barbare et indomptée de l'homme et cette vertu lyrique de la souffrance et de la passion que le monde moderne va redemander à ses hors-la-lois, à ses déchus et à ses primitifs. La troisième est que l'intellectuel de ce temps — c'est même un de ses caractères les plus remarquables — éprouve la fascination de l'échec et de la dignité : le dépaysement, la transposition théâtrale que les auteurs tragiques des grandes époques du passé allaient chercher chez les dieux et chez les princes, il va les chercher chez les vaincus, chez les misérables, la salopette et le haillon tenant désormais la place du manteau de cour. C'est dans les rubriques des faits-divers qu'il faut aller chercher aujourd'hui (est-ce sûr ? il y a eu Hitler, il y a eu Staline) l'équi-

valent tragique des rois criminels de Shakespeare. Ajoutons que le monde de la misère et de la révolte fournit au dramaturge d'aujourd'hui l'élément insoluble ou du moins non résolu de l'existence humaine et lui permet de satisfaire en lui-même et dans le spectateur le besoin d'auto-accusation. Ajoutons encore que l'art dramatique se réfère volontiers à une légende nationale : tout entiers projetés vers l'avenir, les Etats-Unis ont la nostalgie de leur passé. Le Sud, les pauvres immigrants, les noirs, c'est le passé, ce qui témoigne aujourd'hui de ce passé, avec un pittoresque local et une couleur de nostalgie qui constituent de bons éléments pour l'inspiration littéraire.

Nulle œuvre n'est plus significative de cette orientation générale de la littérature dramatique et romanesque américaine que celle de Tennessee Williams — encore que Faulkner, Caldwell, Arthur Miller en témoignent au même titre. La vie du prolétariat italien nourrissait de sa sève poétique et tragique une pièce comme la *Rose Tatouée*, la pesante moiteur du Sud exaspérait le désir dans *La Chatte sur un Toit brûlant*. Dans *Orphée*, les deux éléments sont réunis, avec quelques autres, la furieuse tension des nerfs dans une médiocrité provinciale tissée de ragots, de ressentiments, de haine, le nœud de vipères familial, la fureur raciste et le pharisaïsme puritain.

L'ouvrage est en même temps complexe et sommaire. Tels des personnages, celui de la femme du shériff, vieille dame un peu folle qui tente de traduire en peinture de puériles « visions » mystiques, celui de la jeune Carol, intellectuelle de province qui, après s'être heurtée et brisée contre la puissance de l'autorité et des préjugés locaux en prenant la défense des noirs, se venge, — bravade et désespoir — par le scandale, la drogue et « l'impudicité », ont un remarquable relief. D'autres, le jeune vagabond paré de tous les charmes, de toute la poésie, de toute la lumière de la vie, qu'écraseront les formes de haine et de mort, comportent une bonne part de convention. La morale de Tennessee Williams reste assez puérilement manichéenne, un peu irritante dans sa simplicité — je n'ai aucun goût pour le puritanisme, l'hypocrisie sociale et les frustrations sexuelles : mais je ne peux m'empêcher de penser que le puissant édifice de la nation américaine n'eût jamais été bâti si la charge en avait été donnée aux vagabonds guitaristes et aux chanteurs de negro spirituals sur qui les Tennessee Williams d'aujourd'hui se penchent avec une délection attendrie. Quant à l'histoire qui nous est contée, la richesse de la palette psychologique et des moments de poésie tantôt authentique, tantôt un peu voulue et conventionnelle, ne l'empêchent pas de glisser au mélodrame.

Le décor ingénieusement encombré de Mme Lila de Nobili, dont on sait le talent depuis bien des années déjà, et qui a su cette fois faire surgir une sorte de beauté de l'accumulation et de l'agencement savant du médiocre et de l'hétéroclite, nous montre une épicerie-bar-bazar, un « drug-store » passablement délabré, dans une petite ville du Sud. Là se rencontrent ou

se croisent les travailleurs, les « pauvres blancs » de l'endroit, un nègre un peu sorcier que l'on chasse comme un chien errant, les aigres vieilles filles et les demoiselles piaillantes de l'horrible petite « société » locale. Le magasin appartient à Job Torrence, un sinistre vieillard qui est entrain de mourir d'un cancer inopérable. Sa femme, « Lady », une italienne à la maturité savoureuse, une de ces femmes fortes faites pour donner aux jeunes gens instables et inquiets le sentiment de la sécurité maternelle, le hait. Elle s'est « vendue » à lui, après s'être trouvée abandonnée par l'homme dont elle attendait un enfant au lendemain de l'affreuse mort de son père, brûlé avec sa guinguette par les justiciers de la « brigade mystique » parce qu'il avait servi de l'alcool à des noirs. Elle a supprimé l'enfant avant sa naissance, et épousé l'affreux Job. Mais, de tout son ressentiment, de toute sa maturité frustrée, de toute la force de l'instinct de vengeance de sa race, elle attend sa revanche.

Survient Val. Val est un garçon de trente ans, qui court depuis longtemps les chemins et les filles. Il a la marche souple du chat, le charme, l'invention poétique, et sur le dos une guitare. Il est un peu chapardeur à l'occasion, mais il est habité par la grâce, la grâce ineffable de la jeunesse et de la vie. Il plaît à toutes les filles. Il plaît à « Lady », et pour les mêmes raisons il déplaît aux mâles de l'endroit, qu'il menace dans leur monopole viril, et aux vieilles harpies vouées faute de mieux à la défense vigilante et féroce des bonnes mœurs. Il commence à être las du vagabondage, il est à l'âge où l'on a envie de « se fixer ». Il devient, à l'insu de Job cloué dans sa chambre, l'homme à tout faire de la boutique, et bien entendu l'amant de « Lady ». Mais l'orage gronde au-dessus de sa tête, le shériff vient brutalement, avec ses sbires, lui commander de quitter la ville. Le fera-t-il ? Ce serait d'autant plus prudent que le vieux Job a gardé assez de lucidité pour découvrir les amours de Val et de sa femme. Mais « Lady » s'accroche à Val de tout son besoin d'une présence humaine, de toute sa peur panique de la solitude, de tout son appétit de vengeance aussi, car le mourant, dans sa colère, lui a révélé qu'il était de ceux qui ont tué son père. Alors, quand « Lady » découvre qu'elle attend un enfant de Val, elle se précipite dans l'escalier. Elle va crier au vieux Job qu'elle est vengée, qu'elle est victorieuse, que la guinguette brûlée va renaître, qu'un enfant va vivre tandis qu'il va mourir. Mais il restait dans le corps épuisé de l'agonisant plus de force qu'elle ne l'a calculé. Il les rassemble, apparaît avec un revolver, tue sa femme et trouve l'énergie, avant de mourir à son tour, de crier par la fenêtre que Val est l'assassin. Un instant plus tard, les tueurs du shériff sont là, enfoncent les portes. Le pauvre Val sera livré aux chiens du bagne voisin, dressés à rejoindre et à déchirer les prisonniers qui tentent de fuir. Il y a dans ce massacre final ponctué d'aboiements sinistres un peu plus de Grand-Guignol que de tragédie.

La mise en scène de Raymond Rouleau est, comme on pouvait en être certain à l'avance, admirable de rigueur, de précision et d'intensité expres-

sive. Le travail effectué sur les comédiens atteint ici la perfection, — places, mouvements, vérité du ton, force suggestive des images scéniques — et l'on sait la virtuosité sans égale de Raymond Rouleau dans l'utilisation picturale des projecteurs, sa subtilité dans la composition des lumières.

Triomphe de Mme Arletty, qui prête l'accent parisien des faubourgs à sa « Lady » italienne, sans que cela nous gêne un instant. Dans l'autorité tranquille et maternelle, dans la drôlerie, dans l'émotion tremblante et contenue de l'amour physique redécouvert par la maternité, dans l'angoisse et dans la colère, elle est admirable.

Mme Claude Génia, à qui a été confié le rôle de la jeune « scandaleuse » du bourg, amoureuse elle aussi de Val, l'insolente, amère et souffrante Carol, est elle aussi merveilleusement adaptée à son personnage. On doit également beaucoup d'éloges à Andrée Tainsy, Louis Ducreux, remarquable dans sa composition du vieux Job, Pierre Tabard, Georges Lycan, Danielle Luccioni, qui a beaucoup de verve dans un passage tourbillonnant, et à leurs camarades.

Le personnage de Val a été confié à Jean Babilée. Il dit et joue remarquablement juste, pour un danseur consacré qui est un comédien débutant. Mais le rôle était un peu long, un peu lourd pour ces débuts. Val est le centre lumineux de la pièce. Jean Babilée ne lui donne pas tout le rayonnement irrésistible qu'il faudrait.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

LA VIE EN VOL ET EN PLONGÉE

par le Dr Paul Chauchard *(Albin Michel)*

Un des neurophysiologistes les plus réputés, le Docteur Paul Chauchard, possède le rare talent de mettre à la portie du public cultivé les découvertes de sa spécialité. Rare : oui — combien confondent la minutie avec le pédantisme et sont accablants d'ennui !

Le Docteur Chauchard a voulu offrir au lecteur un bilan de nos connaissances sur les possibilités de la vie dans les appareils sous-marins, en avion et en astronef. Rien que ce dernier mot montre l'actualité du sujet. Il serait bien vain, en effet, de continuer à préparer un éventuel débarquement sur la Lune si l'on ne se préoccupait de ce qui attend l'être humain — là-haut et en route. Voilà donc ce qu'étudie l'auteur : « mal de l'accélération », mal de l'air, effets des différences de pression, de l'air comprimé, du bruit, des rayons cosmiques, etc. On ne saurait souhaiter exposé plus solide et plus clair.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 169.)

LE BONHEUR SOUS LES CINTRES

par MARCEL THIÉBAUT

CERTES, Sacha Guitry préparant, quelques mois avant sa mort, l'édition du livre qui paraît aujourd'hui : *Théâtre, je t'adore* (Hachette), avait bien des raisons de choisir ce titre. Peu d'hommes ont vécu, comme lui, aussi parfaitement, aussi complètement pour le théâtre. Il y a bien des années déjà, Henry Bataille me disait : « Sacha est tout le temps en scène. Dans la vie comme au théâtre. Il en arrive à ne plus savoir s'il joue ou s'il vit. Il vous dit bonjour, il téléphone. Oui, mais en même temps il met au point un bonjour de théâtre, un coup de téléphone de théâtre. »

Il avait raison, j'ai eu l'occasion de le constater lorsque j'ai été chez lui : « Comment, monsieur, vous n'avez pas lu l'article ignoble que X a écrit sur ma pièce ! Vous allez le connaître. Mademoiselle... » Il appelait sa secrétaire, elle ne répondait pas, il appelait sa femme, elle ne venait pas, il appelait les deux, elles arrivaient en même temps. On trouvait l'album (album 84 ou 89) où se trouvait collée la coupure. Suivait la lecture de l' « infamie ». La scène durait un quart d'heure. Elle était *jouée* avec une aisance, une autorité incomparables. Elle n'était pas tout à fait *vraie,* mais elle avait ce merveilleux *naturel de théâtre* qui n'est pas le naturel de nos vies quotidiennes, mais éclate de vérité sous le feu des projecteurs. Et, après ce spectacle, en quittant la maison de Sacha, je me demandais si honnêtement je n'aurais pas dû payer ma place.

De cette vérité du faux il parle fort bien dans *Théâtre, je t'adore.* « *Un acteur,* écrit-il, *qui joue avec sa maîtresse, lui dira moins facilement en scène « Je vous aime » qu'il ne dira « Je t'aime » à une actrice qu'il ne connaît pas.* » Et encore : « *Vous rencontrez un grand acteur devant l'hôtel Bristol ou rue La Boétie et il vous dit : « Ah ! chère madame, quelle surprise ! » Vous pensez : « Oui, mon bonhomme, va,*

joue-moi la comédie du monsieur qu'on rencontre et qui n'en revient pas. Et vous croyez sincèrement que c'est pour vous, pour vos beaux yeux, qu'il fait tant de frais. Eh bien ! Vous êtes dans l'erreur, c'est pour lui, madame, et savez-vous ce qu'il faisait en simulant une telle surprise ? Il répétait tout simplement. Il faisait ce que les virtuoses appellent des gammes et rien de plus. »

Professionnellement le résultat obtenu pouvait le satisfaire. Ceux qui n'ont vu Sacha au théâtre qu'à la fin de sa vie ont pu sentir qu'il *jouait* et qu'il avait calé, dans les plus infimes détails, tous ses *effets*. Mais il faut l'avoir applaudi au temps de *Berg-op-Zoom* ou de la *Pèlerine écossaise* pour savoir jusqu'à quel point cette aisance de théâtre, cette pointe de gaminerie alliée à une pointe de majesté semblaient naturelles et pouvaient plaire. On avait envie de l'aimer. On se disait : il est bon. On voulait le connaître. Un homme si vrai ! Si simple ! On serait tout de suite avec lui en confiance et l'on deviendrait son ami.

On en doutait pourtant dès qu'on l'avait rencontré hors du théâtre. Il était poli, merveilleusement courtois, un peu distant, mais ce qui apparaissait avec plus d'évidence encore, c'est que vous ne l'intéressiez pas. Non, ce n'est pas tout à fait cela : *il ne vous voyait pas*. Il parlait, contait des anecdotes, contait sa vie, mais on était séparé de lui par une rampe invisible. Il vivait toujours dans sa bulle de théâtre — et cette rampe-là on ne pouvait la franchir, ni vous, ni lui.

Il paraissait très content de lui. Ce n'était pas tout à fait vrai. Paul Géraldy l'a dit mieux que je ne saurais le faire [1]. Son père, comme une fée de théâtre, lui avait donné un complexe. Je ne serai jamais aussi bon que lui, aussi puissant, je n'aurai jamais ses épaules. Inquiétudes oubliées dès qu'il retrouvait le public. Les applaudissements chassaient tous les nuages. Les journaux, il est vrai, risquaient de les faire surgir à nouveau. Avec la presse il avait connu d'abord la lune de miel. Lorsqu'elle prit fin il commença de détester les critiques. Il a écrit un jour : « *Bien des gens de lettres ont cru qu'il n'aimaient pas Mirbeau. Erreur. C'était lui qui ne les aimait pas.* » Remplacez *gens de lettres* par *critiques*, Mirbeau par Sacha Guitry. Vous aurez sa profession de foi.

La vie lui apportait chaque jour une marée de visages nouveaux. Mais ce n'était qu'une masse confuse. Lui vivait pour très peu d'êtres, non pas exactement « pour », mais « au milieu de ». Au milieu des acteurs de sa troupe, de ses familiers (souvent obséquieux), aux côtés d'une femme qu'il surveillait toujours impitoyablement parce qu'il n'avait pas confiance. Pas confiance en lui-même. Et parce qu'il sentait que *sa* femme n'était pas dupe de ses cuirasses de théâtre et devinait ses faiblesses, il devenait inquiet. Situation tragique pour un jaloux. Sa troupe et sa maisonnée gravitaient autour de lui, comme autour d'un astre. Il avait monté la mécanique pour que rien ne vînt troubler le

1. *Revue de Paris* de septembre 1957.

bonheur qu'il voulait connaître, l'assurance qu'il entendait conserver. Au-delà de ses planètes, il y avait l'inconnu, les dangers.

Il aimait la gaîté, mais passées les années de jeunesse il n'y atteignait souvent que par l'effet de sa volonté. Il l'avait installée dans son naturel de théâtre. Le personnage ainsi composé, il ne le quittait pas plus dans sa chambre que sur la scène. Quand Lucien Guitry jouait *Crainquebille* ou *Pasteur,* il devenait Crainquebille, Pasteur. Quand Sacha jouait Franz Hals, Louis XIV ou Henry Monnier, il restait Sacha. Et entendait qu'on n'en doutât pas : pour éviter toute erreur, il faisait d'invisibles clins d'œil au public. Et le public était content : il aimait Sacha, eût été désolé de le voir se perdre dans la peau des autres.

Le climat du théâtre lui était tellement nécessaire qu'il ne pouvait s'éloigner du plateau : « *Dieu sait si j'aime voyager, mais mon plaisir de me trouver dans un pays, si beau soit-il, serait beaucoup moins vif si, le soir venu, je n'avais pas la joie de paraître en public.* »

La nature même lui paraissait un *spectacle.* Il évoque dans son dernier livre une grande marée à Biarritz. Le public était là, admirant, réclamant des vagues plus hautes : « Allez ! monte ! plus haut encore ! » Il espérait, le public, que la mer réussirait enfin à démolir la balustrade. Les vagues n'y parvenaient pas. « *Allons-nous-en,* dit Sacha à sa compagne, *ils commencent à se fâcher et c'est eux qui vont démolir la balustrade.* » La nature allait être « emboîtée ». Sacha ne pouvait que partir. Acteur, il n'aimait pas qu'on siffle, même si ce n'était pas lui qui jouait.

Le théâtre, il ne l'a jamais quitté. Fils d'acteur, il était né acteur. A cinq ans, en costume de théâtre (déjà), il poussait la porte du salon... « *en affectant de prendre un air terrible. Mon rêve était de provoquer le rire par la surprise* ». Et, contant la scène, il ajoute dans ses *Souvenirs* : « *A cet égard, je n'ai pas beaucoup changé.* » Son père, en instance de divorce, avait enlevé l'enfant Sacha de l'appartement de sa mère. Et emporté à Saint-Pétersbourg, où il jouait alors au Théâtre Impérial. A cinq ans, Sacha parut lui aussi sur la scène dans une pantomime que son père avait composée. Après la représentation, le tsar Alexandre III garda les Guitry à souper. L'enfant fut placé à sa droite. Le futur Nicolas II était assis en face de lui. N'était-ce pas de la féerie ? Le théâtre est la clé du monde. De surprise et de joie, le petit Sacha faillit ce soir-là, sous les yeux de l'empereur, s'étouffer avec un grand morceau de fromage.

Il ne fut pourtant certain de vouloir être acteur qu'à quinze ans. Ses études ne l'intéressaient pas. Il ne pouvait réussir à les prendre au sérieux. Il redoubla six fois sa sixième, travailla dans douze pensions et fut douze fois renvoyé. Cela ne troublait pas Lucien Guitry. « Il n'a fait aucun de ses devoirs, monsieur, depuis trois jours », gémissait un des douze-directeurs. Et Sacha entendit murmurer la réponse « Foutez-vous donc de ça, monsieur Mariaud ».

L'élève Sacha lisait donc des romans, chahutait, faisait des déclara-

tions prématurées aux actrices, dessinait, s'accomodait fort bien d'être « *le plus lamentable des cancres* » et attendait. A vingt ans, son attente fut comblée : il débuta sur les planches au Casino de Saint-Valery-en-Caux. La même année, il débutait aussi comme auteur : *Nono* fut un grand succès. Ce n'était que le commencement d'une carrière éclatante et bien remplie : plus de 100 comédies, 30 films, 13 500 représentations.

« *Avoir du charme, dans la voix, dans le regard, en avoir jusqu'au bout des doigts ! Voilà parmi les dons de l'artiste qui monte sur la scène le plus durable assurément. Ce don délicieux met en valeur toutes les qualités et fait passer tous les défauts.* » Ce propos, Sacha l'illustre dans *Théâtre, je t'adore* par maints exemples : Sarah Bernhardt, se présentant au concours du Conservatoire, émet la prétention, au lieu de jouer une scène, selon la coutume, de réciter une fable de La Fontaine. Protestation du jury. Discussions. On finit par accepter. Au quatrième vers des *Deux Pigeons,* le président l'arrête : « Vous êtes reçue, mademoiselle. Mais continuez, je vous en prie. » « *Le charme avait opéré.* » Le soir où le rideau allait se lever sur *La Petite Mariée,* une opérette, la première chanteuse, qui avait l'oreille du public, s'évanouit, ne peut entrer en scène. Catastrophe, il n'y avait pas de doublure. « D'ailleurs, personne ne pouvait la doubler », soupire le directeur désespéré. « Si, moi », dit une choriste qui s'était avancée. Elle avait vingt ans, elle savait le rôle. « Essayons », fit le directeur sans y croire. En cinq minutes la bataille fut gagnée. Encore le charme. La choriste de vingt ans, c'était Jeanne Granier. Elle ne devait plus, sa vie durant, quitter la scène qu'elle venait de conquérir.

Le Sacha de vingt ans avait, lui aussi, du charme. Il fut tout de suite l'enfant chéri des Parisiens. On aimait sa voix, ses gestes, son port de tête, sa coupe de cheveux, ses chapeaux, ses vestons, ses cravates. Il s'amusait en scène, y respirait le bonheur. Enfant, il était resté muet de stupeur lorsqu'on lui avait appris que le *travail* de son père c'était de *jouer.* Adulte, il comprenait très bien. Ce travail-là, rien ne lui plut davantage.

Il était de ces acteurs de l'école diderotine qui restent totalement étrangers aux sentiments qu'ils expriment. Ce sont ceux qui s'amusent le plus. Sacha jouant une de ses pièces pour le public restait tellement libre d'esprit qu'il pouvait en jouer une autre, destinée aux acteurs rassemblés autour de lui sur le plateau. Il en donne dans son livre des preuves, très divertissantes. L'exercice lui était facilité par un trait commun à toutes ses pièces : il y jouait toujours le premier rôle. Pour légitimer cette situation, il avait posé en principe que les acteurs aptes à supporter le poids d'une pièce ne peuvent jouer des rôles épisodiques. Ce qui est discutable. Mais il s'est glissé dans son livre une bien meilleure explication (à vrai dire il ne se l'applique pas) : « *Sachez qu'il est tout aussi difficile d'empêcher un acteur d'entrer en scène, qu'il est malaisé de l'en faire sortir.* »

Auteur, il avait autant de facilité qu'acteur. Parlant d'une de ses comédies dans *Théâtre, je t'adore,* il nous confie qu'il avait écrit en hâte le premier acte à Genève ; le deuxième à Turin en rafale. Le troisième naquit la nuit dans le train, entre Avignon et Lyon, à cent à l'heure. Arrivé à Paris à l'aube, il mettait les trois actes en répétition à quatorze heures. « *Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de travailler, mais elle en vaut une autre. En vérité, je ne connais qu'une mauvaise façon de travailler : c'est de le faire à contrecœur. Travailler sans en avoir envie, c'est faire l'amour avec une femme sans l'avoir désirée.* »

La règle n'est pas universelle, on fait parfois de beaux enfants avec cette méthode et même de beaux romans. Mais Sacha n'écrivit jamais autrement. A vingt ans, il avait griffonné le premier acte de *Nono* en deux heures. La Providence l'informa qu'il avait raison. Dès la troisième représentation, un spectateur lui fit passer un bout de papier sur lequel il avait écrit : « Bon pour trois actes l'an prochain. » Le spectateur se nommait Porel et était directeur du Vaudeville. Comme le bonheur est facile... au théâtre !

Dans le Paris de l'avant-première guerre, de la première guerre, de l'entre-deux guerres, Sacha ne cessa de gagner sur toute la ligne. Auteur il avait du succès, acteur il était toujours applaudi. Argent gagné, beaucoup d'argent. Quel bel hôtel ! Et rempli d'œuvres d'art choisies avec un goût exquis. Autour de lui, toujours, une curiosité universelle. Un roi de théâtre, un petit roi de Paris. On se passionnait pour sa vie privée. L'épousera-t-il ? Divorcera-t-elle ? Il fournissait lui-même les bulletins de santé de son cœur en jouant sa vie sur la scène. Il ne devait plus savoir si l'on acclamait sa pièce ou sa décision de changer d'épouse et rêvait parfois sur cette idée : « *Il est intéressant de noter que les deux plus grands auteurs dramatiques du monde, Shakespeare et Molière, ont été comédiens tous les deux. Ce n'est pas une coïncidence.* » Je ne dis pas qu'il se prenait pour Molière, mais tout renforçait sa confiance en lui-même, en son destin, même l'Histoire. C'est là qu'il aurait dû commencer de se défier.

***

On sait ce qui se passa en 1940. Ou plutôt, si on ne le sait pas exactement, on le devine. Sacha ne fut certes pas un « traître », et l'on peut tenir pour certain que jamais il n'eut le sentiment d'agir en mauvais Français. Il n'avait pas, soldat, fait la première guerre, non plus que la seconde. Il devait avoir pour lui, je pense, des décisions de médecins. D'autres en auraient souffert, ce ne fut pas son cas. Il trouvait suffisant, j'imagine, d'aimer son pays « en esprit », de vénérer ses gloires et de les servir. Ses « histoires de France », son film *Ceux de chez nous* le montrent fidèle à ce dessein : donner des raisons supplémentaires d'admirer ceux — ceux des nôtres — qui méritent de l'être. Mais il n'était

défaite et désastre qui lui parût légitimer ce crime majeur : fermer un théâtre. En 1940, il décida qu'il fallait jouer, qu'il devait jouer. De son point de vue, le théâtre c'était le meilleur de la France. Il fit donc tout ce qui lui paraissait nécessaire, alla trop loin. Des déclarations communiquées à certains journaux semblaient autant de sourires aux occupants. Pour lui, c'étaient encore des déclarations de théâtre et non des professions de foi politiques. Puisqu'il avait toute sa vie joué un rôle, ses compatriotes comprendraient certainement qu'il en jouait encore un. Mais là il s'abusait, on ne lui pardonna ni certains propos, ni certaines amitiés. Quand la France fut libérée, il se retrouva avec stupeur à Drancy. Il a, je crois, écrit un petit livre pour se disculper, prouver qu'il avait rendu des services à des prisonniers, sauvé plusieurs d'entre eux. Je n'en doute pas. Mais sa « bulle de théâtre » lui avait joué un mauvais tour et il était apparu clairement que sa sensibilité n'était pas exactement la nôtre.

Cette différence, il la paya cher. Je ne l'ai revu qu'une fois après la guerre. Chez lui. Il était midi. Par-dessus un peignoir de bain, il avait passé une prodigieuse robe de chambre, une de ces audaces de couturier qu'il transportait naguère sur la scène avec quelques-uns de ses tableaux et de ses meubles. Une robe-de-chambre-dalmatique qui faisait songer aux empereurs byzantins. La tenue était la même, l'homme avait changé. Ce n'était plus un roi de théâtre, mais simplement un être malheureux. Traits tirés, blafard : « Vous ne pouvez savoir comme on m'a traité en prison. Moi un traître ! Quelle sottise ! Enfin c'est fait, *ils m'ont tué.* Je n'ai plus d'estomac. Ou tout au plus un cinquième. Non, un huitième seulement. Le reste, on vient de me l'enlever. J'avais un ulcère. Grand comme une soucoupe. L'ulcère du désespoir. Voilà. »

Sa conviction profonde était qu'il y avait eu erreur, erreur absolue. De la part des autres. Il était la victime de la plus grande injustice que l'humanité eût connue : « *Ah ! que le monde est mal fait, et pourquoi faut-il que certains êtres deviennent finalement cibles pour avoir été trop points de mire ?* » Il a écrit cela dans *Théâtre, je t'adore :* « Pour avoir été trop points de mire. » C'était une explication de théâtre. La persécution dont il avait été l'objet, simple revanche d'envieux. On lui en voulait de l'avoir trop applaudi. On attendait depuis longtemps le moment de le siffler. Et le moment venu on l'avait sifflé sans raison dans l'ivresse de la jalousie. On l'avait même sifflé à *mort.*

La scène qui avait été jusqu'à la guerre son monde et sa joie devint son refuge. Il n'y allait plus seulement pour le plaisir. C'était un devoir qu'il accomplissait. Son devoir d'état. Ses pièces étaient devenues franchement médiocres. Je pense qu'il le savait. Et que beaucoup n'allaient plus à ses comédies pour l'applaudir, mais pour voir s'il *tenait.* En fait, il a tenu jusqu'au bout, avec un vrai courage et malgré ses souffrances qui n'étaient pas seulement physiques. A la fin, il mettait ses films en scène en circulant dans une voiture de malade. Il devait songer au vieux comte de Fuentes qui, à Rocroi, se fit porter au milieu de ses troupes

sur la chaise où le clouaient ses infirmités. Chacun a ses comparaisons.

Son ultime désir eût été de périr en pleine action. Comme Molière. « *Molière qui meurt un soir sur la scène en jouant la comédie. Le rêve !* »... « Vivons un rêve », il avait écrit et joué cela, mais son dernier rêve de théâtre, il ne l'a pas vécu. Il est mort dans son lit.

⁂

« *Je ne suis pas l'ennemi des pièces bien construites, mais je m'obstine à penser que cette préoccupation est nuisible à l'art dramatique... Pourquoi l'art dramatique ne jouit-il pas de la liberté que l'on accorde à la peinture ? Pourquoi n'avons-nous pas le droit d'exposer des pastels, des dessins, des croquis*[1] *?* » Cette question cache un souci. Sacha, pour chacune de ses pièces, dispose de peu de matière : une anecdote, l'ombre d'une anecdote. En somme, il s'accorde ce droit qu'il prétend qu'on lui refuse, et s'en tient à des esquisses, des tableaux de sa vie librement crayonnés — et qu'il ajuste avec adresse. Mais quand on adopte cette méthode, il faut sauver la mise par la composition et surtout soigner l'ultime quart d'heure, le mot de la fin. Si le dernier acte est manqué, la partie est perdue. « *Jules Renard,* écrit-il, *disait que tout auteur était responsable de ses actes — et je me permettrai d'ajouter : surtout du dernier acte.* » Il connaissait le danger, mais réussissait presque toujours à l'éviter avec esprit. Une aimable pochade, *Je t'aime,* se termine par cette parade : « *Il faut que la critique puisse dire : « Ce n'est pas une pièce... il ne se passe rien.* » S'il ne se passe rien, un mot d'esprit final suffit pour boucler cette absence. Pour *Je t'aime,* Sacha avait trouvé celui-là qui mettait les rieurs de son côté.

On peut suivre les mouvements de surprise suscités par cette technique dans les articles de Léautaud. « *Les pièces de Sacha Guitry,* dit-il, à propos de *La Pèlerine écossaise, ne comportent généralement aucune intrigue. Elles sont tout bonnement un assemblage bien dosé, bien choisi, ordonné le mieux possible de ces petits riens qui composent la vie quotidienne.* » Il loue d'ailleurs son esprit, qu'il souhaiterait pourtant « *plus sensible, plus fin, moins chargé de jeux de mots, plus du véritable esprit pour tout dire* ». Dès 1912, après avoir écouté *La Prise de Berg-op-Zoom* qui l'a charmé, Léautaud ajoute : « *C'est un enfant terrible et, comme tel, on l'adore. Mais les enfants terribles n'ont qu'un temps. Je crains bien que, tout adoré qu'il est, M. Sacha Guitry, s'il persévère dans sa manière dramatique, ne lasse un peu ou tout au moins ne dépasse pas un certain genre et ne demeure qu'un auteur de boulevard.* »

Quelle lucidité ! Le problème est posé une fois pour toutes. Les comédies de Guitry, elles sont charmantes et décevantes, et, quand on les a

1. *Pages choisies* de Sacha Guitry (Plon).

entendues presque toutes, on constate qu'avant de se gâter tout à fait elles ont régulièrement suscité en nous tour à tour (et chacune d'elles) des mouvements chaleureux et des réflexes de défense et d'inquiétude. Léautaud a connu ces variations : « *Ce sont des charges d'atelier, tout en effets de surprise... L'esprit de M. Sacha Guitry étonne, secoue, sans rien vous laisser.* » Si, l'impression d'avoir passé une soirée plaisante. Ce qui est déjà assez rare et mérite quelque gratitude.

Mais comment se fait-il que le plus souvent on ne se souvienne plus du sujet ? Ni des personnages. Sauf d'un seul, le seul en vérité qui existe, *lui,* amusé, amusant, infatigable meneur de jeu emporté souvent dans d'immenses monologues plaisants, étincelants, mais trop longs, beaucoup trop longs, un peu vides. Sacha ne cherchait pas à gagner la bataille de la montre. Cher public, je suis là. Vous êtes là. J'ai besoin de vous, et vous, vous avez besoin de moi, puisque vous avez payé vos places. Prenons donc tout notre temps. Et il le prenait pour filer des sketches parfois délicieux, mais que rompent tout à coup des mots éculés, des blagues de music-hall, des farces d'un goût douteux. « *Il n'est pas difficile sur le choix de ses plaisanteries. C'est inepte* », soupire Léautaud. Mais un autre jour il est pris. « *Il a tous les dons : la facilité, la langue, le naturel, l'invention. M. René Benjamin a eu bien raison de dire qu'il est notre Molière.* » D'ailleurs, il se reprend aussitôt : « *Vous verrez, le jour où il nous donnera enfin une grande comédie. Car il faudra bien qu'il s'y décide un jour.* » Donc, *Une petite Main qui se place,* qui avait provoqué cet accès d'enthousiasme, n'était pas encore une « *grande comédie* ». La vraie, la grande réussite serait pour demain.

Ce demain-là n'est jamais venu. Laissons de côté les grands tableaux historiques contre lesquels Léautaud devait fulminer (« *Pasteur est bien la pièce la plus plate, la plus ennuyeuse qu'on puisse voir.* ») et ne sont en effet que de médiocres images d'Epinal. Du côté des réussites, il n'y a pas une *grande* comédie de Sacha, mais une série de spectacles brillants, alourdis de temps morts, piqués de répliques et d'inventions divertissantes, de petits coups de théâtre qui amusent un instant mais vous laissent sur votre appétit.

Il faut lire une pièce de Sacha, mais non pas dix comme, imprudemment, je viens de le faire. Cette désinvolture, cette fantaisie, ce cynisme léger, cette assurance railleuse, on les goûte d'abord comme un moment musical (de musique très légère). Quand on aborde la seconde pièce, on est un peu las. Une heure encore et l'on bougonne déjà. « Toujours le même personnage. C'est un peu monotone ! » On dira peut-être : « Une heure de plaisir. De quoi vous plaignez-vous ? Il y a des peintres (évidemment, ce ne sont pas les plus grands) dont on sait bien qu'il vaut mieux ne pas voir tout l'œuvre rassemblé. Les expositions où l'on groupe un grand nombre de leurs toiles les tuent. Mais un tableau, un seul, à l'aise sur son panneau, quelles délices ! » Si on le dit, on aura bien raison. Certains vaticinent : il ne restera rien de Sacha. Méchante et dan-

gereuse prophétie. Il ne dominera certes pas le théâtre, mais il y survivra. Se calant entre Henry Monnier et la bonne comédie de Boulevard, il trouvera sa place bien à lui, on sera sensible à ses dons comme nous l'avons été, on s'amusera de ses trouvailles, de ses répliques gamines et fulgurantes ; on lui demandera un peu de sa jeunesse, cette jeunesse que ne devait pas relayer une triomphante maturité.

Il a écrit un jour : « Mon nom était fait. Je me suis fait un prénom. » C'est un joli mot et juste. Sacha, un prénom gai, velouté, qui se posera comme un symbole aimable sur quelques-unes de ses comédies incertaines et légères, « jeux de théâtre » plutôt que pièces authentiques, qu'on reprendra, qu'on oubliera, qu'on reprendra encore et auxquelles chacun pensera comme à un fuyant instant de plaisir et au passage d'un esprit superficiel et charmant, y pensera sans parvenir à comprendre comment un être aussi doué pour séduire ne réussit jamais à vous gagner tout à fait.

***

Il faut revenir encore un instant à ce plaisant *Théâtre, je t'adore*. Ce n'est pas ce qu'on appelle « un vrai livre », mais plutôt un carnet de notes, un album, une longue confidence faite à bâtons rompus. On admire une fois encore l'aisance de l'auteur, sa nonchalante vivacité, son esprit, la variété de ses dons. Cet auteur-acteur était aussi un dessinateur — et excellent. Les portraits dont on a truffé cet ouvrage posthume sont enlevés d'une main sûre, et comme d'un seul trait. Il avait le sens de la caricature, mais en usait sans méchanceté. Chaque modèle est jugé, à la pointe du crayon, avec pénétration et gentillesse.

Pouvait-on s'y attendre ? Il fait dans ces pages un peu de critique. Oh ! cela ne mène pas loin. Il se contente le plus souvent de nous informer de ses préférences sans s'attarder à les expliquer. Non, je n'aime pas les classiques. Sauf Molière. Porto-Riche, voilà un grand. Et, plus surprenant encore, il précise : on lui doit *cinq* chefs-d'œuvre. Il crayonne un jour une petite histoire du théâtre. Le lendemain, il s'en tient à des déclarations express. Molière ? Le ciel. Musset ? L'émeraude. Scribe ? Le ciment armé. On dirait des notes pour une revue de fin d'année ou un ballet.

De très bon aloi, par contre (on pouvait s'y attendre) ses réflexions sur le théâtre et les acteurs. On recueille ici les fruits d'une longue et profonde expérience. Mais il ne faut pas demander à Sacha des préceptes, des conclusions patiemment mises au point. Il préfère les anecdotes, elles amusent en enseignant. Ce sont démonstrations qui se passent de théorèmes. Pourquoi écrire, par exemple, une théorie des effets — des effets de théâtre s'entend ? Il vaut mieux écouter des souvenirs recueillis de la bouche de Lucien Guitry, de Coquelin, de Féraudy. Ne

discutons pas le principe et convenons que pour l'agrément nous gagnons beaucoup à le voir appliquer.

Sur la mise en scène, Sacha est péremptoire. Il se défie des metteurs en scène. L'auteur suffit, aidé du directeur. Ce à quoi l'on peut objecter que bien des dramaturges ignorent la mise en scène et que beaucoup de directeurs ne sont que des marchands de spectacles. Mais ce qui reste vrai, quand on a passé au tamis les réflexions de Sacha, c'est que dans l'entre-deux guerres, certains metteurs en scène ont abusé. Ils se sont placés entre l'auteur et le public, comme s'il leur appartenait, nouvelles Sabines, de séparer des combattants. Ils ont tiré à eux la couverture et, à force de fioritures, alourdi aussi bien Racine que Musset. Hélas, ils ont trouvé des successeurs. Il est encore beaucoup de théâtres où l'on devrait afficher ce conseil de Sacha : « *IL FAUT ramener la mise en scène à de raisonnables proportions.* »

Sacha adorait les clowns, et des meilleurs d'entre eux il parle avec une admiration profonde : « *Des acteurs qui sans le secours d'un texte parviennent à composer un numéro qui peut être un chef-d'œuvre.* » Ces mots-là sont bien faits pour nous remettre en mémoire une remarque de Léautaud comparant *La Pèlerine écossaise* à une suite de *numéros de cirque.* Pour peu qu'on les rapproche de maintes anecdotes rassemblées par Sacha évoquant tels acteurs célèbres parvenant grâce à leur prodigieux métier à tirer de puissants *effets* de phrases parfaitement insipides, on voit s'éclairer un aspect du cas Sacha. Cette déconvenue que nous connaissons aujourd'hui en lisant certaines de ses pièces qui nous avaient charmés, elle s'explique en grande partie par l'art avec lequel il avait su, acteur, les éclairer, presque les transformer. Ces longs monologues dont, lorsque nous reprenons les numéros de l'*Illustration Théâtrale,* nous percevons si nettement le creux, étaient transformés jadis au Vaudeville ou au Théâtre Edouard-VII, nous nous en souvenons tout à coup, par sa science des effets. Le fameux charme jouait à plein, servi par une surprenante maîtrise du rythme ; la voix caressait, glissait, chaude, enveloppante, lente d'abord puis soudain rapide et jouant de cette vitesse avec espièglerie, avec autorité ; quant aux gestes, ils étaient *sur le plan tempéré du théâtre* ceux, riches d'observation et de fantaisie, des clowns de génie et des meilleurs mimes. Quel texte, servi ainsi, n'aurait pu être sauvé ? Sacha monologuant, c'était Deburau ayant retrouvé la parole.

Cette savante composition, demain tout le monde l'aura oubliée. Un acteur meurt tout entier. Et, par malheur, Sacha auteur avait souvent besoin de Sacha acteur. Il ornait ses répliques comme il parait sa vie. C'était un illusionniste — et l'on peut croire qu'il écrivit et joua de bon cœur la comédie à laquelle il avait donné ce titre.

Et pourtant, il y avait peut-être en lui un autre Sacha, et l'on trouve dans ses livres quelques pages très simples, d'une curieuse limpidité et d'un naturel *absolu,* où se révèle un *conteur* beaucoup moins proche de l'homme que nous avons connu que de certains écrivains auxquels il

va paraître extravagant d'associer son nom : Andersen par exemple. Sans doute les impressions qui suggèrent ce rapprochement bizarre sont-elles fugitives, mais l'idée surgit à plusieurs reprises qu'il y a eu un premier Sacha, simple et sensible, que le théâtre a *transformé*. Transformé parce que quelque secrète blessure l'incitait déjà à s'éloigner de lui-même. L'expérience humaine dont il a nourri son œuvre, il est bien possible qu'elle ait été de ce fait l'expérience d'autrui, qu'elle ait été nourrie d'échos et qu'il s'en soit tenu à lire, à observer, mais n'ait le plus souvent mis en œuvre que des sentiments qui lui étaient étrangers. Peut-être a-t-il travaillé sur des thèmes (comme les improvisateurs de la *commedia dell' arte*), étouffant ainsi la voix, chaque jour plus lointaine, d'un enfant qui n'avait pas trouvé la vie si aisée, ni si drôle, et qui gardait pour lui ses secrets.

Quoi qu'il en soit, s'il exista réellement, ce petit Andersen fut rapidement marqué et transformé par les amis de son père, le dernier carré du Boulevard, dont il adopta l'esprit. On trouve dans *Théâtre, je t'adore*, comme dans les *Souvenirs*, comme dans *Pages choisies* (des pages que Sacha choisit lui-même dans des liasses d'inédits), une incroyable quantité de « mots » — d'inspiration et de style 1900 — glanés ou inventés et piqués sur ses pages comme de brillants papillons. Il y en a d'excellants, il y en a de faibles, de faciles : mots de ville, mots de lit, mots de théâtre. L'auteur coupe habilement ces séries par des pages de souvenirs évoquant les écrivains et les artistes qu'il a connus. Nous n'en citerons qu'une seule ; on la trouve dans les *Pages choisies* publiées en 1932. C'est un récit de la fin de Mirbeau, pour qui Sacha avait beaucoup d'amitié. Quelques instants avant de mourir, écrit Sacha, « *Mirbeau me reconnut, m'appela. Je le pris dans mes bras. Il m'embrassa longuement et me dit à l'oreille : « Ne collaborez jamais. » Depuis dix ans, cet homme ne cessait de me prodiguer de précieux conseils. Il avait voulu me rendre un dernier service.* »

Même si l'on a horreur des jeux de mots, il faut reconnaître que le Destin en a proposé un, ce jour-là, que la suite des événements devait rendre bien étrange.

S'il y songea, quelque jour, après la Libération, Sacha Guitry dut couper court à son trouble par un de ces sursauts d'humour qui écartaient l'émotion. Il était maître à ce jeu et en donna des preuves courageuses. Quand, sortant de l'anesthésie, il rouvrit les yeux après son opération : « Ah ! docteur, murmura-t-il à son médecin, j'ai bien failli vous perdre. » Si ce système de défense n'était pas en lui spontané, il montra ce jour-là qu'il était devenu sa seconde nature.

PARMI LES LIVRES : ZAZIE DANS LE METRO

On est tout de suite fixé sur cette Zazie à qui Raymond Queneau (de l'Académie Goncourt) a consacré ses soins. Elle arrive de Saint-Montron,

n'a jamais vu Paris, débarque ses quatorze ans sur les quais d'Austerlitz (gare). Sa mère, Jeanne Lalochère, l'accompagne. Sur le quai, Gabriel, le « tonton » de Zazie, l'attend. Jeanne Lalochère explique : dans quarante-huit heures, je reprendrai l'enfant, je vous la confie, je n'aurai pas le temps de passer chez vous. « *C'est comme ça quand elle a un Jules, dit Zazie, la famille ça compte plus pour elle.* »

Le métro est fermé ; grève. Fureur de Zazie. Elle voulait aller dans le métro. Il n'y a que ça qui la tente à Paris, le métro. Des grévistes, pourquoi ? « *Ah ! les salauds, dit Zazie. Ah ! les vaches ! Me faire ça à moi.* » On prend un taxi, conduit par un copain de Gabriel, Charles, qui en attendant lisait dans un hebdomadaire « *la chronique des cœurs saignants* ». Le tacot n'est pas de la dernière année. « *Il est rien moche son bahut, dit Zazie. — Monte, dit Gabriel, et sois pas snob. — Snob, mon cul, dit Zazie.* »

Le « climat » est créé. En peu de répliques. Zazie a son franc-parler et une estimable connaissance de l'argot. Sur la vie, des idées précises. Beaucoup d'informations sur la « sessualité », mais vierge. Elle ne se donnera pas au premier venu. Au second peut-être, mais c'est lui qui aura des embêtements. « *C'est une petite salope* », juge, dès le premier coup d'œil, un bistrot ami de Gabriel. « *Un petit ange — et d'ailleurs faut se faire une raison, dit Gabriel, dont les propos se nuançaient parfois d'un thomisme légèrement kantien.* »

Zazie a connu des drames de famille. Sa mère a tué son père, qui s'approchait de Zazie avec trop d'appétit. Zazie, elle, tuerait n'importe qui, ou ferait tuer. On devine ses origines littéraires. C'est une arrière-petite-fille du père Ubu : égoïste comme lui, avide, féroce, implacable. Et comique comme son aïeul. Quand on s'est un peu ébroué, après la première douche d'étonnement, on prend aussitôt, en souvenir de Jarry, le personnage en considération.

Donc il s'agit de conter « les quarante-huit heures de Zazie à Paris ». Ascension de la tour Eiffel. Zazie dans la rue (ses démêlés avec un pseudo-satyre-agent de police, à qui elle mène la vie dure et qui doit se résigner, pour éviter un scandale, à lui payer des *bloudjinnzes*). Zazie à la Sainte-Chapelle. Zazie au *Mont de Piété*, une boîte de nuit, où Gabriel (c'est un « hormosessuel ») apparaît chaque soir en « danseuse de charme ». L'aventure se terminant par une grande bataille au cœur de Montmartre, une bataille ubuesque et rabelaisienne, entre des *loufiats* et d'importantes forces de police soutenues par des blindés et des « spahis jurassiens ». Il y a des morts, dont la veuve Mouaque, éprise du satyre qui expire en murmurant : « *C'est bête, moi qui avais des rentes* ».

Composant cette épopée Queneau a poursuivi ses exercices d' « ortografe » simplifiée. Premier mot du livre : « *Doukipudonktan* ? », soupir exhalé par Gabriel, voué quant à lui à l'usage de « Barbouze, un parfum de chez Fior ». Quand Zazie disparaît « *Lagoçamilébou* », soupire Gabriel. Zazie s'arrêtant devant un achalandage de surplus au marché aux

puces « *aboujplu. Aboujpludutou* ». « *Kouavouar ?* » demande un touriste étranger après un grand effort « *berlitzcoulien* » et avant d'entonner le « *apibeursdè touillou* ». Le soir tombe « *Un moustique vola dans la cônerie de la lueur d'un réverbère* ». Deux agents cyclistes : « *deux hanvélos* ». L'auteur n'est d'ailleurs pas le seul à s'intéresser aux problèmes du langage. Les débuts d'une scène de viol sont interrompus par une discussion grammaticale entre l'aspirant violeur et sa victime, sur le thème : faut-il dire *dévêtez-vous* ou *dévêtissez-vous ?*

Bref un roman de haute loufoquerie traversé par les discours shakespeariens de Gabriel, la « danseuse de charme » ; « *L'être ou le néant, voilà le problème. Pourquoi qu'on supporterait pas la vie, du moment qu'il suffit d'un rien pour vous en priver ? Un rien la mène, un rien l'anime, un rien la mine, un rien l'emmène, etc...* ». Cabrioles sur les stades du jargon truand. Satire de mœurs (il n'y a plus d'enfants). Des inventions folles, mathématiquement calculées. Des discours sages. Un roman pour académicien en quête de détente, un roman pour Simonin, pour Agnès Capri. On attend la complainte de *Zazie* que chantera Greco. Bref une œuvre que beaucoup mettront en bonne place sur le rayon de l'humour, d'autres (mais ils auront tort) choisissent de la jeter au feu.

Pour fixer les idées. Queneau aurait pu faire imprimer sur la « bande » de son livre ces trois vers de Charles Cros :

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves
Et amuser les enfants — petits, petits, petits

Petits comme Zazie.

JEAN CAYROL, PIERRE-HENRI SIMON, ANNABEL

Bernard Pingaud a écrit très justement à propos des personnages de Cayrol : « *Ils ne savent rien, ne cherchent rien, ou plutôt ce qu'ils savent et cherchent, c'est le roman lui-même qui le leur révèle en l'inventant.* » Telle est bien la situation de Gaspard, héros et narrateur des *Corps Etrangers* (Le Seuil). Il conte sa vie. Elle le fuit (« *Il y a des souvenirs que les morts ont emportés.* ») et il la compose. Qui est-il ? Il a vingt réponses à donner, sincères, contradictoires. Peut-être faut-il qu'il s'enivre pour atteindre sa vérité. « *Je ne bois que pour être moi-même ; je me retrouve au fond d'un verre.* »

Il a été élevé à la campagne. Il s'est installé à Bordeaux pendant la guerre. Il a fait des affaires avec les Allemands, gagné beaucoup d'argent, dénoncé un camarade, mais tout cela, à ses propres yeux, n'est pas certain. Comme la plupart d'entre nous, il trouve toujours des versions de ses fautes qui les effacent. En 1944 Gaspard a dû fuir Bordeaux et s'est retrouvé sans un sou.

Sa maîtresse lui reste, Claudette. Mais elle aussi est une ombre

fuyante. Après la guerre, a-t-elle quitté Gaspard ? Folle, l'a-t-on enfermée dans un asile ? Le destin de Yolande, qui surgit alors, fait naître des incertitudes semblables. Est-ce une fille sage ? Une putain ? Gaspard l'a-t-il tuée ? L'âge du narrateur lui-même est incertain. Il a tantôt trente-deux ans, tantôt soixante-quatre. Rêve-t-il son avenir ou son passé ? Ou les deux ? Ce qui est certain, c'est qu'il prend aisément de vieux espoirs pour des souvenirs — et il s'embrouille dans des mensonges : « *Le mensonge, je dois le dire comme la vérité.* »

Ce roman où les coups de théâtre ne font pas de bruit et dont l'auteur a *voulu* que, chargé de faits et de contradictions, il réussisse, contre toute attente, à rendre un son monotone, se déroule, de bout en bout, sur le thème « Nous ne pouvons saisir notre vie ». Les héros de Kafka errent dans un monde incompréhensible ; pour Gaspard, sa propre vie est un labyrinthe dont les caprices de son esprit épaississent encore les énigmes.

Fort adroitement, l'auteur a débuté par un récit unilinéaire, balzacien. Le lecteur ne met pas en doute les premières aventures de Gaspard. Puis, insensiblement, quelques traits bizarres lui révèlent qu'un homme cherche sa vérité devant lui, près de lui, dans les ténèbres. Et c'est alors seulement qu'il discerne la leçon proposée par l'auteur dans ce livre dont je n'ai pas réussi, je l'avoue, à comprendre comment, ainsi que le propose André Rousseaux, on peut l'intégrer à « *la littérature de salut* ». Ayant entrepris de montrer que nous pouvons rester étrangers à notre vie et que « les autres », comme nos propres souvenirs, demeurent toujours des *corps étrangers*, le destin que nous aurions dû avoir se réalisant peut-être dans un ailleurs inaccessible, je regrette que Cayrol ait laissé paraître à la fin de son récit un Gaspard mythomane et presque amusé par ses inventions. Le personnage cesse alors d'émouvoir. L'œuvre, nostalgique et fine, et sur laquelle on peut longuement rêver, n'en est pas moins jusqu'à la fin d'une rare qualité.

— Dans *Portrait d'un Officier* (Le Seuil), Pierre-Henri Simon présente un héros cornélien, Larsan, qui fait magnifiquement son devoir en Indochine, puis en Algérie. Mais ce héros est tourmenté par sa conscience. Ces guerres sont-elles justes ? Les hasards des rencontres et des combats lui donnent l'occasion de dialoguer ses incertitudes. Vauvenargues aurait-il raison ? Serait-ce le vice qui fomente la guerre et la vertu qui combat ? Et la France, qui défend la Liberté, peut-elle équitablement maintenir dans la soumission des peuples à qui elle apporte les principes d'un droit égalitaire ? L'affection profonde que Larsan éprouve pour un officier indigène à qui il doit la vie conduit ce moderne chevalier à une impasse. Sadoun trahit et les Français le fusillent. Larsan, que les professions de foi de son ami ont ébranlé, croit devoir donner sa démission.

Les personnages ont de la grandeur, les jugements opposés qu'inspirent ces luttes tragiques sont exposés dans des pages pathétiques avec

équité, avec cette générosité aussi qui est un trait de l'auteur. Mais, avant de conclure, non sur le plan littéraire, où P.-H. Simon mérite tous les éloges, mais sur les événements politiques que son livre évoque, on peut se demander si la question algérienne, dans ce qu'elle a d'essentiel, se posera longtemps encore dans les termes qui sont en l'espèce si noblement évoqués. Dans quatre-vingts ans il y aura peut-être, grâce aux services de santé français, 50 millions d'indigènes algériens et les Français d'origine dépasseront de peu le même chiffre. Dans ces conditions, qui lutte pour la liberté ? qui combat pour l'aliéner ? A quelle morale, à quelle politique la démographie, reine de l'Histoire, devrait-elle conduire la France et l'Afrique ? Ce problème, évoqué récemment par Gaston Bouthoul [1], n'a pas encore sous cette forme passé dans les romans... et les termes en restent d'ailleurs incertains dans tous les esprits. Ne serait-ce pas là pourtant le vrai drame ?

— *Comme tout le Monde,* le petit livre d'Annabel (Julliard), qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, se situe entre Saint-Germain-des-Prés et Saint-Tropez, fort loin d'ailleurs de toute sainteté, dans un milieu de jeunes qui boivent beaucoup de scotch et se repassent libéralement amants ou maîtresses en soupirant : « *Nous sommes trop civilisés.* » Il y a là les éléments d'un curieux tableau de mœurs, peint sur le vif et qui propose un assez intéressant personnage de jeune femme (de lettres, semble-t-il) « *intelligente et cruelle* » qu'on croit reconnaître, mais dont on se demande d'ailleurs, en admettant l'hypothèse justifiée, si l'auteur, qui fut de ses amies, l'a vraiment comprise. Par malheur — ce qui n'incite pas à s'attarder aux exégèses — ce roman est médiocrement écrit et pas du tout composé.

LA PENSEE DE VALERY

Lucienne Julien-Cain vient de publier *Trois Essais sur Paul Valéry* (Gallimard) qui sont remarquables. Ils s'articulent sur cette phrase profonde de l'auteur de *Monsieur Teste,* « *Le Réel est le mythe de l'observable* », qui implique l'interférence des données de notre esprit (les lois de son mécanisme) et des apports sensoriels. Le monde, dans cette perspective, est une *cosmandrie* « *une construction à double direction qui impose à l'homme ses lois et les soumet à la vérification de ses calculs* ».

Un des traits essentiels du puissant esprit de Valéry fut qu'il entendit partir de ces lois pour les confronter au *perceptible* alors qu'un Proust ou un Maine de Biran avaient fait l'opération inverse. Proust va de la madeleine à la loi, Valéry de la loi à la madeleine. C'est que l' « intellectuel » l'intéressait davantage et a priori. Son propos majeur a été de

(1) Voir « Misère et Surpopulation », par G. Bouthoul. *Revue de Paris* de juin 1957.

formuler la loi de sa propre intelligence, dont au cours de la fameuse nuit de Gênes, il avait perçu les possibilités et le rythme.

On touche là, peut-être, au point vulnérable de la pensée de Valéry. Il a écrit que l'invention poétique *part d'un rythme,* mais je crois que, s'il a tiré de cette impérieuse constatation de magistrales déductions, il lui manqua de reconnaître en même temps que ce rythme, qui est la mise en mouvement des meilleures harmoniques de notre esprit, pouvait être soumis à l'irrationnel. Ce qui l'a porté à répudier l'importance, dans ce qu'elle peut avoir d'irrésistible et de sauvage, de l'*inspiration.* Aussi a-t-il été plus vivement attiré par la logique d'Edgar Poe, sur laquelle il médita longuement, que par son goût pour le fantastique.

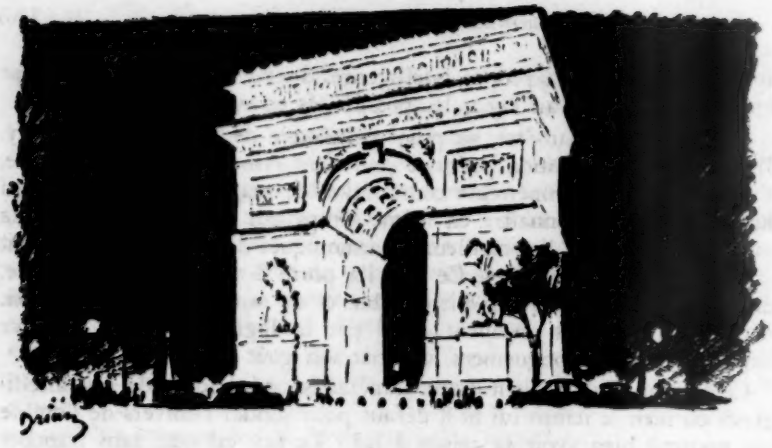
Ce faisant, Valéry obéit-il aux impératifs catégoriques de son intelligence ou bien le temps lui fit-il défaut pour sonder l'univers de l'ombre qui pourrait bien avoir sa raison à lui ? Le fait est que, sans trancher jamais ses liens avec le symbolisme, qui dérivait de Baudelaire, il ne fit jamais entrer dans le fil de ses déductions, non plus que l'Edgar Poe du fantastique, le Baudelaire de l'abîme.

D'où sa position ambiguë entre Teste et Léonard. Professant que *tout ce qui est mental est mental,* c'est-à-dire que rien n'existe dans l'esprit qui n'ait été transformé par lui, il ne s'attacha qu'aux métamorphoses claires, disons *apolliniennes,* négligeant les *dionisyaques,* dont relève pourtant tout un domaine de la littérature. Ce qui le conduisit à étudier avant tout la technique et les *instruments* de l'esprit. Pour lui, « *l'originalité est chose d'apprentissage, ce qui ne veut pas dire une chose qui peut être transmise par l'enseignement* ». Mais l'apprentissage auquel il s'est attaché a peut-être limité le champ de ses admirables recherches.

Je me suis écarté ici quelque peu du livre de Mme Cain, qui ne s'associerait sans doute pas à ces objections et, s'en tenant très sagement à l'œuvre réalisée, restitue avec une rare pénétration le tracé du chemin royal qu'a suivi Valéry, en qui elle nous donne quelques raisons nouvelles de voir un des premiers esprits *universels* de notre monde nouveau. On peut douter même, si loin vont parfois ses pensées, qu'elles puissent être encore totalement décryptées. Sa loi du *plein mental* marquant, par exemple, l'impossibilité où se trouve l'esprit de se fixer longtemps sur une même donnée, n'est-ce pas une approche d'une constante d'Heisenberg de notre monde intérieur encore ignorée ?

Mme Lucienne Cain a beaucoup connu Valéry, elle l'a observé pensant ; elle en trace un portrait excellent, fixant même avec une précision bien faite pour émouvoir ceux qui l'ont connu, les « signes extérieurs de sa méditation ». L'homme revit dans ce livre qui éclaire si bien une grande pensée.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Chefs-d'œuvre français des collections suisses. — Les peintres et l'age mécanique. — Dans sa richesse et sa prévoyance, la Suisse, depuis bien des années, a su faire son plein de peintures et constituer des collections dont la qualité peut être comparée à celle des plus belles collections américaines. Une connaissance approfondie de toutes les galeries helvétiques, grandes ou petites, publiques ou privées, a permis à M. Huggler, directeur du musée des Beaux-Arts de Berne, auquel la fondation *Pro Helvetia* avait confié ce soin, d'exaucer le vœu d'André Chamson en réunissant aux murs du Petit-Palais cent quatre-vingt-six toiles et dessins qui représentent presque sans lacune un siècle et demi d'art français (*de Géricault à Matisse*).

Plus de soixante prêteurs ont contribué à l'éclat de cette manifestation. Si l'on n'a pu puiser à l'admirable ensemble constitué par Oscar Reinhart à Winterthur, (ce qui eût permis d'insister davantage sur l'apport d'Ingres, de Daumier, de Delacroix, de Corot), la collection qu'Emile Bührle, disposant de moyens illimités, a constitué en dix années a rendu pour quelques semaines à Paris des toiles exceptionnelles comme la *Jeune Fille lisant* de Corot, *Spectacle gratuit* de Daumier, le *Port de Bordeaux* de Manet, *Madame Camus au piano* de Degas, et maints chefs-d'œuvre de l'époque dite impressionniste (reproduits en un bel album publié par *Art et Style*).

Comment oublier le rôle joué dans la formation du goût des collectionneurs suisses par un animateur comme Charles Montag, par le peintre

Félix Vallotton, qui se fit naturaliser français, et par son frère, par les Hahnloser qui furent les premiers à donner leur place à Seurat, à Bonnard, à Vuillard, à Matisse, à Odilon Redon (un des seuls *grands* qui manque ici) ?

On fait toujours des découvertes dans ce qu'on aime. Tels chefs-d'œuvre rarement exposés permettent aux initiés de mieux connaître encore Cézanne, Gauguin, Van Gogh et leurs successeurs. On est en droit, pourtant, de se demander, après la présentation successive à l'Orangerie de tant de chefs-d'œuvre des écoles modernes venus d'Angleterre, des Etats-Unis et d'Allemagne, si le public parisien n'aurait pas besoin, davantage encore, qu'on lui révélât des génies du passé ensevelis dans leur gloire, et qui moins « vulgarisés » que Cézanne, Gauguin ou Picasso, font de plus en plus figure de méconnus.

— Il semble que la peinture du monde entier, à la fois avide de nouveauté et de plus en plus hermétique, attende en vain un Edgar Poe, un Villiers de l'Isle-Adam, un Jules Verne ou un Wells. Ni le Futurisme, ni le Surréalisme ne nous l'ont donné. Le programme soumis aux cent artistes, de valeur très inégale, invités au huitième salon des *Peintres Témoins de leur Temps* les laissait libres de glorifier ou de combattre les conquêtes, ou les servitudes, d'un univers motorisé. Beaucoup, et parmi les meilleurs, se sont réfugiés dans la contemplation de paysages urbains ou champêtres animés par de nouvelles architectures, ont chanté le merveilleux des voies ferrées, des derricks, des cargos, des raffineries, des ports et des aéroports, les féeries nocturnes de la rue ou des ciels, les plaisirs de la télévision. Très rares ceux qui, soulevés par la fantaisie, osèrent se hausser jusqu'au symbole. Verdi, sous le titre d'*Education sentimentale*, a mis face à face deux robots s'apprêtant à accomplir en un temps record les gestes nécessaires à la propagation de l'espèce. Nakache a construit un cauchemar peuplé d'automates cherchant, dans une cité de fer où l'on a chassé ce qu'on aimait jadis sous le nom de Nature, un peu d'humus pour y planter le *Dernier Arbre*. Gravement occupés à construire des garages, des grues, des hélicoptères, à coudre, à repasser, à balayer électriquement, à téléguider des avions-fusées, aucun des vingt *Jeunes d'aujourd'hui* réunis par les minutieux pinceaux de Foujita ne joue à la poupée, aux billes ni à la marelle, ces plaisirs n'étant plus de leur âge : l'âge atomique.

— La galerie André Weil nous transporte au contraire aux temps heureux des fiacres et des chevaux non motorisés. Delacroix, Degas et Rouault ne sont pas seuls ici à nous consoler de l'absence de Géricault, de Guys, de Lautrec, de Bonnard ; vingt contemporains — un peu mêlés — avouent préférer le chant des sabots à celui des bielles.

CLAUDE ROGER-MARX

La demeure anglaise au XVIIIe siècle. — Pour ceux qui aiment et connaissent bien le XVIIIe siècle français, l'exposition du Pavillon de Marsan est pleine d'enseignements, ils ne manqueront pas de la voir.

Lorsque Charles II est rétabli sur le trône d'Angleterre après la domination puritaine et qu'il se produit un renouvellement total dans le domaine des arts, le roi et les grands seigneurs font surtout appel à des artisans hollandais. Pendant tout le règne de la reine Anne se développe un style anglo-hollandais assez austère de lignes et de formes, mais plutôt lourd du bas avec des pieds galbés ornés de coquilles.

Sous Georges Ier (1714-1727) l'influence hollandaise est supplantée par divers courants venus de France et d'Italie, mais c'est surtout le style palladien qui l'emporte avec William Kent et son ornementation classique, ample et généreuse, à base de masques et de guirlandes, de têtes et de pattes d'aigles et de lions.

La seconde moitié du siècle voit le triomphe du style Chippendale avec l'emploi de l'acajou et des autres bois tropicaux, ce qui permet des lignes plus légères. La décoration est moins accentuée, de simples rinceaux de fleurs remplacent les guirlandes volumineuses. Puis avec Mathias Look, le rococo anglais se livre aux fantaisies les plus ahurissantes. L'influence chinoise avec ses treillis et ses bambous, et le goût naissant pour le gothique qui se traduit dans les meubles par des découpures, des ogives et des crochets qui annoncent le style troubadour, vont jusqu'à se mêler dans le même meuble, ce qui donne une décoration hybride dont on peut admirer la fantaisie mais qui est parfois d'un goût douteux.

Les meubles réunis au musée des Arts Décoratifs sont des meubles exceptionnels, des meubles d'apparat, d'une richesse et d'un luxe bien au-dessus des créations courantes et avec, dans l'invention des formes et de la décoration, un certain manque de mesure auquel notre œil n'est pas habitué. On n'en admirera pas moins le faste des créations d'Adam aussi bien que l'exotisme extravagant du pavillon de Brighton, la « folie » du Prince Régent qui témoignent de la variété des modes anglaises.

Des tableaux montrant des scènes d'intérieur de l'époque, des porcelaines, des pièces d'orfèvrerie et des décorations murales choisis parmi les plus caractéristiques, achèvent de recréer l'ambiance élégante d'une riche demeure anglaise du XVIIIe siècle.

GEORGES PILLEMENT

A propos de cette exposition, M. Michel Faré, Conservateur du musée des Arts Décoratifs, a bien voulu nous communiquer ses réflexions sur l'influence exercée dans notre pays au XVIIIe siècle par l'art anglais.

On doit penser que la cour de Louis XIV n'avait pas été insensible aux raisons de restaurer Charles II. Le Régent, à son tour, favorise l'échange des personnes et des idées. Les philosophes orientent les mondains vers

Londres, au moment du traité de Paris consacrant nos défaites. On joue au whist et aux courses. On parie, on fait venir à grands frais d'Angleterre les chevaux et les chiens, le charbon et l'acier, les céramiques et les étoffes. Les hommes troquent leurs habits brodés pour le frac et la redingote ; les femmes allègent le fardeau de l'étiquette avec les robes à l'anglaise de gaze si légère. Au témoignage de Mme de Genlis « *elles ne portaient plus que des popelines, des moires, du linon d'Angleterre ; elles vendaient leurs diamants pour acheter de petits grains d'acier et des verreries anglaises ; la poterie anglaise faisait dédaigner la porcelaine de Sèvres ; on reléguait dans tous les garde-meubles les magnifiques tapisseries des Gobelins pour y substituer du papier bleu anglais ; on renonçait à toute conversation pour passer les soirées à prendre le thé et à manger des tartines de beurre. On culbutait les beaux jardins de Le Nôtre : on surchargeait nos parcs de ponts, d'ermitages, de ruines, de tombeaux ; nos jeunes gens allaient passer huit jours à Londres pour y apprendre à penser. Le résultat de cette étude était de raccourcir les étriers de leurs chevaux, de hausser le siège de leurs cochers, et dans la société, de terminer toutes les discussions par un pari.* »

Le peintre Ollivier, en 1766, consacre dans un charmant tableau la cérémonie du *Thé à l'anglaise*. De son côté Horace Walpole écrit à la comtesse d'Upper Ossory : « *Peut-être, Madame serez-vous bien aise d'apprendre les dernières modes de Paris. C'est de parler un français incorrect, non pas pour ridiculiser les Anglais, mais pour nous imiter bassement.* » Le décor de vivre en France refléta cette anglomanie à travers une grande diversité de styles.

MICHEL FARÉ

LE CINÉMA. — Il est possible que dans le cinéma comme dans les autres industries, les nations européennes aient besoin de s'unir pour rivaliser avec les pays qui disposent d'un immense marché comme l'Amérique.

Malheureusement, la question de langage, sans importance quand il s'agit de charbon et d'acier, joue un grand rôle quand il s'agit de textes parlés. Et la plupart des grandes « coproductions », où presque tous les acteurs, doublés, parlent d'une voix qui n'est pas celle que le Bon Dieu leur a donnée, nous laissent cruellement insatisfaits.

Voici un nouveau film vraiment international, *La Tempête*, produit par Dino de Laurentiis (italien) en collaboration avec des firmes anglaise et française. L'action, tirée (vaguement) d'un ouvrage historique du grand Pouchkine, se situe en Russie, au moment de la révolte de Pougatchev et de ses cosaques.

Or, les extérieurs ont été tournés en Yougoslavie et tous les acteurs parlent anglais, jusqu'à Silvana Mangano. Il est assez difficile de croire à

Pougatchev-Van Heflin, qui a l'air d'un chanteur d'opéra, ou au capitaine russe qui semble venir tout droit du *Pont sur la rivière Kwaï*, et encore plus à Catherine II, qui se donne des airs de Marie-Antoinette (et parle anglais, bien entendu).

Heureusement, il y a quelques belles charges de cavalerie pendant lesquelles, au moins, on ne parle pas.

— Quand des films à prétentions historiques, même timides, manquent à ce point leur cible, comment ne pas leur préférer les documentaires dont la sincérité éclate, et surtout quand le commentaire a la discrétion de s'effacer devant les images ?

C'est le cas, par exemple, pour le remarquable moyen métrage intitulé *Vu du ciel* et qui nous fait faire un voyage en avion au-dessus de l'Europe, tantôt à des altitudes presque stratosphériques, tantôt au ras du sol.

Qu'il s'agisse de la remontée des Champs-Elysées ou de paysages inégalement familiers, fjords norvégiens, burgs du Rhin, châteaux de la Loire, baie de Naples, îles grecques ou Corne d'Or, la prise de vues a toujours un caractère personnel, excitant, convaincant. Un merveilleux montage sonore, utilisant avec un même bonheur musique et bruits, concourt à emporter notre adhésion.

Enfin, il y a un autre documentaire prodigieux qu'il faut avoir vu, même si ses images doivent nous paraître souvent pénibles. C'est *Victoire en mer*, qui raconte la guerre navale de 1939-1945 par le moyen de films tournés par les spectateurs immédiats, ou même par les acteurs du drame : Allemands, Anglais, Américains ou Japonais. On y trouve le vrai visage de la guerre, tour à tour exaltant ou atroce, mais libre de toute affabulation comme de toute philosophie. Qu'il s'agisse de sous-marins ou de porte-avions, toute cette guerre immense apparaît dans une fresque en raccourci. Je crois décidément que c'est grâce aux documents de cette sorte que le cinéma moderne vivra.

JEAN FAYARD

LES VIRTUOSI DI ROMA AUX CHAMPS-ELYSÉES. — Charmante *stagione*, ou plutôt *stagionetta*, italienne aux Champs-Elysées. L'orchestre des *Virtuosi di Roma* et une excellente troupe de chant ont donné deux intermèdes, *La Servante Maîtresse* de Pergolèse et *Le Maître de Chapelle* de Cimarosa et deux opéras-bouffes, *Le Philosophe de Campagne* de Galuppi et *Les Cantatrices Villageoises* de Fioravanti. Toutes ces œuvres presque inconnues, sauf *La Servante Maîtresse*, qui est certainement la moins bonne des quatre.

Le Maître de Chapelle (ne pas confondre avec celui de Paër) est un grand monologue comique pour baryton. Sesto Bruscantini, interprétant le chanteur ridicule qui donne des conseils à l'orchestre et imite tous les ins-

truments, s'est taillé un énorme succès qu'il a retrouvé d'ailleurs le lendemain dans une scène analogue des *Cantatrices Villageoises*. La finesse malicieuse de la partition est digne du *Mariage Secret*, l'instrumentation ravissante.

Je ne connaissais les deux opéras-bouffes qui formaient la pièce de résistance des deux soirées que par les excellents disques enregistrés chez Pathé-Marconi. Le *Philosophe* est un chef-d'œuvre qui devrait figurer au répertoire de l'Opéra-Comique, non pas, bien sûr, au même titre que les *Noces*, mais à l'égal de l'*Enlèvement au Sérail*. Dans un rôle exquis de jeune fille, Mlle Adriana Martino a chanté comme un rossignol de mai, tandis que la soubrette, Mlle Elena Rizzieri, faisait preuve d'un abattage extraordinaire. Le baryton Rénato Capecchi a fait sonner une voix magnifique dans son rôle de paysan.

Les Cantatrices Villageoises, que Stendhal avait entendues vingt ou vingt-cinq fois, sont plus franchement comiques et nous font penser, non plus à Mozart, mais à Rossini. La troupe a déployé une étonnante verve bouffonne dans les péripéties d'une action qui sert surtout de prétexte à une parodie de l'*opera seria*.

Dirigé par Renato Fasano, l'orchestre a été merveilleux de légèreté, de virtuosité, de style. On regrette que cette saison n'ait duré que quatre soirées et que le public, insuffisamment informé sans doute, ne n'y soit pas rendu en foule.

LA VOIX HUMAINE. — Dans mon dernier article, à la fin du compte rendu de la création à l'Opéra-Comique de *La Voix Humaine*, je formulais le vœu que l'on fasse un effort pour permettre à l'intéressant ouvrage de Francis Poulenc de s'imposer au répertoire. Ce vœu correspondait, bien entendu, à un doute dans mon esprit. Hélas, ce doute n'était que trop justifié. Après deux représentations de *La Voix Humaine*, il a fallu attendre la troisième pendant un mois !

Renseignements pris cet invraisemblable retard est dû au fait que Mlle Denise Duval était partie pour Milan afin de créer *La Voix Humaine* à la Scala. Nous n'adresserons aucun reproche à cette excellente artiste, la chose était prévue depuis longtemps, paraît-il, et la Direction de l'Opéra-Comique avait donné son agrément. C'est donc à cette Direction qu'il appartient de s'expliquer et de dire si elle ne pense pas qu'il eût mieux valu avancer ou reporter la création de la Salle Favart à une date où il aurait été possible de jouer ensuite l'ouvrage sans interruption, on pouvait aussi prévoir une autre artiste pour doubler Mlle Duval. Chacune de ces trois solutions présentait, j'en suis sûr, des difficultés, mais la quatrième, celle qui a été adoptée, me paraît la pire de toutes : ce qui est important en effet, ce n'est pas de créer un ouvrage, c'est de renouveler par des œuvres vivantes un répertoire usé jusqu'à la corde.

JEAN MISTLER

VIRGINIA WOOLF. — Quelle femme étrange que ce grand écrivain ! Elle qui atteint, dans son dernier livre, *Les Vagues*, aux sommets de la poésie la plus originale et d'une grandeur qu'on peut sans hyperbole qualifier de cosmique, la voici, dans ce *Journal* [1] qui se révèle à nous comme une dame-de-lettres provinciale assez mesquine, palpitante d'émotion dans l'attente de la critique, bouleversée par les articles défavorables, pleine de rancune contre « l'incompréhension » de leurs auteurs et transportée d'allégresse par les louanges qu'elle transcrit candidement : « *Sans nul doute voici une œuvre absolument géniale* » (Clive Bell).

La romancière avide d'encouragements se double d'une comptable méticuleuse : « *Nous sommes aujourd'hui le 28. Finir Mrs Dalloway le samedi 2 septembre. Du dimanche 3 au vendredi 8, mettre Chaucer en chantier. Maintenant, que dois-je lire ? Un peu d'Homère, une tragédie grecque, un peu de Platon... Mais quelle pièce grecque ? Combien d'Homère et quoi de Platon ?* »

Vus à travers ce *Journal* que son auteur ne semblait pas avoir destiné à la publication et qui paraît plutôt avoir joué pour elle le rôle de pense-bête et d'exutoire, la vie et l'esprit de Virginia Woolf apparaissent comme un édifice assez déplaisant, une sorte de prison à l'architecture prétentieuse et aux cellules numérotées. Pourtant, au fur et à mesure qu'on avance parmi les plans chronométrés, les récriminations contre la domestique qui, en faisant du bruit avec des pommes, nuit à l'élaboration du chef-d'œuvre, et contre le visiteur qui est resté trop longtemps et a mangé trop de chocolats — entre le salon de cette hôtesse au cœur apparemment malveillant et sa bibliothèque de bas-bleu, s'entrouvrent les chambres secrètes, les souterrains où se trament, mot après mot, au prix d'efforts qui menèrent Virginia jusqu'à la folie, des livres à nul autre pareils, où les personnages réels ne sont plus des hommes ni des femmes, mais les courants mêmes de l'existence, les moments de la durée. Ainsi, paradoxalement, ce *Journal*, décevant envers d'une grande œuvre, en arrive à susciter notre intérêt par l'excès même de ses petitesses : il nous apprend de quel modeste terreau s'alimente la forêt et nous rappelle qu'un art consommé n'est pas nécessairement l'émanation d'une âme exquise, mais le résultat d'un labeur acharné et exigeant. Soyons reconnaissante à Germaine Beaumont, traductrice du *Journal*, de nous avoir fait faire la connaissance de cette dure technicienne qu'était surtout Virginia Woolf.

BÉATRIX BECK

1. *Journal d'un Ecrivain*. Editions du Rocher. Monaco.

ROBERT SABATIER. — Depuis *Boulevard*, et surtout depuis *Canard au sang*, le romancier est connu d'un assez large public, qui aime en Robert Sabatier un peintre de ce qu'on aimerait appeler « les narquoises tendresses de Paris ». Le don d'enfance et le don d'amitié ne sont pas de vains mots chez cet écrivain précis qui sait éviter la complaisance et le vérisme, au profit d'une vérité consciente de ses séductions chaleureuses. Robert Sabatier n'est pas un cynique ni un désabusé ; il irrite ceux qui préféreraient lui découvrir plus de désespoir que de tristesse ironique.

D'habitude, les bons romanciers font de maigres poètes ; et les bons poètes font des romanciers chez qui l'imagination joue de méchants tours à la vraisemblance des situations psychologiques. Eh bien, Robert Sabatier (comme, d'ailleurs, Armand Lanoux) est une heureuse exception ! Le romancier se double d'un poète de grande envergure, l'un des plus convaincants de sa génération qui, il faut le reconnaître, n'en comporte qu'un nombre restreint. Autant le romancier a l'esprit terrestre, autant le poète affectionne les envols ; la féerie et le merveilleux sont ses éléments les plus naturels ; il y évolue avec aisance, enchanté, enchanteur, capable comme pas un d'offrir au lecteur une moisson d'oiseaux, de fleurs, de parfums qui sont les plus enivrants qu'on ait saisis depuis Jules Supervielle.

Si Robert Sabatier est ainsi le poète des solidarités cosmiques, dans maintes pages de *Dédicace d'un navire* [1], il n'en est pas moins un créateur adversaire des émerveillements faciles. Il aime l'oiseau d'un amour inquiet ; il cueille la fleur, mais sait qu'elle est poussière cueillie par la poussière ; il respire les parfums dans la certitude qu'il est lui-même un parfum que personne ne respirera plus dans l'avenir. C'est dire que l'originalité foncière de Robert Sabatier est de marier la féerie à l'angoisse, et la splendeur au tourment. Il n'échappe au siècle que pour mieux dire les conquêtes terribles du siècle ; il n'en emprunte nullement les hystéries ni les paniques échevelées ; au contraire, de ses blessures il tire une sagesse à la fois grave et souriante : la lucidité se doit d'être éblouie, comme l'éblouissement se doit d'être lucide :

Je me regarde et je vois du silence,
je me détourne et surprends un oiseau.
Un mot se cache entre des ailes d'ange
et je me livre à ce prince nouveau.

J'entends le ciel et la rumeur des villes,
et les échos qui déchirent mon temps.
Les feux du jour glissent sur mon échine
et mon espoir s'en va les rallumant.

C'est une peur allant du fond des âges
jusqu'au fantôme éploré de mes yeux.
Porteurs de cris, de souffrances, d'orages,
je vous invite à ce pèlerinage
de l'homme à l'homme en passant par le feu.

1. Albin Michel, Editeur.

Le vingtième siècle, déchiré, déchiqueté, s'habitue-t-il à ses déchirures et à ses propres écartèlements ? A lire Robert Sabatier, on en est convaincu. Le désespoir, qui a ce mérite rare : refuser les conséquences extrêmes, peut se faire au confort. Il lui suffit de s'accepter, et de consentir à dépasser le hasard de ses soubresauts. Dans une attitude de cette sorte, il y a comme une grandeur à la fois fraîche et perverse. C'est la belle leçon de morale que nous donne Robert Sabatier, le moins moralisateur des poètes, mais aussi le plus remarquablement apte à suivre une philosophie cohérente, dès le moment où elle se justifie par l'image, tour à tour radieuse et cruelle :

Je fais la révérence à qui n'existe pas.
Pour des dieux inconnus, je compose des hymnes,
je suis le courtisan du monde qui s'en va.

ALAIN BOSQUET

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN. — Sur l'une des personnalités les plus « actuelles » de notre époque — bien que l'homme ait disparu depuis plus de trois années et que son œuvre soit encore imparfaitement révélée — l'opinion se passionne en des sens fort divers. Deux ouvrages [1] viennent de paraître, très opportunément. Le premier de ces auteurs rend d'abord le service d'avoir rassemblé une énorme masse de faits, petits et grands, qui manquaient pour prendre une idée juste de cette carrière si variée en ses activités, si unifiée en son dessein et son esprit. Les sources multiples ont été recherchées avec soin. Ce sont, tout d'abord, des inédits nombreux du Père Teilhard figurant dans une bibliographie qui ne compte pas moins de quarante pages et de cinq cent six numéros : écrits scientifiques dispersés dans les archives des académies, des universités, des congrès ; essais philosophiques et religieux : témoignages écrits ou verbaux, extraits de correspondances diverses qui ont été communiquées à l'auteur et lettres à lui-même adressées. Une abondance de clichés photographiques illustre le volume.

Mais M. Cuénot s'est proposé bien autre chose qu'une œuvre d'érudit. Il a voulu nous permettre d'approcher jusque dans l'intime cette existence d'homme, « une grande et splendide aventure », et dessiner les traits essentiels de cette figure qui est encore pour beaucoup une énigme, par la richesse même de ses aspects et leurs contrastes. L'éternel voyageur que fut

1. Claude Cuénot : *Pierre Teilhard de Chardin, les grandes étapes de son évolution.* (Plon, éd.).

Pierre Leroy, s. j. (id.) : *Pierre Teilhard de Chardin tel que je l'ai connu.*

ce savant — quel géologue et paléontologue « fit » autant de terrain sur tous les continents ? — mais, simultanément, le méditatif solitaire, enfermé dans le secret de son exceptionnelle vocation ; l'esprit positif et rigoureux dans la recherche et l'analyste doublé d'un intuitif capable de concevoir les plus vastes synthèses ; l'historien de la vie, expliquant le monde des vivants par l'homme, à l'encontre des vues admises par la plupart des biologistes qui tendent à en faire un être aberrant, inclassable.

Evolutionniste déclaré, P. Teilhard trouve, dans la représentation d'un univers en montée de conscience, de quoi renverser l'interprétation matérialiste du « phénomène humain », et d'ouvrir à celui-ci les destins les plus hauts. En chrétien, il place le Dieu transcendant et personnel au centre d'un univers évolutif. Mystique, il voit avec saint Paul et le dogme catholique le Christ comme l'Alphà et l'Oméga de la Création. Cependant, chez lui, le sens de Dieu n'atténue pas, bien au contraire il l'exalte, le sens de la grandeur de l'homme et de l'effort humain. Quoiqu'il n'ait pas élaboré une doctrine sociale, encore moins politique, il réagit nettement à l'existentialisme par refus rationnel de l'absurde, et au marxisme, car s'il croit au progrès par la socialisation, il pense que « le sens de la personne et le sens de la totalité doivent s'unir dans une vraie démocratie » (Mémoire à l'Unesco). Enfin, loin de s'engouffrer dans le *black out* du pessimisme ambiant, il professe un optimisme qu'on a pu qualifier de « tragique », parce qu'il ne méconnaissait pas que la lutte est la loi de la vie, et lui-même fut un lutteur à qui n'ont pas été ménagés les coups.

Si l'œuvre de Cuénot renferme des pages techniques, l'ensemble reste vivant, imagé ; il nous restitue non seulement le mouvement d'une grande pensée mais il évoque une présence qui domine tout le livre.

— A côté du volume de grand format, le petit livre du Père Leroy est précieux aussi, car il dépeint le Père Teilhard tel qu'il l'a connu durant vingt-cinq ans de vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, dont plusieurs années de séjour en Chine, à l'Institut de géo-biologie qu'avait fondé le Père Teilhard à Pékin et dont le Père Leroy était directeur. Un portrait fidèle se dégage de ce recueil de traits familiers, d'anecdotes savoureuses. On y voit le Père Teilhard sur le terrain des fouilles, imbattable d'endurance pendant des jours entiers, patient avec acharnement au laboratoire, entraînant comme toujours les autres dans son sillage ; gai dans les heures de détente, d'humeur égale et d'un humour qui désarmait par la « gentillesse » les adversaires.

Les difficultés et les épreuves qu'il rencontra à l'intérieur de son ordre sont sobrement mais avec franchise évoquées, comme aussi l'intensité de sa vie spirituelle qui lui permit de les surmonter. Une lettre citée à la fin de l'ouvrage, adressée par le Père Teilhard à son supérieur général à Rome en 1951, est, à cet égard, significative. Elle est datée de Capetown, en Afrique du Sud. Il partait pour les Etats-Unis où il devait passer ses dernières années (il est mort, comme on le sait, à New York en 1955). Cette ouverture de conscience est d'une rare noblesse. Avec une tranquille loyauté, il

explique sa position d'esprit et ses dispositions d'âme, se déclarant décidé à rester toujours « fils d'obéissance ». Et, de fait, le Père Teilhard, en bon religieux, voulut et put rester en paix avec son ordre, jusqu'à la fin.

C. ARAGONNÈS

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Les élections municipales ont été, comme il était prévisible, le fait essentiel du mois dernier. Pourquoi présentaient-elles, cette fois-ci, un caractère politique plus marqué qu'en temps normal ? Deux raisons à cela : d'une part, elles allaient permettre de prendre le climat du corps électoral et de le comparer à celui des consultations de septembre et de novembre derniers ; d'autre part, elles allaient fournir de précieuses indications sur les élections sénatoriales du 26 avril — six semaines plus tard. Autrement dit, elles allaient constituer un test sur l'exercice du pouvoir depuis les élections législatives et ouvrir des perspectives sur les conditions prochaines du fonctionnement des assemblées parlementaires. Par incidence, l'occasion était offerte d'observer les évolutions réciproques des partis dans le présent, et éventuellement dans l'avenir.

Les élections législatives avaient été la résultante logique et attendue du référendum. Les deux mois qui avaient séparé le « oui » à la Constitution et la première étape de la mise en place de la Ve République n'avaient été marqués d'aucun accident ou incident. Au contraire, le choix du mode de scrutin avait été généralement accueilli avec satisfaction.

Depuis lors, il en était allé tout autrement. L'Assemblée nationale avait certes été convoquée, mais c'était une première fois pour élire son bureau, une seconde fois pour prendre acte de l'existence du nouveau pouvoir exécutif et constituer ses propres commissions, le travail législatif ne devant commencer effectivement qu'en mai. Cela encore était dans l'ordre du processus préétabli. En revanche, la mesure n'avait pas été prise exactement par le pays de ce qu'ici même, en son temps, nous avions pu appeler « la saison des grands commis », cette période de pouvoirs exceptionnels, inscrite dans la constitution et mise si largement à profit pour produire finalement une montagne de réformes élaborées dans le secret. Quelques dispositions de détails avaient particulièrement hérissé ceux qu'elles concernaient : évaluation des signes extérieurs de richesse, restrictions sur les remboursements de la Sécurité sociale, stagnation des allocations familiales, et surtout suppression partielle des retraites d'anciens combattants. En quelques semaines, à des titres divers, des amertumes s'étaient ainsi cristallisées, qui auraient pu être aussi rapidement dissipées par d'opportunes corrections. Ce ne fut pas le cas.

Et ce ne fut d'ailleurs pas tout. Dans le flot des « oui, pour que ça change », il y avait aussi au référendum et en grand nombre, des « oui, pour faire la paix en Algérie ». Or, les espoirs à cet égard ne se sont pas traduits dans les faits.

Les formations politiques avaient parfaitement senti ce climat et s'y étaient du reste adaptées. C'est ainsi que le Centre national des Indépendants, par la voie de son journal *France Indépendante* et la plume de son secrétaire général, M. Roger Duchet, avait cherché à reporter sur les épaules du seul chef de l'Etat les décisions prises dans le domaine fiscal, alors que l'opinion publique inclinait communément à en charger M. Antoine Pinay. Dans le même temps l'U.N.R., première bénéficiaire de la vague gaulliste en novembre, rappelait discrètement, mais avec persévérance que les thèses de son théoricien économique, M. Chalandon, allaient à l'encontre de celles qui avaient été appliquées.

A l'opposé, le parti communiste s'empressait d'exploiter cette situation. C'était là plus de thèmes de propagande — et des meilleurs pour lui — qu'il n'en avait souhaité. A mi-chemin, les formations centristes se préparaient à jouer avec la plus grande attention pour regagner si possible une partie où elles avaient déjà perdu pas mal de terrain.

Si, au lendemain de son succès initial, l'U.N.R. était résolue à partir seule à l'assaut des mairies, il lui avait fallu changer de ton dès janvier, d'autant plus qu'à l'exception de Paris et des douze villes qui comptent plus de 120 000 habitants, le scrutin majoritaire rendait nécessaires les unions de second tour, ce dont les communistes ne se priveraient pas eux-mêmes, l'occasion s'offrant ainsi pour eux de susciter des alliances de type Front populaire.

Le soir du 8 mars, les premiers résultats ne furent donc pas une surprise. Il se trouva que la presse utilisa largement les mêmes expressions : regain communiste, tassement U.N.R., défense honorable des indépendants, dislocation accentuée des éléments centristes, expectative des socialistes. Trois élections législatives partielles, suite d'invalidations prononcées par le comité constitutionnel, avaient donné les mêmes indications durant les semaines précédentes. Réactions d'autant plus caractéristiques qu'elles étaient sensiblement de même amplitude à travers la France entière, des plus grandes cités aux plus petits villages. Le parti communiste regagnait une bonne part des suffrages qu'il avait perdus en septembre et en novembre 1958, l'U.N.R. au contraire rétrogradait. Le corps électoral venait de manifester ostensiblement son opinion, qui était, pour parler net, un certain mécontentement.

On vit, durant les journées qui suivirent, la confusion présider aux indispensables regroupements de listes : côté national, sur le mode barrage anticommuniste ; côté communiste, sur le mode défense républicaine. Les questions de personne comptaient parfois plus que les impératifs politiques. Pour les socialistes, le problème était de conserver les mairies conquises six ans auparavant. Ils s'en tirèrent avec une souplesse que ces trois cas illustrent parfaitement : M. Guy Mollet à Arras faisait alliance avec le M.R.P., M. Provo à Roubaix poussait jusqu'à l'U.N.R. inclus, et les Indépendants, tandis qu'au contraire M. Béchard à Alès s'affichait dans une coalition de Front populaire.

Si dans leur quasi-totalité, les barrages nationaux largement établis ont parfaitement résisté, si les socialistes luttant seuls contre les communistes ont amplement profité de l'aide de la « réaction », cela prouve surtout que le corps électoral ne s'est pas laissé aveugler par son mécontentement, mais cela prouve aussi que ce mécontentement n'est pas à négliger.

Du reste, ses effets d'hier sont déjà inscrits dans les perspectives de demain. Les élections sénatoriales vont donner une seconde Assemblée très différente politiquement de l'Assemblée nationale :

En premier lieu, la représentation des grandes villes sera plus forte que dans le passé. Outre leurs élus municipaux, les villes de plus de 30 000 habitants auront droit à un délégué supplémentaire par 1 000 habitants, en sus de 30 000. Précédemment, les seules villes de plus de 45 000 habitants avaient droit à un délégué par 5 000 habitants en plus de 45 000.

En second lieu, ce sont les grandes villes et plus particulièrement Paris et sa banlieue qui ont enregistré les poussées d'extrême-gauche les plus sensibles. Encore convient-il de tenir compte que cette poussée s'est manifestée davantage dans les suffrages, et moins dans l'attribution des sièges et le gain des mairies [1].

Les sénateurs — qui seront renouvelés, cette fois-ci, dans leur totalité, — auront donc des points d'appui différents, politiquement, de ceux des députés. Par rapport à celui de l'Assemblée nationale, l'axe du Sénat sera déporté sur la gauche. Dans quelle mesure la seconde Assemblée qui, elle, est indissoluble, se montrera-t-elle plus rétive que la première ? Et ce n'est pas seulement le nombre des sénateurs communistes plus grand que celui des députés communistes, le nombre des sénateurs radicaux et des sénateurs socialistes plus grand que celui de leurs homologues du Palais Bourbon qui pèseront le plus dans la balance, c'est peut-être le fait que ces nouveaux « père-conscrits » — comme on les appelait naguère — seront pour la plupart d'anciens députés battus aux dernières élections législatives donc aigris, expérimentés et sans doute revanchards.

MARCEL GABILLY

1. Selon la statistique du ministère de l'Intérieur publiée au lendemain du second tour (16 mars) les communistes ont *perdu* 3 752 sièges, les divers gauche 7 022. Pertes aussi pour la S.F.I.O. : 6 237, les radicaux : 9 391, les formations du centre : 1 119, le M.R.P. : 3 603. Les gains étant pour l'U.N.R. : 5 295, les indépendants : 2 114, les apolitiques 22 180. Dans la Seine (Paris excepté), les communistes qui détenaient auparavant 28 municipalités sur 80 en ont perdu une, mais ils en ont gagné trois nouvelles ; en outre deux autres municipalités sont à majorité de Front populaire. En revanche, les communistes se trouvent éliminés de plusieurs conseils municipaux.

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

BERLIOZ - UN GRAND MUSICIEN ROMANTIQUE

par G. Guillemot-Magitot
(Ed. de l'Amitié - G.-T. Rageot Paris-Bruxelles)

L'auteur nous a déjà donné un « Lully » fort amusant pour les enfants, un « Haydn, petit chanteur, grand musicien », « J.-S. Bach et ses fils » et voici un « Berlioz » lequel, s'il est écrit pour la jeunesse devrait être lu, aussi, par les grands, certaines compositions de Berlioz y étant analysées. Mais, c'est par l'anecdote, qui situe psychologiquement l'homme, que l'enfant cherchera à comprendre les œuvres du compositeur. Ce mélange de sérieux et de comique est attachant et la nature excessive du grand romantique y est bien dessinée. La vie familiale de Berlioz, ses déboires de jeune musicien, sa volonté de vaincre, enfin sa montée en flèche, l'admiration de Liszt et de Paganini pour son génie naissant, tout est conté d'un trait vif, avec clarté et intelligence, et n'oublions pas ses lamentables amours avec Harriet Smithson qui lui inspirèrent (compensation...), sa splendide *Fantaisie Fantastique*.

H. JOURDAN-MORHANGE

LES IMPOSTURES DE L'HISTOIRE

par Emmanuel Berl *(Grasset)*

On connaît la tendance actuelle, généralisée par l'influence de la pensée hégélienne et marxiste, d'interpréter l'histoire comme un déroulement nécessaire des événements, orientés par une sorte de loi interne dans un sens prédéterminé. Tendance qui coexiste d'ailleurs, paradoxalement, avec un sentiment, de plus en plus vif et empressé chez les historiens, d'une complexité indébrouillable des faits et d'un caractère fatalement arbitraire de toutes les constructions descriptives ou explicatives de l'histoire.

A propos de cinq cas très choisis, Cléopâtre, la bataille de Poitiers, Tamerlan, l'expédition napolitaine de Charles VIII et le 9 Thermidor, Emmanuel Berl a eu l'intention d'éclairer la contingence de l'événement historique et de montrer la difficulté de l'interprétation en termes de dialectique et de philosophie de l'histoire. Réaction utile contre les projets trop ambitieux de l'esprit. Cependant on n'est pas toujours convaincu de l'autre thèse, à savoir que tout pouvait arriver à chaque moment décisif et que la tournure des événements a dépendu d'impondérables.

Par exemple, il est vrai que le 8 Thermidor les jeux n'étaient pas faits et nul n'aurait pu prévoir si, le lendemain, ce serait Carnot ou Robespierre qui serait poussé à l'échafaud. Pourtant, Emmanuel Berl écrit : « *Il était indispensable de mettre fin à la Grande Terreur. Le peuple ne la supportait plus. Le sang répandu lui donnait la nausée...* » C'est-à-dire qu'il y avait là une cause profonde qui appelait, à ce moment-là, le renversement d'un système et par conséquent l'éviction des hommes qui, aux yeux du peuple, le représentaient, quoi qu'il en fût d'ailleurs de leurs intentions.

Les impondérables qui ont joué pendant les trois jours précédant la chute de Robespierre auraient pu être autres, ils auraient retardé la réaction thermidorienne ; mais celle-ci, avec un autre nom et en d'autres circonstances, se serait vraisemblablement produite.

P.-H. SIMON

LA LUMIÈRE DU NORD

par A.-J. Cronin *(Albin Michel)*

La *Lumière du Nord* est le nom d'un vieux quotidien de province sagement administré depuis plusieurs générations par la famille Page. Jusqu'à présent, rien n'a jamais troublé la gestion de ce journal conservateur, ennemi des scandales. Fidèle à une routine honnête, son dernier directeur, Henry Page, s'efforce de maintenir dans ses publications une tradition d'honneur qui ne correspond plus guère aux méthodes à sensation employées dans la presse actuelle. Aussi, lorsque le trust Somerville, grand consommateur de « sang à la une », lui offre l'achat de la *Lumière du Nord*, Henry Page lui oppose-t-il un refus indigné. Cette attitude lui vaut aussitôt une concurrence féroce qui ne tarde pas à conduire le petit quotidien à la faillite et son directeur au désespoir. Procès d'un métier, procès d'une époque, A.-J. Cro-

nin dénonce, une fois de plus, les abus d'aujourd'hui, selon une recette qui lui est chère.

FRANÇOISE MANTRAND

LES ÉCRIVAINS CÉLÈBRES

(Mazenod)

Les éditions d'art Mazenod publient, sous le titre *Les Ecrivains célèbres*, une collection dont la direction littéraire a été confiée à Raymond Queneau et Pierre Josserand. Signalons parmi les volumes parus, *Les Hébreux* (psaumes de David, extraits du Talmud, manuscrits de la mer Morte), *Les Grecs* (extraits d'Hérodote, de Thucydide et le *Phédon* de Platon, 1 vol. ; extraits de Plutarque et de Démosthène, 1 vol. ; extraits de Pindare et des tragiques grecs, 1 vol.), *Epopées germaniques* (Beowulf, Nibelungen), *Corneille* (Le Cid, Attila, Surena, 1 vol.), *Diderot* (Neveu de Rameau, Rêve de d'Alembert, Voyage de Bougainville, 1 vol.), *Schiller* (Wallenstein), *J.-J. Rousseau* (Rêveries du promeneur solitaire), *Flaubert* (Madame Bovary), *Maupassant* (Contes choisis). Ces ouvrages, très élégamment présentés, sont reliés et illustrés de documents d'époque.

L. P.

NOTES INTER-ARTICLES

L'Escalier de fer, par F. E. Rodriguez, p. 14. — *Ruysbroek l'admirable*, par l'abbé F. Hermans, p. 23. — *Les Mal Mariés célèbres*, par Gilbert Dupé, p. 48. — *Les vingt sens de l'Homme devant l'inconnu*, par Charles-Noël Martin, p. 135. — *La vie en vol et en plongée*, par le Dr Paul Chauchard, p. 139.

CHAIX-PARIS. — 624-J 15-3-59.

del DUCA PARIS

LE DEMI-SIÈCLE DES IDÉES

Collection dirigée par PIERRE DE LESCURE

HENRI PETIT

DE LA TÊTE AU CŒUR

" Un livre admirable, je le dis tout net."

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française
(Le Monde)

" La surprise émerveillée que je viens d'éprouver à découvrir Henri Petit."

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt
(Le Figaro)

" Ce penseur est aussi un grand artiste. Son style, à lui seul, mériterait toute une étude."

GABRIEL D'AUBAREDE
(Les Nouvelles Littéraires)

del DUCA PARIS

Par l'auteur des
EAUX MÊLÉES
Prix Goncourt 1955

ROGER IKOR

CIEL OUVERT

Roger Ikor avait gardé ce cahier dans ses tiroirs en 1945, parce que, dit-il, « *ces choses-là ne semblaient intéresser personne* ». Pour l'honneur de 1959, je souhaite que de nombreux lecteurs accueillent avec une respectueuse amitié le témoignage de Roger Ikor.

René LALOU
Les Nouvelles Littéraires

... La qualité majeure du livre réside, pour moi, à la fois dans ce qu'il révèle sur certains captifs et leur mentalité, et dans ces préliminaires qu'aujourd'hui Roger Ikor écrit, avec une autorité indiscutable et dans ce style tranché, net, affirmatif... CIEL OUVERT est un livre qui donne à penser. Et quelle critique compenserait cet éloge?

André WURMSER
Les Lettres Françaises

Une analyse en profondeur de la psychologie d'un prisonnier en Allemagne : c'est un document à placer à coté des GRANDES VACANCES de Francis Ambrière.

Jean MISTLER
L'Aurore

CIEL OUVERT occupe sans doute une place à part dans l'œuvre de Roger Ikor, mais c'est une place de choix qui nous fait mieux aimer l'homme, mieux pénétrer aussi dans l'univers de la claustration et celui de la création littéraire.

René WINTZEN
Témoignage Chrétien

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES ANNALES

Sommaire d'Avril

CHARLES BRAIBANT
Directeur Général des Archives de France
Dix ans au Palais Soubise :
l'histoire de France et ses archives

DUSSANE
Vie et survie des héros de théâtre :
Arnolphe et Agnès

RAYMOND ARON
Professeur à la Sorbonne
Risques et chances
de la civilisation industrielle

RENÉ LALOU
Vigny, Constant, Mérimée

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Consacre sa livraison de mars-avril
au problème de

BERLIN

Avec la collaboration de :

Heinrich KRONE
leader chrétien-démocrate
Herbert WEHNER
leader socialiste
Erich MENDE
leader libéral

et des articles sur :

- **le berlinois**
- **l'histoire de la ville**
- **Berlin 1945**
- **l'économie berlinoise**
- **le statut juridique**

UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL
240 F (franco)

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
C.C.P. Paris 13.253-54

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises.

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

ARJOMARI — OUASTA & MESLOULA — MINES DE BOU ARFA — Cie MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE — DJEBEL MDILLA — USINES DE SAINTE-MARIE ET GRAVIGNY — LE MÉTAL DÉPLOYÉ — COMMISSION DES ARDOISIÈRES d'ANGERS — PHOSPHATES DE CONSTANTINE

ABONNEMENTS : **6 mois : 8.750 fr.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

L'HISTOIRE

A L'OCCASION DE LA
QUINZAINE DE L'HISTOIRE
(6-20 avril 1959)

UN CONCOURS HISTORIQUE [1]
est organisé par les spécialistes du livre d'histoire. De nombreuses récompenses :

60 GRANDS PRIX
et de magnifiques collections d'ouvrages reliés

ET VOUS

DEMANDEZ AUX LIBRAIRES ARBORANT LE PANONCEAU CI-DESSUS LE RÈGLEMENT DU CONCOURS AINSI QUE LE CATALOGUE DES NOUVEAUTÉS HISTORIQUES 1958-1959

Ce concours, facile, intéressant, est d'une conception entièrement nouvelle. Il vous offre une occasion unique : celle de révéler, enfin, un événement que vous pouvez connaître et d'aider par ce témoignage les historiens de l'avenir.

(1) Ce concours est réservé exclusivement aux lecteurs et lectrices de Paris Seine, Seine-&-Oise et Seine-&-Marne.

POUR VOS VOYAGES
en Europe
SNCF
le train
VOUS FAIT
GAGNER DU TEMPS
AVEC LE TRAIN
vous y allez
● DANS LA SOIRÉE
★ DANS LA NUIT
en marge de vos heures de travail
HAMBOURG
OLDENBOURG
BRÊME
AMSTERDAM
OSNABRUCK
HANOVRE
ROTTERDAM
UTRECHT
BRUNSWICK
ESSEN
DORTMUND
LONDRES
ANVERS
DUSSELDORF
BRUXELLES
COLOGNE
FULDA
LIÉGE
BONN
FRANCFORT
NUREMBERG
LUXEMBOURG
HEIDELBERG
PARIS
SARREBRUCK
KARLSRUHE
AUGSBOURG
STRASBOURG
STUTTGART
BALE
MUNICH
ZURICH
BERNE
COIRE
LAUSANNE
INTERLAKEN
LUGANO
GENÈVE
MILAN
VÉRONE
TURIN
PARME
GÊNES
BOLOGNE
PISE
LIVOURNE
11.60

PAR L'AUTEUR DU "CIEL ET LA TERRE"

CARLO COCCIOLI

le caillou blanc

sélectionné par le
CLUB DES ÉDITEURS

15ème mille

Un livre extraordinaire
GABRIEL MARCEL

Coccioli est un romancier trop sobre, trop efficace, trop attaché à l'essentiel pour qu'il soit possible de résumer après lui l'aventure spirituelle qu'il a voulu retracer.
JEAN BLANZAT
(Figaro Littéraire)

PAR L'AUTEUR DES "LETTRES DE CAPRI"

MARIO SOLDATI

le vrai silvestri

Un livre intelligent et plein d'aisance... le récit va tout au long de la même allure souple et sensuelle.
KLÉBER HAEDENS
(Paris-Presse)

Ce livre est conduit avec une étonnante sûreté de main, un métier infaillible.
JEAN MISTLER (l'Aurore)

PAR L'AUTEUR DU "CHRIST RECRUCIFIÉ"

NIKOS KAZANTZAKI

la dernière tentation

sélectionné par le
CLUB DES ÉDITEURS

15ème mille

Chargé des émotions les plus intimes des épreuves de l'auteur, ce livre atteste une inspiration trop généreuse et fraternelle pour ne pas nous rendre plus chère la mémoire du grand romancier grec.
RENÉ LALOU
(Nouvelles Littéraires)

PAR L'AUTEUR DE LA "VINGT-CINQUIÈME HEURE"

C.V. GHEORGHIU

les mendiants de miracles

Le romancier a combiné avec une science étourdissante les divers épisodes de son livre... et le ton général accroche d'un bout à l'autre l'attention.
(La Croix)

FEUX CROISÉS PLON

LE DEMI-SIÈCLE DES IDÉES

Collection dirigée par PIERRE DE LESCURE

L'AMÉRICANISME ET NOUS

par CYRILLE ARNAVON

"On le lit d'un trait, passant sans effort du social à l'artistique, et de l'économique au religieux... Par l'étendue de son information, la netteté de son dessein, et surtout on ne sait quel accent de démonstration inexorable sous ses propos les plus nuancés, l'ouvrage fera date."

RAYMOND LAS VERGNAS (La Revue de Paris)

LES ANNÉES DE MALAISE

par HERBERT AGAR

(Traduit de l'américain)

Truman, Mac Arthur, Mac Carthy, Eisenhower... et le peuple des U. S. A. ; un livre intelligent et dur sur une politique que nous n'avons pas comprise.

Je tiens Marc Chadourne pour le meilleur biographe de Restif

A. BILLY de l'Académie Goncourt (Figaro Littéraire)

MARC CHADOURNE

RESTIF DE LA BRETONNE

Une magistrale étude sur l'un des écrivains les plus vilipendés de notre histoire... Cette réhabilitation splendide devrait être retentissante et définitive.

A. BOSQUET (Combat)

J'en recopie quelques réussites pour le plaisir qu'elles m'ont donné et pour inciter à goûter tout le livre.

A. WURMSER (Les Lettres Françaises)

Casanova de gouttière... La plupart des biographes de Restif ne se sont attaché qu'à ses amours - elles sont nombreuses et orageuses - C'est regarder l'homme par le petit bout de la lunette. Et c'est par l'œuvre que Marc Chadourne a pu expliquer l'homme.

P. CLAUDANT (Paris-Presse)

HACHETTE

VIENT DE PARAITRE

JOSEPH PEYRÉ

LE PONT DES SORTS

roman

CARLO COCCIOLI

UN SUICIDE

roman

Collection " BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE "

BERTRAND RUSSELL

SIGNIFICATION ET VÉRITÉ

Collection " SYMBOLES "

BALDOON DHINGRA

LE COLLIER D'ÉTOILES
ET AUTRES CONTES DE L'INDE

Collection " L'AVENTURE VÉCUE "

MICHEL BRUN

LE DESTIN TRAGIQUE DU TAHITI-NUI

Illustré de 16 pages hors-texte

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

BANINE

J'ai choisi l'opium

"J'ai lu votre manuscrit d'une seule traite tant j'ai été saisi par lui."
R. P. DANIÉLOU.

ROBERT CLOSE

Elisa Callaghan

roman traduit de l'anglais

L'histoire dramatique, au début du XIXe siècle, d'une jeune Irlandaise compromise dans une affaire de faux billets et déportée en Tasmanie. Un héroïne inoubliable.

Très prochainement :

La Montagne est jeune

le nouveau grand roman de

HAN SUYIN

l'auteur de

MULTIPLE SPLENDEUR

105e mille